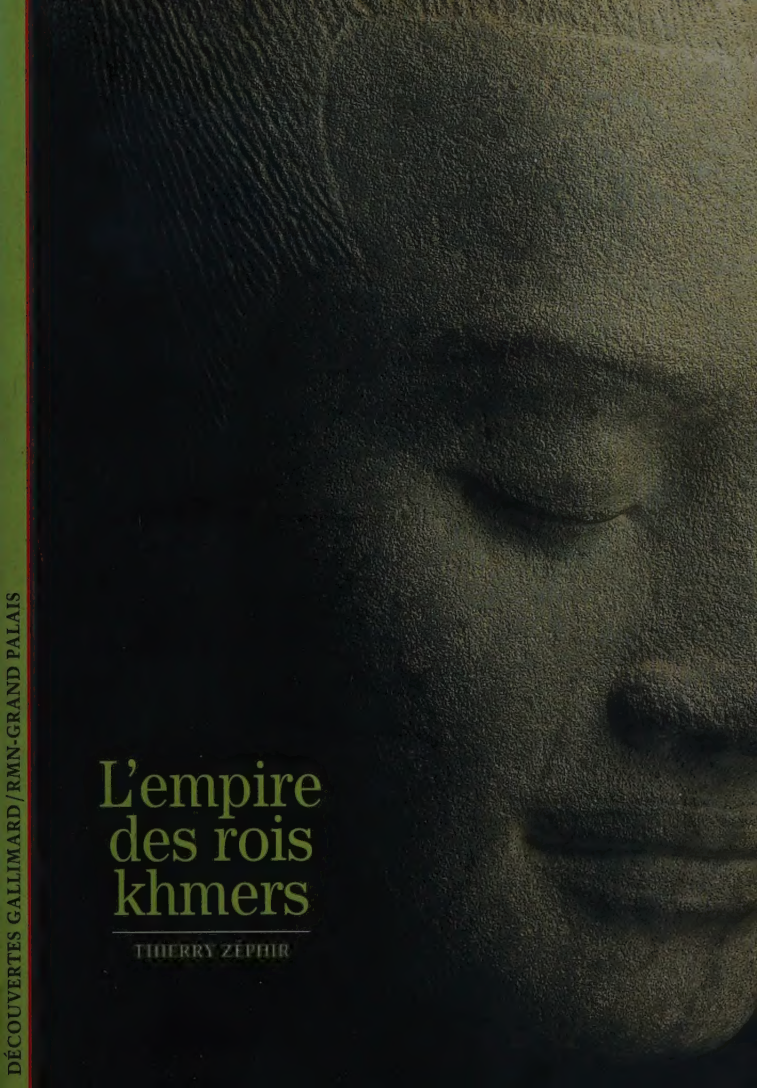


L'empire des rois khmers

THIERRY ZÉPHIR

DÉCOUVERTES GALLIMARD/RMN-GRAND PALAIS

Ô vous qui êtes plongés
avec la fortune dans ce sommeil
qu'est la jouissance du pouvoir royal,
si cette œuvre venait à péricliter,
réveillez-vous en sa faveur…

Stèle de fondation
du temple de Prè Rup, 961
Traduction Georges Cœdès

Thierry Zéphir, chargé de mission au musée Guimet, est l'un des commissaires scientifiques de l'exposition «Angkor et dix siècles d'art khmer», qui pour la première fois rassemble les chefs-d'œuvre de la statuaire du Cambodge ancien conservés à Paris, au musée Guimet, et à Phnom-Penh, au musée national. Ancien élève d'Albert Le Bonheur, Thierry Zéphir est diplômé de l'Ecole du Louvre où il est aujourd'hui, à son tour, enseignant. Son travail de recherche s'oriente plus particulièrement vers l'art et les techniques des bronzes khmers.

A Giuliocesare

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard/RMN 1997

1er dépôt légal : janvier 1997
Dépôt légal : juin 2011
Numéro d'édition : 184615
ISBN : 978-2-07-053394-7
ISBN RMN : 978-2-7-118-3556-0
Imprimé en France par IME

L'EMPIRE DES ROIS KHMERS

Thierry Zéphir

DÉCOUVERTES GALLIMARD
RÉUNION DES MUSÉES NATIONAUX
HISTOIRE

Bordé à l'ouest par la mer, au nord par la Thaïlande et le Laos, à l'est et au sud par le Viêt-nam, le royaume du Cambodge couvre dans ses frontières modernes une superficie beaucoup plus réduite que celle qui fut la sienne à son apogée, entre le X^e^ et le XIII^e^ siècle, au temps où Angkor était la capitale du plus puissant et du plus fastueux empire d'Asie du Sud-Est.

CHAPITRE PREMIER
TERRE ET EAU

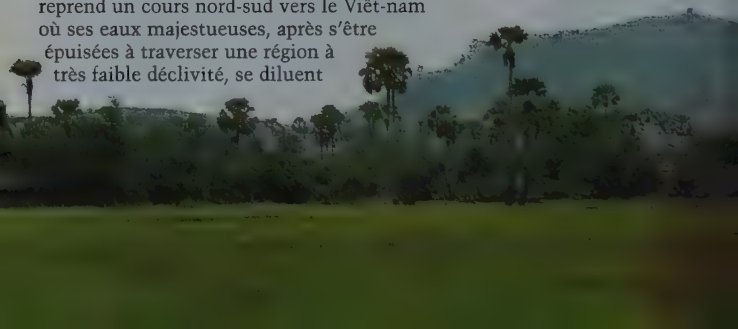
Les innombrables bassins du pays khmer ont toujours eu un rôle primordial dans la vie quotidienne. A Angkor, l'antique capitale, les plus beaux et les plus grands d'entre eux étaient l'œuvre des rois. Le Srah Srang, fondé au X^e^ siècle, a été réaménagé à la fin du XII^e^ siècle sous Jayavarman VII auquel on doit le très beau débarcadère orné de balustrades à *nâga*, ce cobra mythique dont on voit ci-contre les têtes dressées.

La géographie du pays khmer est simple : une plaine débouchant au sud sur la mer, fermée à l'est par un des plus grands fleuves d'Asie, le Mékong, et bordée à l'ouest et au nord par des montagnes de moyenne altitude. Enfermé dans ce cadre naturel somptueux, le Grand Lac évolue au rythme de l'alternance saison sèche/saison des pluies.

Hauts lieux, au sens propre comme au sens figuré, les *phnom* semblent enfoncés comme des clous de tapissier dans la plaine cambodgienne. A l'origine emplacements privilégiés des temples, il arrive qu'ils soient occupés aujourd'hui par des monastères bouddhiques. C'est le cas au Phnom Chisor, la «montagne du soleil» dans la province méridionale de Ta Keo (ci-dessous).

Le milieu

Géographiquement, le pays est essentiellement constitué par une vaste plaine butant à l'ouest sur le massif montagneux peu élevé des Cardamomes, frangée au nord par le plateau des Dangrêk et traversée à l'ouest par le puissant Mékong. Le tracé du fleuve suit pratiquement une ligne nord-sud jusqu'à hauteur de Kratié; il s'infléchit ensuite vers l'ouest pour atteindre Phnom-Penh, puis il reprend un cours nord-sud vers le Viêt-nam où ses eaux majestueuses, après s'être épuisées à traverser une région à très faible déclivité, se diluent



en multiples méandres paresseux pour aller mourir dans la mer de Chine.

Hormis quelques ensembles relativement importants de collines, tel le massif des Kulên au nord-est d'Angkor, le caractère parfaitement étale de la plaine cambodgienne est animé de place en place par des collines, les *phnom*, sans doute considérées comme sacrées dès la plus haute Antiquité. Avec l'arrivée de certains éléments de la culture indienne dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, ces éminences sont, pour la plupart, devenues le séjour même des divinités, plus particulièrement des divinités brahmaniques. La tradition s'en est maintenue jusqu'à nos jours, dans un tout autre contexte religieux, car il n'est guère de *phnom* au Cambodge sur le sommet duquel n'ait été édifiée une pagode bouddhique, près ou même à la place d'un sanctuaire plus ancien, jadis dédié à ces dieux venus de cette «mère spirituelle» de l'Asie du Sud-Est que fut l'Inde.

Avec plus de 4 000 kilomètres, le Mékong est le septième fleuve d'Asie par sa longueur mais le quatrième par son débit. C'est également le plus long fleuve d'Asie du Sud-Est. Il prend sa source au Tibet et son cours, alternativement calme ou tumultueux en fonction du relief des régions traversées, s'achève par un immense delta au sud du Viêt-nam. Le bassin inférieur du Mékong draine le Laos, le Cambodge et le Sud-Viêt-nam. Les populations riveraines tirent bien sûr profit de ce fleuve nourricier dont les crues peuvent parfois être assez dévastatrices.

Le climat

Le climat du Cambodge est soumis au régime des moussons selon une alternance de saisons sèches et de saisons humides régissant dans une très large mesure les principales activités humaines et rythmant la vie locale à la manière d'un immuable métronome. De novembre à mai, la saison sèche engourdit progressivement les êtres et les choses sous une chaleur toujours plus implacable, les mois de mars et d'avril

étant les plus étouffants. De juin à octobre, la saison des pluies, généralement irrégulières mais très abondantes au cours des deux derniers mois, imprime un mouvement ascendant à la vie; cette véritable renaissance annuelle est célébrée courant novembre à Phnom-Penh par la Fête des Eaux qui marque le début de la décrue.

Avec leurs maisons sur pilotis ou leurs maisons flottantes, les Khmers adaptent leur mode de vie aux variations du niveau de l'eau.

Le retournement des eaux

L'une des caractéristiques géo-écologiques les plus remarquables du Cambodge est l'existence, pratiquement au centre de la plaine, d'un vaste lac dont la superficie quadruple au moment de la saison des pluies. A partir du mois de juin, la crue du lac commence, alimentée à la fois par les rivières qui s'y déversent naturellement, par les pluies et par les eaux du Mékong, lui-même en crue en raison de la fonte estivale des neiges au Tibet où il prend sa source. Le trop-plein d'eau du puissant fleuve induit alors un phénomène curieux et rare : l'inversion du cours du Tonlé Sap, exutoire du Grand Lac vers le sud, et le reflux des eaux dans le sens opposé à celui de leur écoulement naturel. C'est alors que cette véritable petite mer intérieure d'eau douce voit sa superficie passer de 2 500 à 10 000 kilomètres carrés. Ses eaux particulièrement poissonneuses constituent

Le retournement des eaux donne lieu à un rituel hérité des plus anciennes traditions khmères. «Alors, c'est un spectacle merveilleux que ces cent pirogues (elles étaient cinq cents autrefois) qui s'avancent comme une armée à l'assaut, et qui, de loin en loin, donnent avec leurs joyeux pagayeurs debout, l'idée d'une cavalerie au galop, qui passe en coup de vent, saluée des mille cris de tout un peuple joyeux» (*Cambodge, Fêtes civiles et religieuses*, Adhémard Leclère, Paris, 1917).

un extraordinaire vivier, et c'est sûrement pour profiter de ces conditions extrêmement favorables que la capitale, Angkor, a été établie sur sa berge septentrionale, à la limite de la zone inondable, inaccessible à la crue et suffisamment proche d'une source inépuisable de nourriture.

Mythologie de l'eau : le serpent «nâga»

L'eau, aujourd'hui comme hier, est l'un des éléments fondamentaux de la vie khmère. Les Cambodgiens n'échappent évidemment pas au sort universel qui lie la survie à la disponibilité constante d'eau, à la fois pour étancher la soif, cuire les aliments, assurer l'irrigation et donc la mise en culture des sols, etc. Il n'est pas une maison dans la campagne cambodgienne qui ne possède son bassin : un de ces *trapeang* qui se remplissent et s'assèchent au rythme des saisons.

Mais cette eau bienfaisante et vitale a joué dans l'ancien Cambodge un rôle dépassant de beaucoup les simples aspects pratiques de la vie quotidienne. On la retrouve tout d'abord dans les traditions mythologiques locales au travers de son symbole le plus constant : le serpent ou *nâga*. L'animal mythique, un cobra polycéphale, est lui-même issu du fonds culturel indien adopté et adapté par les différents peuples de l'Asie du Sud-Est. Il fut, depuis des temps immémoriaux, associé à l'eau et aux richesses purement matérielles qu'elle suscitait et dont elle était la garante. L'animal s'est ainsi trouvé relié à la prospérité, et l'image du serpent gardien de trésors dans son domaine souterrain s'est vite imposée.

Une légende des origines

Jadis un brahmane d'origine indienne, Kaundinya, s'unit avec une princesse-serpent indigène, la *nâgî* Somâ. Cette légende, qui situe ainsi entre

Symbole des eaux, le *nâga* – un cobra polycéphale – est omniprésent dans les monuments (en fond de page, sur un fronton du temple de Preah Palilay à Angkor). Irréels et superbes autant qu'altiers et effrayants, les *nâga* du XII[e] siècle (ici, une sculpture en bronze provenant de Banteay Srei), figurent parmi les plus belles créations des sculpteurs khmers.

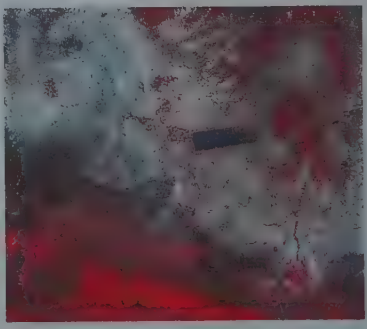
le «civilisé» (le brahmane indien) et le «non-civilisé» (la princesse autochtone) l'origine de l'une des plus anciennes lignées royales au Cambodge, celle des monarques du Fou-nan, peut s'interpréter comme l'image déformée, la mémoire inconsciente de quelque événement historique se rapportant aux premiers contacts entre Indiens et Khmers. Un peuple issu du monde des eaux ou participant de ce dernier a été conquis de manière pacifique puis organisé par l'«étranger». Mais il faut bien préciser que si cet «étranger» a pu ancrer certaines de ses propres traditions de manière durable dans des contrées nouvelles, ce ne fut que parce que le peuple qui les recevait était culturellement en accord avec elles.

L'hydraulique khmère

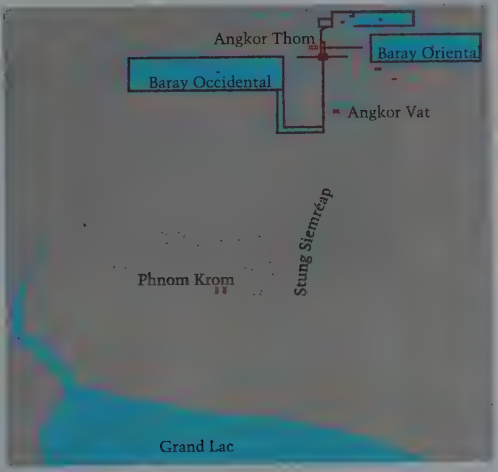
Au-delà de traditions généalogiques légendaires et fortement imagées, nombre d'inscriptions du Cambodge ancien font référence de manière concrète à l'eau. On ne compte pas les établissements de digues, de bassins, les opérations de drainage ou autres dont parlent les épigraphes comme autant de dispositifs à la fois pratiques et religieux.

A l'exploitation naturelle des rizières en terrasses dans le nord du pays et au drainage nécessaire à une quelconque mise en culture dans la zone du delta succéda un premier type d'aménagement raisonné des sols : un système de digues judicieusement établies qui retenaient les eaux de ruissellement pour les redistribuer ensuite en fonction de la pente du terrain.

Cette maîtrise embryonnaire des techniques d'irrigation semble effective dès le VI[e] siècle. Il est possible de la mettre en parallèle avec le développement de l'architecture religieuse en matériaux durables (briques essentiellement) ainsi qu'avec la mise en place d'un urbanisme simple, témoins de la puissance accrue de divers royaumes préangkoriens.



Au Cambodge, avec la pêche, la riziculture a sans doute revêtu une importance prépondérante dès les périodes les plus anciennes. Comme presque partout en Asie du Sud-Est, les rizières inondées (page de droite) constituent le paysage agricole par excellence. Après les semailles et une croissance d'un mois à un mois et demi dans des champs qui sont de véritables pépinières, le riz est repiqué dans la rizière inondée pour parvenir à maturité (après environ trois mois). Avec une bonne maîtrise de l'irrigation, il est théoriquement possible d'obtenir jusqu'à trois récoltes annuelles. C'est sur cette base de production qu'a dû s'établir la puissance angkorienne entre le IX[e] et le XIII[e] siècle.



La période des «baray»

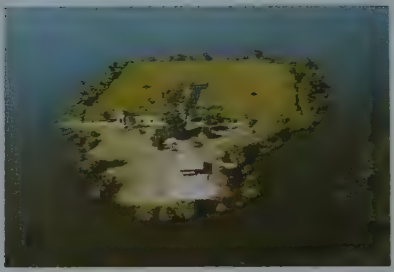
L'étape suivante, celle de la pleine maîtrise des techniques hydrauliques et de l'irrigation à grande échelle, voit l'aménagement des *baray*, tant dans la capitale que dans d'autres sites. Il ne s'agit pas de bassins à proprement dit mais de vastes quadrilatères de digues puissantes pouvant atteindre des dimensions considérables.

Le réseau hydraulique angkorien, outre les *baray* dont le remplissage était assuré par les eaux de pluie et surtout par certains cours d'eau qui pouvaient être détournés pour l'occasion, était composé de nombreux canaux permettant d'assurer la distribution de l'eau dans les rizières mais aussi d'alimenter les douves entourant les sanctuaires.

L'eau était à la fois un élément de vie matérielle et participait pleinement du domaine spirituel. L'établissement d'un *baray*, au centre duquel était toujours érigé un temple, s'inscrivait autant dans la vie économique que dans la vie religieuse, à tel point qu'il a été suggéré que ces retenues d'eau n'étaient symboliquement tenues pour efficaces que parce

La topographie du site d'Angkor est connue à la fois par les observations faites sur le terrain depuis le milieu du XIX[e] siècle, par une couverture aérienne initiée dans les années 1930 par Victor Goloubew et enfin par des vues satellite (page de gauche). On a ainsi redécouvert les grandes lignes du système hydraulique angkorien avec ses canaux, ses bassins et ses douves, particulièrement visibles sur les photographies prises par satellite, de même que la limite entre les zones inondables lors de la crue annuelle du Grand Lac et les terres constamment exondées. Le mode de fonctionnement des *baray* est simple : remplissage par les eaux de pluie ou par les rivières puis, en fonction de la pente naturelle du terrain, redistribution par un système de canaux primaires et secondaires dans les rizières (schéma ci-dessus).

qu'elles étaient liées au domaine sacré.
Pratiquement, le système était pourtant loin d'avoir l'efficacité qu'on voulait lui reconnaître : ces immenses plans d'eau s'envasaient en effet rapidement et devenaient vite moins performants, voire inutilisables, à moins que des travaux de curage, apparemment non attestés à Angkor, n'interviennent pour leur rendre leur entière capacité.



Dans tous les grands bassins d'Angkor, un îlot porte un sanctuaire qui en confirme le caractère sacré. Ainsi, au centre du *baray* occidental (8 km sur 2,2 km), le temple du Mébon occidental, édifié au XIe siècle (ci-dessus). L'omniprésence des bassins est attestée par les bas-reliefs (ci-dessous) : des fleurs de lotus émergent du bassin à l'avant d'un sanctuaire.

Le grand nombre de *baray* sur le site d'Angkor témoigne moins d'un accroissement des terres cultivées, et partant de l'augmentation de la population, que des limites du système : pour schématiser, on peut dire qu'une fois qu'un *baray* était asséché, il fallait en réaliser un autre. Il est clair cependant que l'assèchement ne survenait pas du jour au lendemain, l'envasement prenait plusieurs années. Le succès des souverains qui se sont succédé sur le trône d'Angkor aura été avant tout de savoir gérer leur «parc hydraulique» avec sagesse et de prévoir, le cas échéant, l'aménagement d'un nouveau *baray* avant que les réserves en eau ne deviennent insuffisantes, tout en utilisant au maximum les possibilités des bassins plus anciens en fonction de la topographie de la région.

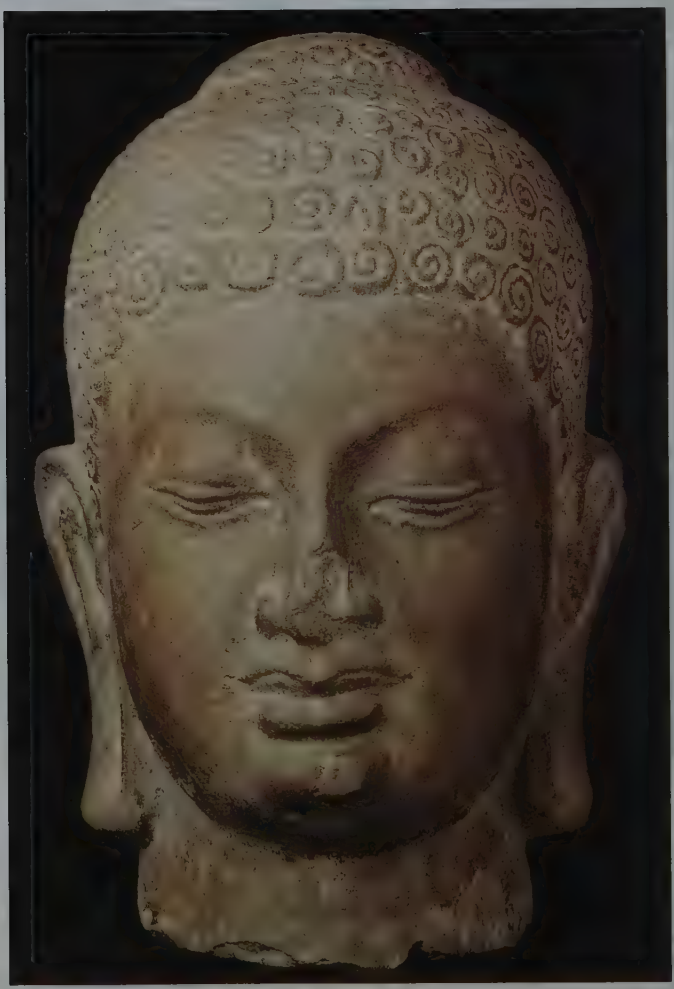
Les ponts-barrages

L'agriculture, essentiellement rizicole, assurait la subsistance d'une population certainement considérable au temps de l'apogée d'Angkor (même s'il est impossible de la chiffrer correctement).
Si l'on ne dispose pas d'informations sur le mode d'agriculture – intensif avec plusieurs récoltes annuelles sur une superficie relativement réduite ou extensif avec une seule récolte annuelle sur une aire géographique plus vaste –, on peut dire, en revanche, que le système économique angkorien tout entier devait reposer en très grande partie sur

la maîtrise de l'irrigation. En cas de défaillance du système, la survie même de l'Empire pouvait être remise en cause : l'une des raisons de l'affaiblissement du pouvoir central après le règne de Jayavarman VII (1181-1218?) fut précisément le changement de nature et l'éclatement du système de distribution de l'eau en liaison avec les difficultés d'entretien qu'il présentait.

Une conjonction de facteurs politiques et humains défavorables semble avoir conduit les ingénieurs khmers à modifier complètement leur approche du problème de l'irrigation dans le courant du XIII^e siècle. On n'établit plus alors de gigantesques *baray*, trop difficiles d'entretien, mais de simples ponts-barrages au travers des rivières. Divers ouvrages de cette nature ont été reconnus et étudiés, parmi lesquels le très impressionnant Spean Praptos près de Kompong Kdei. Cette nouvelle approche s'inscrit dans l'ensemble des changements qui semblent introduire l'affaiblissement progressif de l'Empire khmer. L'eau n'est plus collectée et redistribuée par un pouvoir central mais devient l'apanage du possesseur de la terre sur laquelle passe un cours d'eau et où est établi un pont-barrage. La montée en puissance des grands feudataires mais aussi des petits potentats locaux est une tendance de plus en plus nette au fur et à mesure de l'avancée de l'Histoire.

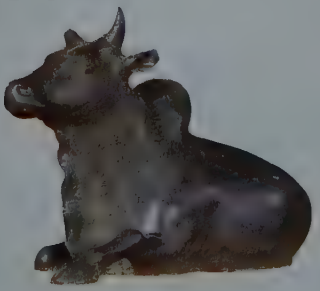
Long de 80 mètres, le pont en latérite de Kompong Kdei, le Spean Praptos, est l'un des plus impressionnants ponts-barrages khmers (première moitié du XIII^e siècle). La portée très réduite des arches est imposée par la méthode de construction en encorbellement. L'architecte Jacques Dumarçay a démontré que ces arches pouvaient être fermées en totalité ou en partie de manière à retenir l'eau en amont du pont. La méthode d'irrigation est alors très différente de celle des *baray* puisqu'il était nécesssaire dans ce cas de disposer d'une noria pour prélever l'eau qui allait ensuite irriguer les champs environnants.



« C'est au premier siècle de l'ère chrétienne que se constitua, dans la basse vallée du Mékong, un royaume qui n'est connu jusqu'à présent que par le nom chinois de Fou-nan. [...] Le royaume de Cambodge, appelé quelque fois "empire khmer", est géographiquement, et dans une certaine mesure historiquement, le successeur, le continuateur du Fou-nan sur la péninsule indochinoise.»

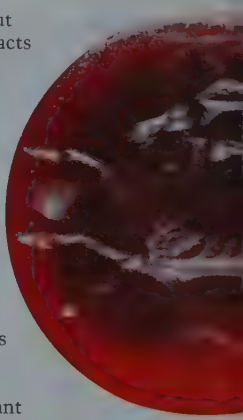
George Cœdès,
Les Peuples de la péninsule indochinoise, 1962

CHAPITRE II
LES DÉBUTS DU MONDE KHMER



L'expression classique du Bouddha méditatif et serein (yeux mi-clos, doux sourire, régularité des traits et cette marque caractéristique des «grands hommes» qu'est la protubérance crânienne) se diffuse en Asie du Sud-Est au début de notre ère. La taureau Nandin appartient au fond brahmanique.

L'Asie du Sud-Est entre dans l'histoire vers le début de notre ère, au moment où s'établissent des contacts avec les pays voisins, en particulier l'Inde. Les premiers siècles de l'histoire du pays khmer jusqu'au début du IXe siècle constituent l'époque préangkorienne. Elle s'achève lorsque Jayavarman II se fait introniser *chakravartin* («[celui] qui fait tourner la roue») – mot désignant un monarque universel dans la tradition indienne – et devient roi suprême des rois khmers en l'an 802 sur le Mahendraparvata, l'actuel Phnom Kulên.



Bien que de provenance précise inconnue, l'intaille en cornaline au capricorne (poisson-chèvre) est à mettre en relation avec la période du Fou-nan et les nombreux objets étrangers découverts à Oc-èo (Viêt-nam).

Les débuts de l'époque préangkorienne : le Fou-nan, un royaume mal connu

C'est sans doute dans les premières années de l'ère chrétienne que des navigateurs indiens partirent à la recherche de terres nouvelles, rêvant de cet eldorado qu'offrait alors l'Asie du Sud-Est. Les expéditions, non de colonisation, mais de commerce, pacifiques, se conclurent par l'implantation et l'intégration d'éléments de la culture indienne dans les «Etats indianisés», tels que les îles indonésiennes, les zones de deltas de l'Irrawady, de la Menam et du Mékong.

Dans la partie méridionale de l'Asie du Sud-Est continentale, c'est l'époque des rois du Fou-nan, nés selon la légende de l'union du prince indien Kaundinya et de la princesse-serpent indigène Somâ, et installés dans le bas et le moyen Mékong. On peut y voir une sorte d'empire maritime indianisé participant à un commerce transcontinental incluant la Chine et l'Inde d'une part (divers objets en provenance des ces deux pays, mais surtout indiens, ont été découverts à Oc-èo au

La stèle en sanskrit de Vo-canh (découverte au Champa, actuel Viêt-nam) est le plus ancien document épigraphique (deuxième moitié du IIIe siècle) attestant l'indianisation de l'Asie du Sud-Est.

sud du Viêt-nam) et l'Empire romain d'autre part (quelques intailles, une monnaie à l'effigie d'Antonin le Pieux datée 152, etc.).

De cette période ne subsiste pas d'architecture, hormis des substructures d'édifices impossibles à dater, et pas de statuaire non plus. On peut supposer que l'une comme l'autre devait être en matières organiques, périssables.

En revanche, une intéressante métallurgie de l'étain semble avoir été caractéristique de la zone du delta du Mékong.

Une série d'informations sur le Cambodge ancien se trouvent incluses dans des récits de «voyageurs» chinois dont beaucoup sont conservés dans les rapports d'ambassade intégrés aux diverses annales dynastiques de la Chine impériale. Le plus ancien de ces récits est dû à K'ang T'ai et Tchou Ying, deux émissaires de l'empereur des Wou, et remonte au milieu du IIIe siècle de notre ère. L'original est perdu mais des fragments en subsistent dans des annales plus tardives.

Le royaume du Fou-nan y est évoqué ainsi : «Le royaume de Fou-nan est à plus de 3 000 li à l'ouest du Lin-yi [il s'agit du Champa, important royaume indianisé aujourd'hui disparu mais autrefois situé au centre et au sud du Viêt-nam actuel. Les Khmers ont eu au long de leur histoire de nombreux rapports, belliqueux ou non, avec ce royaume], dans une grande baie de la mer. [...] Il y a des villes murées, des palais et des maisons d'habitation. Les hommes [...] s'adonnent à l'agriculture. [...] Ils aiment à graver des ornements et à ciseler. [...] Ils ont des livres et des dépôts d'archives. [...] Leurs caractères d'écriture ressemblent à ceux des Hou (population d'Asie centrale dont l'écriture est issue, comme celle du Cambodge, de certains alphabets indiens).»

Le dernier roi du Fou-nan, Rudravarman, disparaît vers 550 et peu après cette date, le nom même de Fou-nan s'éteint, remplacé dans les sources chinoises par celui de Tchen-la.

Un grand nombre d'intailles d'origine indienne ou méditerranéenne ont été retrouvées sur le site d'Oc-eo. Elles ont dû parvenir dans ces contrées grâce au commerce transmaritime entre l'Asie du Sud-Est et la Chine d'une part, l'Inde et, au-delà, le monde romain, d'autre part.

La métallurgie de l'étain est très caractéristique du site d'Oc-èo ainsi qu'en témoigne cette amulette, probablement de fabrication locale.

Sites Préangkoriens

Sites Angkoriens

Sites Postangkoriens

Angkor est le site le plus connu du Cambodge. Le pays khmer ancien comprend toutefois une multitude de sites allant du simple tertre, seul vestige subsistant d'un ancien sanctuaire en brique, aux sites complexes, véritables cités, tel Koh Ker dans le nord du pays (deuxième quart du Xe siècle). L'inventaire de tous les sites khmers de E. Lunet de Lajonquière a été publié au début du siècle et continué depuis. Si l'ouvrage est désuet par bien des aspects, il reste un outil de travail indispensable et irremplaçable, nombre de sites ayant disparu depuis sa publication ou étant devenus inaccessibles.

Le Tchen-la : l'ancêtre du Cambodge

Une inscription du Xe siècle révèle la légende dynastique attachée au royaume du Tchen-la qui, tout en étant différente de celle des rois du Fou-nan, est comme elle inspirée d'une légende indienne : un ermite du nom de Kambu Svâyambhuva, l'ancêtre éponyme des habitants du Kambujadeça (notre moderne «Cambodge»), y reçoit du dieu Çiva lui-même une nymphe céleste en mariage, la belle Merâ. De l'union de Kambu et de Merâ, dont les noms ont vraisemblablement été forgés pour expliquer le mot «khmer», naîtra une lignée de rois dont se réclameront par la suite les souverains angkoriens (sans pour autant cesser de se référer au couple mythique Kaundinya/Somâ du Fou-nan).

Le berceau du Tchen-la se situait dans la région de Vat Phu, dans le sud du Laos actuel. Des preuves épigraphiques témoignent de l'existence d'une capitale, Bhavapura, fondée dans la deuxième moitié

Le site de Vat Phu (page de droite en haut), dédié à Bhadreçvara (un nom de Çiva), dans l'actuel Laos, fut un lieu saint pour les Khmers, mais aussi pour les Chams leurs voisins, depuis les hautes époques. La plupart des vestiges remontent aux XIe et XIIe siècles.

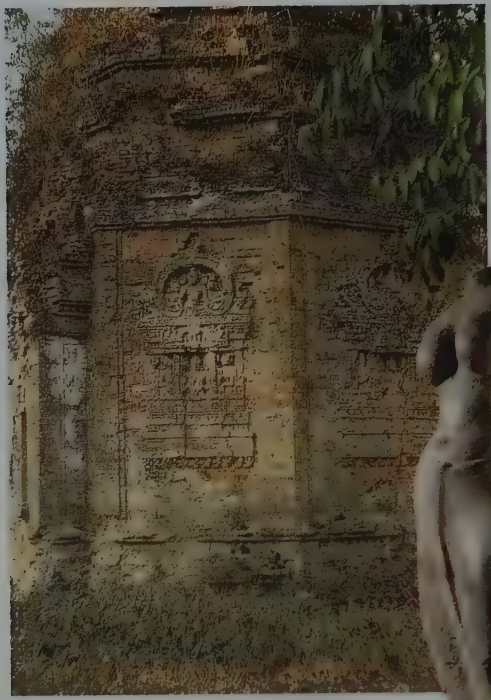
du VI^e siècle par le roi Bhavavarman I^er, un prince du Fou-nan ayant épousé une princesse de la famille royale du Tchen-la et qui devint, pour cette raison, souverain de ce royaume. Si le site lui-même n'a pas été encore retouvé, il devait se situer quelque part à l'est du grand lac, dans la province de Kompong Thom.

Aux VII^e et VIII^e siècles : des données plus fiables

A partir du VII^e siècle, ce sont les sites et la statuaire qu'ils ont livrée qui offrent le plus précis – encore que très partiel – tableau du pays khmer préangkorien.

Dans le sud du pays, le site, et plus largement la région qui l'entoure, d'Angkor Borei (Angkor : [la] «ville royale» – du sanskrit *nagara* –, Borei [qui est] «ville sainte» – du sanskrit *puri* –),

Harihara réunit en une seule image les dieux Vishnu (Hari, moitié gauche de la statue) et Çiva (Hara, moitié droite), caractérisés chacun par ses attributs, sa coiffure et son costume. Comme nombre d'autres œuvres préangkoriennes à plusieurs bras, ce Harihara (VII^e siècle, temple de l'Asram Maha Rosei) possède un arc de soutien : une réserve de pierre en forme d'arche descendant à l'origine jusqu'à la base et unissant les bras entre eux et les mains supérieures à la tête, dans le souci d'assurer à l'œuvre une plus grande solidité.



Le décor des temples de Sambor Prei Kuk (VII^e à IX^e siècle) est essentiellement constitué de bas-reliefs, dits «palais volants» parce qu'ils sont censés figurer les «demeures» célestes des divinités.

La statue de Durgâ (l'une des manifestations de l'épouse du dieu Çiva) provenant de Sambor Prei Kuk est l'une des plus belles sculptures préangkoriennes (VII^e siècle). Modelé avec une sensibilité et un naturel particuliers, ce corps jeune est l'expression parfaite de l'énergie féminine qu'est censée représenter la déesse.

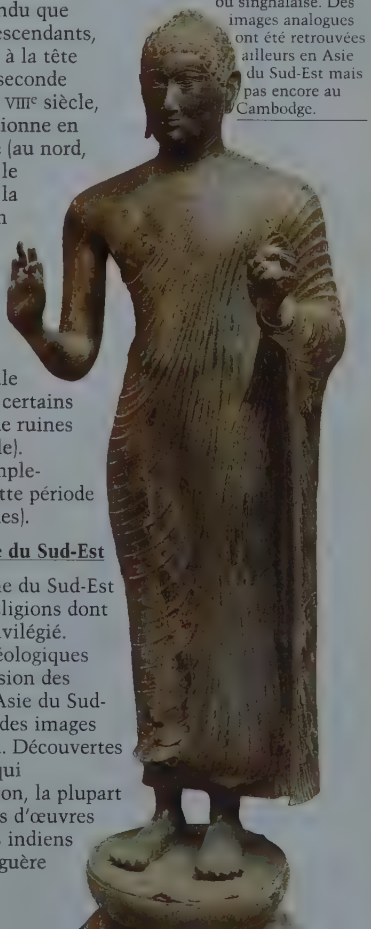
considéré autrefois comme une capitale du Founan, la dernière peut-être, fut certainement le centre d'un royaume important. Il a livré quelques monuments autant qu'une remarquable statuaire parmi laquelle on dénombre certains des plus grands chefs-d'œuvre de l'art khmer. Des fouilles actuellement en cours devraient permettre de mieux connaître son histoire.

D'importants complexes de monuments religieux mieux datés sont par ailleurs connus plus au nord, comme celui de Sambor Prei Kuk. Un des successeurs de Bhavavarman I^er, le roi

Içanavarman Ier, fit édifier certains des plus anciens temples de ce site : le groupe sud (d'un ensemble qui en comporte trois) lui est attribué. Par l'épigraphie, on sait que ce roi s'était constitué un très vaste royaume, pratiquement aussi étendu que le Cambodge actuel. Un de ses descendants, le roi Jayavarman Ier, était encore à la tête d'un royaume important dans la seconde moitié du VIIe siècle. Au cours du VIIIe siècle, il semble que le territoire se fractionne en deux parties : le Tchen-la de terre (au nord, dans une région montagneuse) et le Tchen-la d'eau (au sud, bordé par la mer et par les lacs). Cette division du Tchen-la a dû correspondre, dans les faits, à une fragmentation du pouvoir entre divers royaumes d'étendue et de puissance variables.

Les Khmers s'installent dès le VIIe siècle dans la partie occidentale d'Angkor, comme en témoignent certains monuments aujourd'hui à l'état de ruines (le Prasat Prei Kmeng, par exemple). Le Prasat Ak Yum, le premier temple-montagne du site, appartient à cette période d'occupation du site (VIIe-VIIIe siècles).

Ce célèbre Bouddha (VIe siècle environ) découvert à Dông-du'o'ng (Viêt-nam) est d'importation indienne ou singhalaise. Des images analogues ont été retrouvées ailleurs en Asie du Sud-Est mais pas encore au Cambodge.



Le rayonnement de l'Inde en Asie du Sud-Est

L'apport principal de l'Inde à l'Asie du Sud-Est est sa langue, le sanskrit, et les religions dont elle était le mode d'expression privilégié.

Les premiers témoignages archéologiques et historiques concernant la diffusion des religions originaires de l'Inde en Asie du Sud-Est sont des épigraphes ainsi que des images en bronze représentant le Bouddha. Découvertes au long des routes de commerce qui parcouraient l'ensemble de la région, la plupart d'entre elles, lorsqu'il ne s'agit pas d'œuvres d'importation, reflètent des styles indiens ou singhalais mais ne remontent guère au-delà du Ve ou du VIe siècle.

Que les plus anciennes images soient bouddhiques ne signifie pas nécessairement que le bouddhisme aborda le premier aux rives de l'Asie du Sud-Est. En l'état actuel des connaissances, on a coutume de considérer que la religion fondée au tournant des VI^e^ et V^e^ siècles avant notre ère dans le nord de l'Inde par le sage du clan des Çâkya (Çâkyamuni), celui qu'on appelle le Bouddha, l'«Eveillé», s'est implantée ou fut adoptée en même temps que le brahmanisme, héritier de l'antique tradition védique, dans les premiers siècles de notre ère.

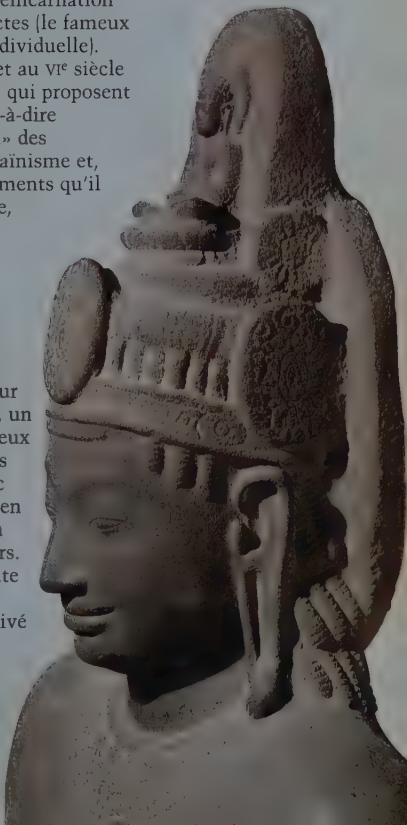
L'Inde, dans toute sa partie nord au moins, avait accueilli dans le courant de la deuxième moitié du II^e^ millénaire avant notre ère, différents groupes de population nomade : les Aryens. Ces derniers apportaient avec eux un mode de pensée spécifique, un type d'organisation sociale – qui se développera dans le sous-continent pour former le système des castes –, une langue (une forme archaïque du sanskrit) et un corpus de textes transmis à l'origine oralement : les *Veda* ou Savoir. Ces textes constituent le fondement spirituel de l'Inde classique. Ils se sont imposés en Inde tout en incluant un animisme et des cultes chthoniens préexistants. La religion védique est

Dans l'art khmer, Indra,le roi des dieux dans la cosmogonie védique, est le plus souvent figuré chevauchant sa monture l'éléphant tricéphale Airâvata, ici à Banteay Srei.

Varuna, l'un des dieux les plus importants du védisme a dans le brahmanisme un rôle quelque peu subalterne. Il est l'un des *dikpâla* (les gardiens des points cardinaux et intercardinaux), celui de l'ouest. L'iconographie khmère le représente très souvent sur un *hamsa* - canard ou oie sauvage (ci-contre, une des rares statues de Varuna, du X^e^ siècle).

essentiellement ritualiste et se tourne résolument vers des dieux représentant les forces de la nature : les eaux (de la terre ou du ciel), le soleil, le vent... Dans un panthéon riche – où existait déjà la plupart des grands dieux de l'hindouisme –, une nette tendance au monothéisme s'exprime par la croyance en une Âme universelle, un Créateur. La suite relève du développement interne à cette pensée sous-tendue par l'idée de temps cyclique, de réincarnation (*samsâra*) et de rétribution des actes (le fameux *karma* qui pèse tant sur l'âme individuelle). La tendance ritualiste demeure, et au VI^e^ siècle avant notre ère, diverses hérésies qui proposent une autre voie de salvation (c'est-à-dire d'échappatoire au cycle «infernal» des réincarnations) se manifestent : jaïnisme et, plus important par les développements qu'il a connus en Inde et hors de l'Inde, bouddhisme.

Parmi les Bodhisattva, ces entités compatissantes qui aident tous les êtres à franchir l'océan des existences, Lokeçvara, ci-dessous, est le plus souvent représenté.



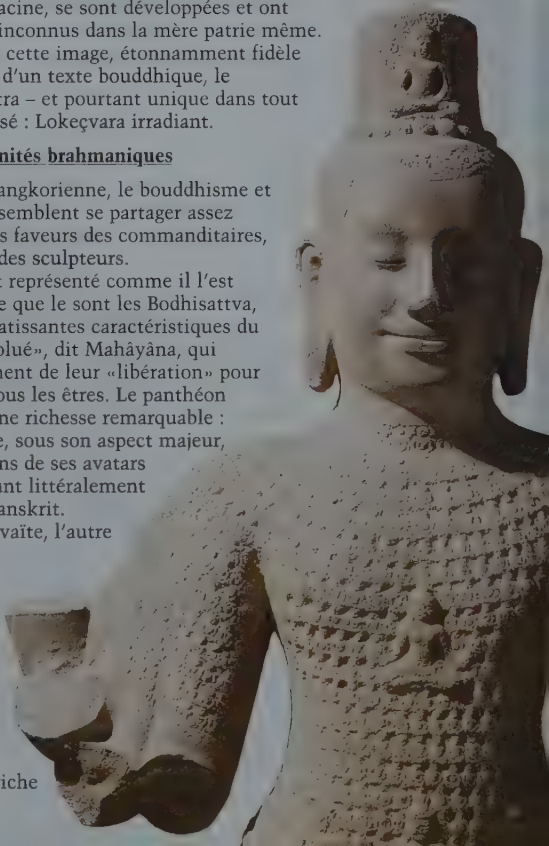
Une coexistence harmonieuse des religions

Après leur diffusion en Asie du Sud-Est, le brahmanisme (ou hindouisme) et le bouddhisme se sont développés conjointement sur un substrat religieux autochtone, un animisme accompagné de très vieux cultes chthoniens qu'ils n'ont pas cherché à faire disparaître et avec lesquels ils ont dû composer; on en trouve d'ailleurs maintes traces à date ancienne comme de nos jours.

A l'instar de ce que l'on constate en Inde, les deux systèmes semblent avoir plus souvent cultivé leurs points communs que leurs différences. L'un des traits remarquables des religions indiennes telles qu'elles se sont exprimées au Cambodge réside en une entente confinant parfois au syncrétisme, assez

constamment attestée tant dans les inscriptions que dans les monuments. On est frappé par la fidélité et la rigueur avec laquelle les religieux, aussi bien les dévots du Bouddha que les zélateurs de Çiva ou de Vishnu, ont appris la leçon de l'Inde et l'on perpétuée et parfois transcendée. Fidélité et rigueur n'ont entraîné aucune sclérose, et les religions indiennes, après avoir pris racine, se sont développées et ont donné des fruits inconnus dans la mère patrie même. Ainsi en est-il de cette image, étonnamment fidèle à la lettre – celle d'un texte bouddhique, le Karandavyûhasûtra – et pourtant unique dans tout le monde indianisé : Lokeçvara irradiant.

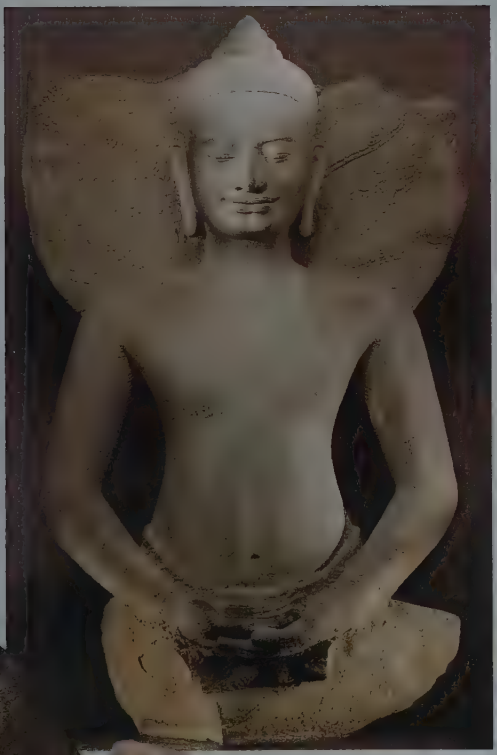
L'image du Lokeçvara dit irradiant est une représentation de nature cosmique exprimant l'universelle compassion du Bodhisattva : de chaque pore de sa peau émane une petite effigie du Bouddha!



Bouddhas et divinités brahmaniques

Dès l'époque préangkorienne, le bouddhisme et le brahmanisme semblent se partager assez équitablement les faveurs des commanditaires, et partant celles des sculpteurs.

Le Bouddha est représenté comme il l'est en Inde, de même que le sont les Bodhisattva, ces entités compatissantes caractéristiques du bouddhisme «évolué», dit Mahâyâna, qui retardent le moment de leur «libération» pour aider à celle de tous les êtres. Le panthéon vishnuite est d'une richesse remarquable : Vishnu lui-même, sous son aspect majeur, mais aussi certains de ses avatars – *avatâra* signifiant littéralement «descentes» en sanskrit. L'iconographie çivaïte, l'autre grand courant du brahmanisme qui fut d'ailleurs presque constamment la religion d'Etat à l'époque angkorienne (à quelques exceptions près), n'est pas moins riche même si Çiva

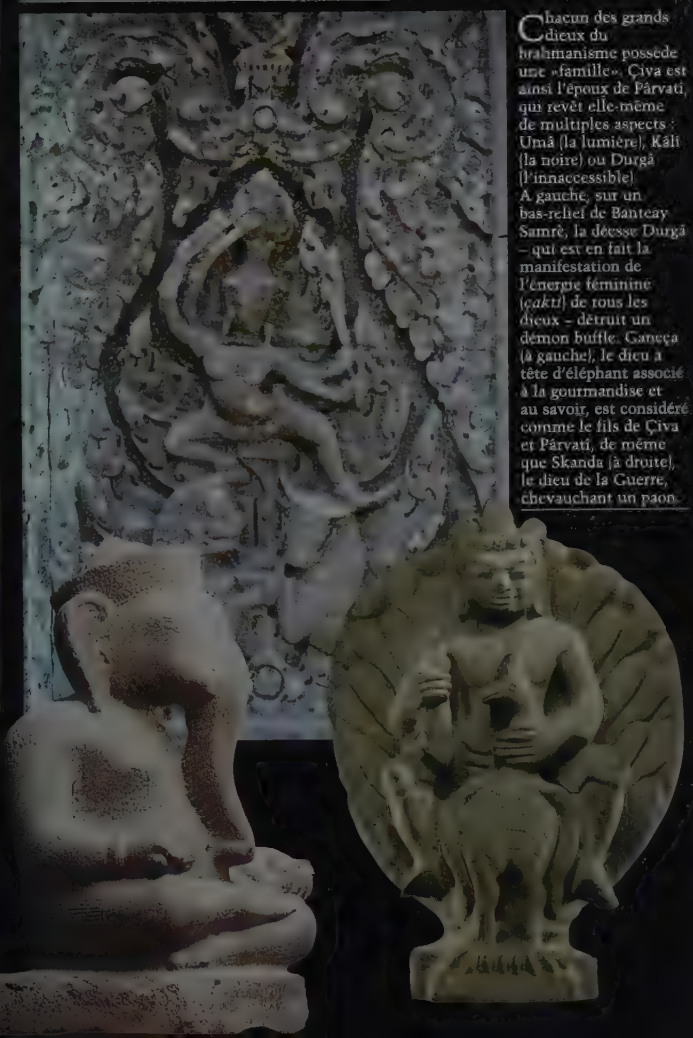


L'image du Bouddha en méditation protégé par le *nâga* semble n'apparaître que vers la fin du Xe siècle, et se généralise ensuite (sur cette œuvre du début du XIIIe siècle les têtes supérieures sont détruites).

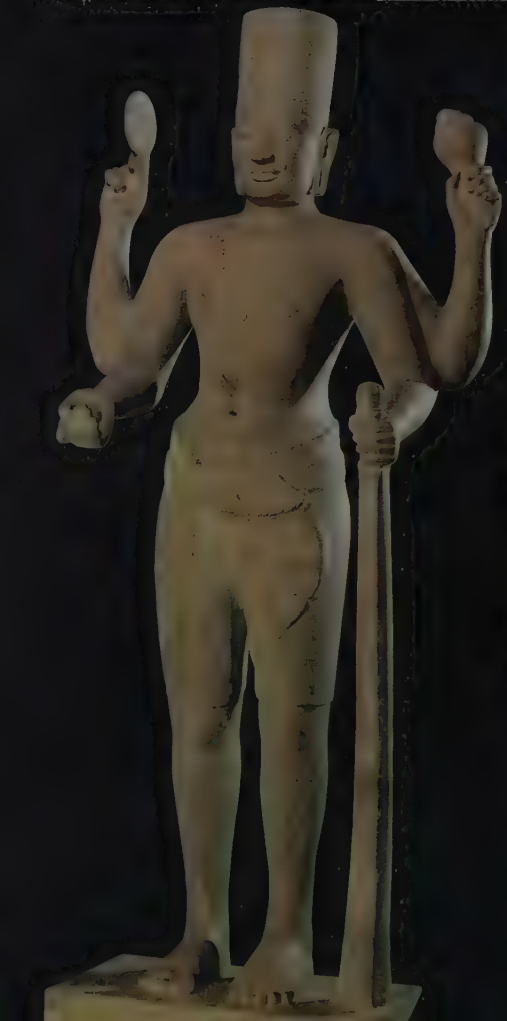
Les *linga* khmers, représentation symbolique de Çiva (ci-dessous) comportent une base cubique qui équivaut à Brahmâ (le créateur), une section médiane octogonale qui est Vishnu (le préservateur) et une partie supérieure de section circulaire symbolisant Rudra, un aspect de Çiva (le destructeur).

lui-même n'est que rarement figuré sous sa forme anthropomorphe. La représentation la plus fréquente en ce qui le concerne est celle du *linga*, le symbole même de son pouvoir créateur. Concrètement l'image est celle du phallus du dieu, image toujours plus stylisée avec le temps.

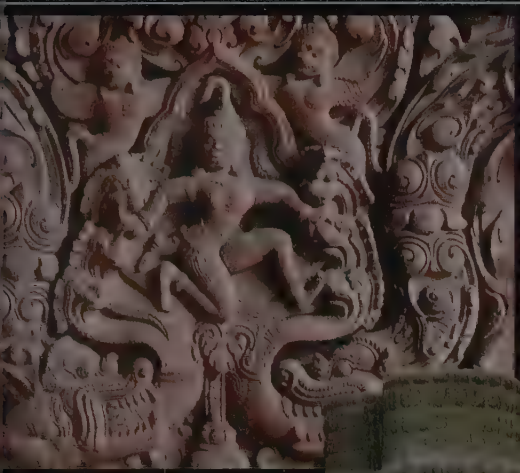
Le Çiva du Phnom Bok (ci-dessus) présente quelques-unes des caractéristiques iconographiques de la représentation anthropomorphe du dieu : troisième œil frontal (l'œil de la Connaissance), chignon d'ascète fait de mèches en anse, croissant de lune piqué dans la coiffure.
La figure d'Ardhanârîçavara, Çiva sous une forme androgyne, exprime l'unité du Divin dans sa diversité. Une telle iconographie demeure rare dans l'art khmer (ci-contre, une image du début du XIII[e] siècle qui fait exception).



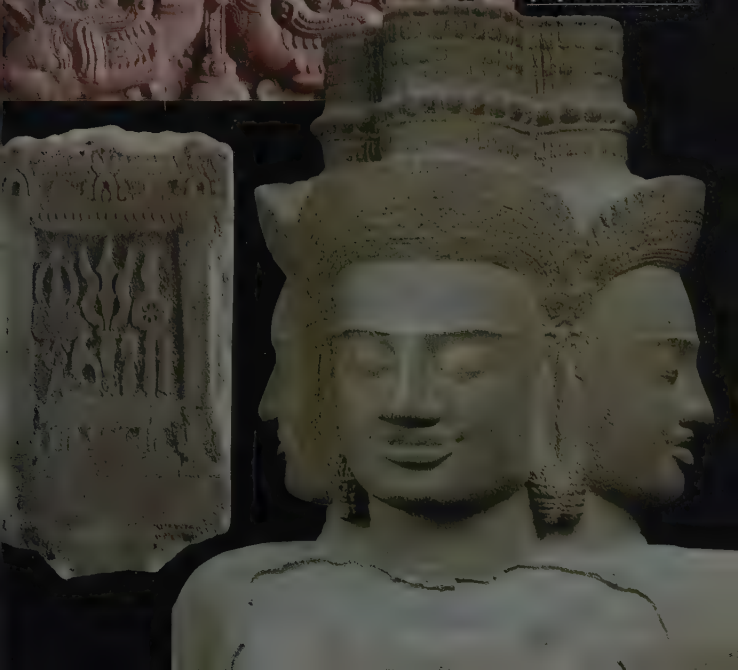
Chacun des grands dieux du brahmanisme possède une «famille». Çiva est ainsi l'époux de Pârvatî, qui revêt elle-même de multiples aspects : Umâ (la lumière), Kâlî (la noire) ou Durgâ (l'innaccessible)
A gauche, sur un bas-relief de Banteay Samrè, la déesse Durgâ – qui est en fait la manifestation de l'énergie féminine (*çakti*) de tous les dieux – détruit un démon buffle. Ganeça (à gauche), le dieu à tête d'éléphant associé à la gourmandise et au savoir, est considéré comme le fils de Çiva et Pârvatî, de même que Skanda (à droite), le dieu de la Guerre, chevauchant un paon.



Vishnu, comme Çiva peut revêtir plusieurs formes. Certains de ses avatars apparaissent dans divers mythes épiques : Rāma, Krishna (page de droite en haut luttant avec le *nāga* Kāliya sur un linteau du XI^e siècle), d'autres sont des aspects mi-humains mi-animaux, tels Kūrma (la tortue) ou Narasimha (l'homme-lion). Mais l'aspect le plus fréquent et le plus important de Vishnu est la forme dite *chaturbhuja* «à quatre bras». Coiffé d'une tiare cylindrique, le dieu (à gauche, œuvre du IX^e siècle) possède quatre bras et porte ses attributs les plus caractéristiques : une petite boule (la Terre), un disque (arme de jet mais aussi symbole solaire), une conque marine (symbolisant les rapports du dieu avec l'océan primordial) et une massue (arme mais aussi symbole de pouvoir souverain).



Brahmâ, l'aïeul des mondes dont les quatre bouches auraient dispensé les quatre *Veda*, est un dieu peu représenté mais néanmoins important (ci-dessous). Dans la triade brahmanique, ou «forme de trois» du divin, il est le dieu créateur tandis que Çiva est le destructeur et Vishnu, le préservateur (en bas à gauche), stèle préangkorienne où les dieux ne sont figurés que par leurs attributs).



Le «centralisme d'Etat» angkorien se met en place progressivement à partir du début du IXe siècle. Epaulé par les religieux, au sommet d'une pyramide sociale complexe, comportant une importante et lourde administration, chaque souverain semble avoir eu à cœur de s'inscrire dans le temps en réalisant de grandes fondations d'intérêt public et en faisant édifier de magnifiques temples à la gloire des dieux.

CHAPITRE III

LES PREMIERS ROIS D'ANGKOR

Telle une apparition, le temple de Baksei Chamkrong émerge de la forêt. Après l'abandon d'Angkor comme capitale au milieu du XVe siècle, la nature a conquis le site transformant radicalement le paysage. Une nature que l'on retrouve dans les décors des temples (ci-contre, une «bibliothèque» du XIIe siècle à Banteay Samrè)

À partir du XIe siècle, le caractère sacré des rivières qui du Phnom Kulên vont arroser Angkor est explicité par la réalisation, sur les roches affleurantes, de reliefs représentant pour la plupart des *linga*. Ils renforcent l'assimilation des cours d'eau, tel ici la rivière Kbal Spean, à la Gangâ (le Gange), le fleuve sacré de l'Inde.

Jayavarman II : fondateur de l'Empire khmer

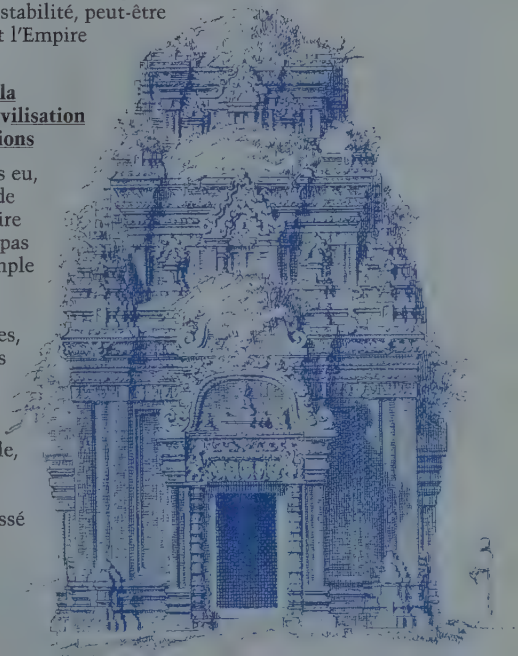
C'est vers 790 que commence la carrière du futur Jayavarman II, celui que l'on considère comme le fondateur de la royauté angkorienne. Ce prince ambitieux – qui n'a laissé aucune inscription mais qui est bien connu dans l'épigraphie postérieure à son règne – entreprend à cette date de libérer son pays de la tutelle d'un royaume étranger, vraisemblablement indonésien, celui des Javâ où il aurait été lui-même un temps exilé. Cette libération sera consacrée au plan religieux et politique en 802 sur le Phnom Kulên, modeste chaîne de collines située au nord du Grand Lac. On peut ainsi considérer de manière

Le Phnom Kulên n'a livré comme statuaire en ronde-bosse que des images du dieu Vishnu, doté de quatre bras et coiffé d'une mitre cylindrique lisse. Ces pièces datées du IXe siècle assurent la liaison au plan stylistique entre les périodes préangkorienne et angkorienne. Ce Vishnu découvert près du lieu-dit Rup Arak possède encore, entre le bras et la tête, les vestiges de l'arc de soutien qui assurait la solidité des pièces préangkoriennes.

schématique que cette date marque le début de la période dite angkorienne, même si la construction du temple de la première Angkor, le Phnom Bakheng, n'a lieu qu'environ un siècle plus tard sous le roi Yaçovarman. Ainsi de 802 à 1431, Angkor aura symbolisé la royauté khmère.

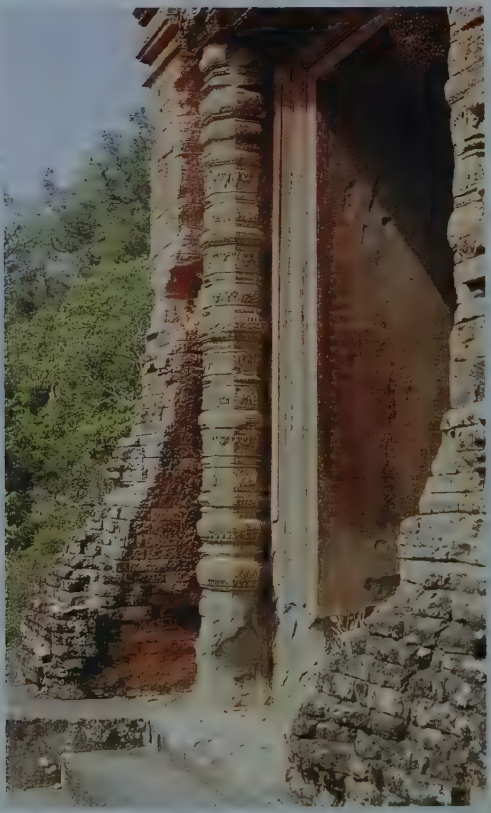
Le règne de Jayavarman II, autant qu'on peut le connaître, fut errant. Il a réuni sous son égide un certain nombre de royaumes ou de domaines, fondé ou développé quelques cités, commandité divers temples sis sur le Phnom Kulên, etc. Il semble être mort à Hariharâlaya (près du village actuel de Roluos) peu après 830. On ne sait que fort peu de choses sur son fils et successeur, le roi Jayavarman III, si ce n'est qu'il était vishnuite et que son règne dut être calme. Cette indication, en soi de peu d'intérêt, souligne toutefois la stabilité, peut-être la paix, dont jouissait l'Empire nouvellement créé.

Parmi les monuments du Phnom Kulên, le Prasat Damrei Krap est un ensemble unique en ce qu'il montre de fortes affinités avec la composition et le décor de l'architecture contemporaine du royaume voisin du Champa : pilastres géminés aux angles du corps inférieur des *prasat* et des faux étages; forme en violon des arcs au-dessus des niches.



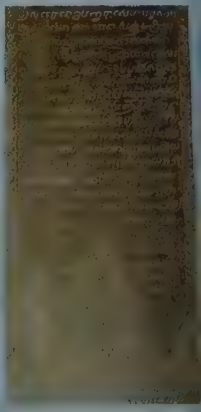
Fondamentales pour la connaissance de la civilisation khmère : les inscriptions

Les Khmers n'ont pas eu, semble-t-il, le souci de préserver leur mémoire immédiate; ils n'ont pas fait, comme par exemple les Chinois, œuvre d'historiographes. Les chroniques royales, relativement récentes puisque les plus anciennes versions en ont été rédigées au début du XIX[e] siècle, gardent certes la mémoire du passé, mais il s'agit d'un passé récent ou totalement légendaire et d'une mémoire embellie voire déformée.



L'épigraphie type dans l'ancien Cambodge débute par une invocation aux dieux suivie de l'éventuelle généalogie du donateur et d'un rappel de ses œuvres ce qui constitue souvent un long panégyrique. On comprend ainsi l'importance de ces textes au strict plan religieux et historique; on comprend aussi que le quotidien des Khmers n'y avait aucune place. L'inscription de Baksei Chamkrong (948) en est un bon exemple.

Dans les inscriptions du XVI[e] siècle, ici à Angkor Vat, le contour des lettres est devenu plus sec et moins régulier. La transformation de la calligraphie est un élément de datation.



Toute la littérature manuscrite du Cambodge ancien – textes à caractère religieux mais bien certainement aussi documents administratifs, commerciaux ou autres – notée sur feuilles de latanier (ou éventuellement de papier que les Khmers auraient pu recevoir de la Chine, compte tenu des relations commerciales existant entre les deux pays),

a disparu. L'image de ces «livres» apparaît fugitivement dans les bas-reliefs narratifs du temple d'Angkor Vat et dans ceux des monuments de style du Bayon. Ainsi, les manuscrits les plus anciens étant à jamais perdus et les textes les plus récents s'avérant relativement peu fiables au plan historique, c'est vers la seule épigraphie qu'il faut en définitive se tourner pour retrouver les grandes lignes de l'histoire d'âges révolus.

L'épigraphie du Cambodge est étroitement associée au domaine sacré. Toutes les inscriptions retrouvées, à de très rares exceptions près, ont été gravées dans la pierre pour commémorer quelque fondation religieuse et on comprend là les limites du genre dans le cadre des études historiques.

Trois langues utilisant une même écriture issue d'un modèle sud-indien ont été utilisées. Le pâli, une langue indo-aryenne, ne fut que très marginalement employé jusqu'au XIVe siècle, date à partir de laquelle le bouddhisme Theravâda, dont le pâli est le moyen d'expression privilégié et même exclusif au Cambodge, devient la religion dominante du pays, ce qu'il restera jusqu'à nos jours.

La plupart des textes d'époque ancienne (jusqu'au XIVe siècle) qui ont été conservés sont rédigés en sanskrit, autre langue indo-aryenne, et en khmer, langue appartenant à une tout autre famille, celle des parlers môn-khmers. Les inscriptions, de longueur très variable, sont bien souvent à double langue.

Dans un tel cas, la première partie qu'on pourrait presque qualifier d'officielle est normalement composée en sanskrit.

L'écriture préangkorienne est très proche des écritures de l'Inde du Sud dont elle est issue. La stèle de Tuol Neak Ta Bak Ka (VIIe siècle environ), rédigée en vieux khmer et ornée d'une image de Nandin, la monture de Çiva, précise la quantité de sel à livrer à certains sanctuaires.

Sur une maçonnerie de briques, le décor en mortier de chaux du temple de Preah Kô (879) est particulièrement riche. Les personnages masculins ou féminins, de part et d'autre des portes et des fausses portes, sont sculptés dans des monolithes de grès tout comme les encadrements. Les colonnettes qui supportent le linteau sont octogonales, forme caractéristique de la période angkorienne.

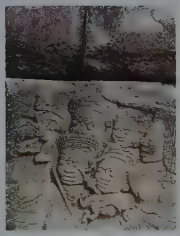
Les monuments et les œuvres, témoins de l'histoire

Les documents à partir desquels l'histoire a pu être déterminée étant de nature religieuse, l'histoire événementielle au jour le jour de l'époque angkorienne est dans l'ensemble assez peu connue. Seules les guerres, et encore uniquement les plus importantes, ont laissé quelques traces parce que les rois pouvaient se vanter dans les inscriptions de les avoir gagnées.

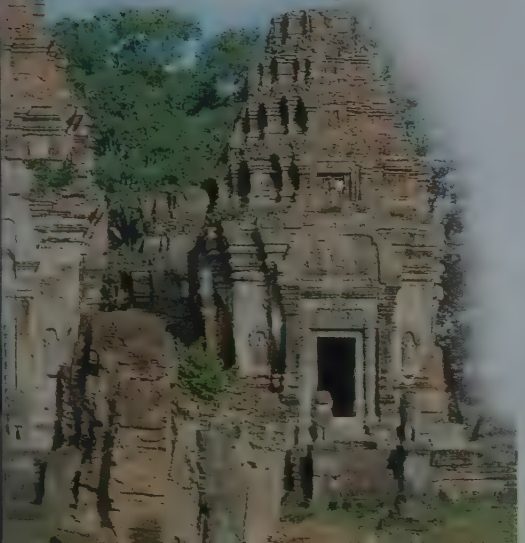
Ce sont ainsi les œuvres des monarques qui constituent la trame de l'histoire khmère, et dans cette optique, le roi Indravarman (877-au moins 886) fut un très grand souverain puisque c'est à lui que l'on doit

le développement de Hariharâlaya, la première cité de type angkorien classique, avec ses grands temples et surtout son système hydraulique caractéristique. Indravarman avait fait la promesse de «commencer à creuser cinq jours après son sacre». Cette formule qui apparaît dans les inscriptions du temps, se rapporte sans doute à l'aménagement des digues de l'Indratatâka ou *baray* de Lolei, le premier grand réservoir de la région d'Angkor. L'œuvre royale débutait par un ouvrage d'intérêt public. Au sud de ce vaste bassin de 3800 mètres sur 800 mètres le souverain érigea les divinités de Preah Kô en 879, consacrées à certains de ses prédécesseurs sur le trône, devenus protecteurs du royaume. Enfin en 881, il fit édifier le premier temple-montagne bien conservé de la région d'Angkor : Bakong, une pyramide artificielle à cinq gradins, siège d'un *linga* portant le nom d'Indreçvara associant une des dénominations usuelles du dieu Çiva, Içvara, et le nom même du souverain, Indravarman, selon une coutume qui sera très régulièrement reprise par la suite.

La pyramide du Bakong (881) conserve, sur le mur de soutènement de son dernier gradin, la plus ancienne composition narrative en bas-relief actuellement connue. Seuls de rares détails restent visibles.



Les six sanctuaires du temple de Preah Kô ouverts à l'est et disposés par trois sur deux rangées selon un axe nord-sud ont été construits en brique. Les trois tours du rang oriental abritaient des images de Çiva, celles du rang occidental (non visibles sur la photographie) des images de la déesse, son épouse. Ces statues ont été érigées par Indravarman au «bénéfice spirituel» de certains de ses ancêtres et de certains de ses prédécesseurs sur le trône. Les trois images de Nandin disposées devant les sanctuaires ont donné au temple son nom moderne de Preah Kô, le «saint taureau».



Dans le décor architectural des temples, les linteaux – ici au temple de Lolei (893) – constituent une sorte de répertoire des styles et permettent une datation précise.

Géométrisme et froideur caractérisent le style du Bakheng comme le montre cette image, rare à l'époque angkorienne, du dieu Harihara (moitié Vishnu, moitié Çiva).

Yaçovarman et les 109 tours du Bakheng

Le temple de Lolei (893) bâti sur un îlot artificiel dans le *baray* de Roluos, le Yaçodharatatâka ou *baray* oriental d'Angkor (7500 mètres est-ouest sur 1800 mètres nord-sud), la première Yaçodharapura (la première Angkor au sens strict), le temple du Phnom Bakheng, les temples du Phnom Bok et du Phnom Krom, ainsi qu'un très grand nombre de monastères dont on a parfois retrouvé les stèles de fondation sont autant d'œuvres majestueuses, mais pour beaucoup très ruinées aujourd'hui ou même disparues, qui témoignent de la grandeur et de la munificence de leur fondateur le grand roi Yaçovarman (889-début X^e siècle).

Les deux règnes suivants, même si l'on construit de beaux monuments (et à vrai dire on n'arrêtera guère de construire à Angkor jusqu'à la fin du règne de Jayavarman VII au début du XIII^e siècle) sont moins prestigieux. On peut toutefois citer le très beau temple de Baksei Chamkrong dû à Harshavarman I^er et le remarquable Prasat Kravan, monument vishnuite érigé par de hauts dignitaires et consacré

en 921, dont l'originalité réside dans les bas-reliefs intérieurs de deux des cinq tours en briques qui le composent.

Le temple khmer

Demeure sur terre de la divinité à laquelle il est consacré, le temple khmer répond dans sa conception et dans son symbolisme aux stricts impératifs de traités religieux bien connus en Inde mais dont aucun exemple ancien n'a été retrouvé au Cambodge. Le choix du site sur lequel devait s'élever un temple, l'orientation du monument, ses dimensions, la date de sa consécration, etc., tout relevait d'une étude préalable menée de front par les religieux, les architectes et les commanditaires. Seul un monument répondant aux exigences sacrées pouvait être apte à recevoir la statue du dieu.

Le temple khmer, comme d'ailleurs le temple indien, se voulait en fait l'image terrestre du séjour céleste de la divinité : l'art architectural khmer se définit dans le cadre d'une riche dialectique entre macrocosme et microcosme.

Le petit temple-montagne çivaïte de Baksei Chamkrong fut fondé par le roi Harshavarman Ier dans le premier quart du Xe siècle. En 948, date de l'inscription figurant sur les piédroits de la porte du sanctuaire, le roi Râjendravarman y effectua une nouvelle fondation et rénova la tour-sanctuaire. Le temple se veut une image du Kailâsa, le séjour même du dieu Çiva. Les proportions élégantes sont le fruit d'une réduction progressive de la hauteur des gradins du bas vers le haut ainsi que du rétrécissement de la largeur d'escalier, afin d'accentuer l'effet de hauteur.

Le Prasat Kravan (921) est l'un des seuls temples à posséder des bas-reliefs à l'intérieur du sanctuaire. Traitées avec finesse et bien conservées, ces grandes compositions sculptées dans la brique représentent : ci-contre en haut, Vishnu sur sa monture Garuda (mur nord, à droite en entrant) ; ci-contre en bas, Vishnu Trivikrama, le dieu au «trois pas» qui reconquiert les mondes sur un démon qui les oppressait (mur sud, à gauche en entrant). On y trouve aussi (sur le mur ouest au fond du sanctuaire) une majestueuse représentation de Vishnu à huit bras, entouré de nombreux petits personnages en attitude d'hommage, les mains jointes à hauteur de poitrine ou au dessus de la tête. La tour nord comporte de même des représentations de Lakshmî, l'épouse de Vishnu.

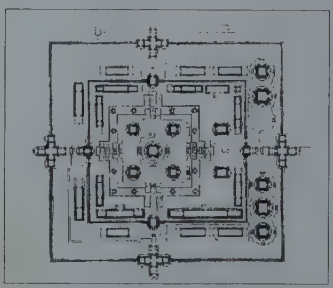
Les pyramides à gradins des temples-montagnes, sauf celle du Phnom Bakheng, sont artificielles. Les cinq gradins du grand temple inachevé de Ta Keo (ci-contre) atteignent 22 m de hauteur, sa base est de 120 m est-ouest sur 100 m nord-sud environ.

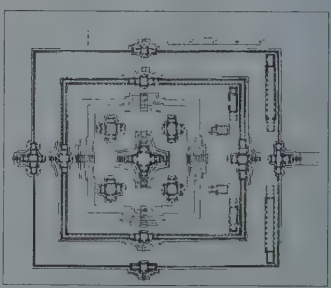
Tous les temples-montagnes d'Angkor sont différents. Entre Prè Rup (à gauche) et Ta Keo qui lui est postérieur (à droite), on constate que le nombre des structures annexes (salles longues, *prasat*) diminue de l'un à l'autre. En revanche à Ta Keo, une galerie continue a été aménagée sur le deuxième gradin alors qu'elle n'existe pas à Prè Rup. Enfin, si la composition du sommet ne change pas (un quinconce de tours-sanctuaires), le plan des *prasat* a été magnifié à Ta Keo par l'adjonction d'avant-corps.

Structure du temple

Le noyau d'un temple khmer est constitué en règle générale d'une ou plusieurs tours-sanctuaires, les *prasat*, de plan carré sauf exception comme les monuments octogonaux ou rectangulaires du site préangkorien de Sambor Prei Kuk (VII^e siècle).

La tour-sanctuaire classique est d'une composition absolument symétrique : elle possède une vraie porte (généralement orientée à l'est) et trois fausses-portes sur les trois autres côtés. A partir du X^e siècle, une salle antérieure rectangulaire directement accolée à la porte d'entrée peut être ajoutée à ce schéma de base en définitive très simple.





Toute l'évolution du *prasat* khmer réside, à partir de là, dans l'adjonction de porches ou d'avant-corps, parfois redoublés, sur chacune des faces de l'édifice. On peut de même suivre l'évolution de certains bâtiments annexes comme les pseudo-bibliothèques, les *gopura* (les portes d'accès aux enceintes)... La transformation des salles longues en galeries continues dans le courant du X^e^ siècle et plus tard les changements intervenus dans les toitures de ces galeries – le passage d'une charpente en bois couverte de tuiles à une voûte en encorbellement en grès – s'inscrivent également dans le cadre d'une recherche évolutive ayant pour objet l'allégement visuel des structures et l'accroissement de la beauté formelle des monuments.

En élévation, au dessus de son soubassement, le *prasat* khmer affecte la forme d'une tour comprenant de bas en haut : une base moulurée, le corps propre du bâtiment, une corniche et une superstructure dite à faux étages décroissants. Cette dernière est constituée de plusieurs modules progressivement réduits et reprenant les dispositions principales du corps inférieur de l'édifice. L'ensemble se termine par un couronnement circulaire affectant la forme d'une fleur de lotus ou celle d'un vase pansu.

Ce modèle réduit de *prasat* provient du temple de Banteay Srei. Il est à l'image des tours-sanctuaires réelles et servait d'antéfixe aux angles des corniches des faux étages de la superstructure.

Les matériaux

Lorsqu'ils sont achevés, ce qui est loin d'être toujours le cas, les monuments khmers s'ornent d'un décor en bas-relief dont les éléments principaux se concentrent autour de la porte et des fausses-portes. Ce dispositif est double. Il comprend, d'une part, un fronton dont les extrémités sont soutenues par deux pilastres, d'autre part, un linteau reposant sur deux colonnettes. Plus que d'autres, ces éléments décoratifs permettent de dater les monuments avec une grande précision.

D'une manière générale, les maîtres d'œuvre préangkoriens utilisaient la brique, souvent revêtue de stuc ou de mortier de chaux, alors que les constructeurs de l'époque angkorienne ont beaucoup employé le grès, en parement ou en gros œuvre, ainsi que la latérite pour les fondations ou les parties les moins nobles d'un complexe architectural.

Le bois s'est très mal conservé et pratiquement rien n'en subsiste pour les périodes antérieures au XIX[e] siècle. Il fut cependant largement utilisé à toutes les époques et toute l'architecture domestique était bâtie dans ce matériau – ce qui explique qu'elle ait totalement disparu. Mais il n'est pas jusqu'à l'architecture en matériaux durables – l'architecture religieuse, celle qui devait être éternelle puisqu'elle s'adressait à des Etres d'éternité, les Divinités – dans laquelle le bois ne fut aussi utilisé, parfois d'ailleurs à contresens ainsi qu'il en est de ces poutres incluses dans des linteaux de pierre évidés pour les recevoir. La ruine de l'édifice dans lequel un tel procédé a été

Le système d'encadrement des portes est double : le «cadre» interne est constitué de deux colonnettes supportant un linteau, le «cadre» externe, de deux pilastres sur lesquels reposent les extrémités du fronton. Les plus courants sont polylobés, comme ici à la «bibliothèque» nord de Banteay Srei mais il en existe aussi de triangulaires.

Après Rup (ci-contre), les trois matériaux nobles de l'architecture khmère ont été utilisés.

mis en œuvre s'explique d'elle-même : le bois, quelle que soit sa résistance, s'affaiblit avec le temps, pourrit et finalement disparaît pour ne laisser subsister que le monolithe. Ce dernier, dont le cœur est évidé, devient alors impropre à supporter la forte pression qu'exercent les parties supérieures de la maçonnerie et se brise, entraînant la ruine du bâtiment.

L'architecture en bois a totalement disparu. Seule son image subsiste dans les bas-reliefs : elle était sur pilotis, légère et très aérée.

Le symbolisme des temples khmers

Le type de sanctuaire établi sur une pyramide à gradins que chaque souverain important se devait vraisemblablement d'édifier pour asseoir sa puissance, et auquel les archéologues du XIX^e siècle ont donné le nom de temple-montagne, constitue l'originalité majeure de l'architecture khmère.

Chaque pays d'Asie du Sud-Est sur lequel s'est exercée l'influence de l'Inde a résolu différemment le problème posé par la reproduction du séjour divin dans le monde des hommes. La méconnaissance d'à peu près tout ce qui présidait à l'édification des sanctuaires rend leur compréhension et

l'explication de leur symbolisme difficiles. Toutefois, à la lumière de certaines inscriptions, il a été possible d'établir une relation entre le mont Meru, centre et axe de l'univers dans la cosmographie indienne, et certains temples-montagnes d'Angkor qui en seraient une image, une représentation à l'échelle humaine.

L'exceptionnelle largeur des gradins de la pyramide du Bakong (ci-dessus) confère au temple une majesté particulière. La tour-sanctuaire est largement postérieure.

Du Bakong au Phnom Bakheng, un exemple de l'évolution

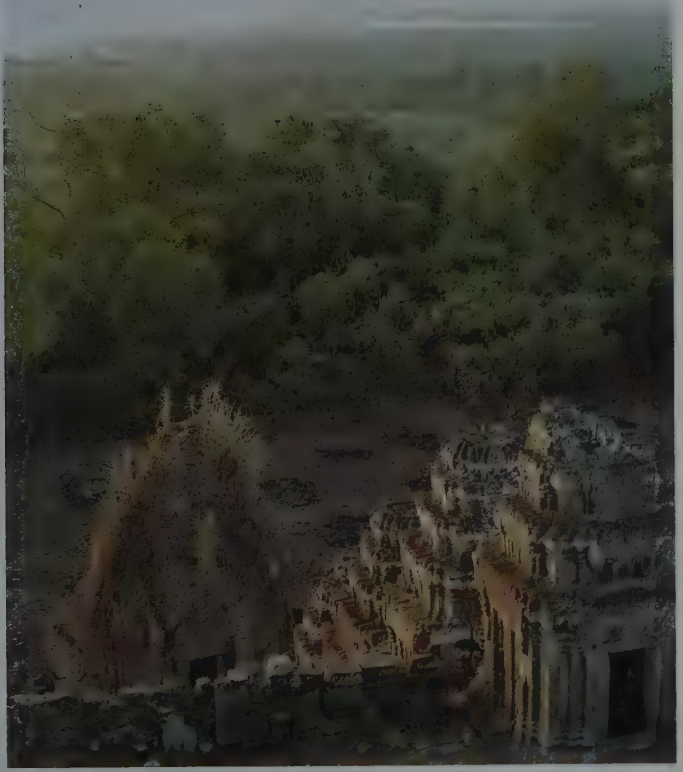
L'un des temples-montagnes les plus célèbres est édifié au sommet du Phnom Bakheng (début du Xe siècle), au centre de la cité de Yaçodharapura. Outre qu'il se trouve sur l'un des rares *phnom* de la région, le monument a été conçu comme une pyramide carrée à cinq gradins (centre et axe de la cité) et se trouve assimilé de fait au mont Meru. Le temple reprend, avec une plus grande complexité, des principes symboliques qui s'exprimaient déjà au Bakong fondé par Indravarman à Hariharâlaya en 881.

Parce qu'elle est naturelle, les bâtisseurs de la pyramide du Phnom Bakheng n'ont pas hésité à charger les gradins d'une série de douze templions annexes en grès et à établir sur le sommet un quinconce de *prasat*, en grès également, dont il ne reste que des ruines aujourd'hui.

Les grandes lignes de l'évolution de l'architecture khmère apparaissent clairement si l'on compare les deux monuments. A Bakong, le sommet de la pyramide artificielle à cinq gradins est occupé par une unique tour-sanctuaire cependant que cinq tours-sanctuaires disposées en quinconce couronnent le Phnom Bakheng. Douze templions annexes sont régulièrement disposés sur le quatrième gradin à Bakong mais on les retrouve sur chacun des cinq gradins de la pyramide du Phnom Bakheng.

Quarante-quatre grandes tours-sanctuaires en briques ceignent la base de la pyramide du Phnom Bakheng, alors que huit tours comparables seulement se répartissent au pied de celle de Bakong. Cette architecture unique dans le monde indianisé culminera moins de trois siècles plus tard dans les chefs-d'œuvre de l'architecture khmère que sont les temples d'Angkor Vat et du Bayon.

Séjour idéal des dieux, le Phnom Bakheng est l'une des rares collines de la région d'Angkor, d'où l'on domine la plaine (à l'arrière plan, l'angle sud-ouest des douves d'Angkor Thom) et au-delà, le *baray* occidental.



Les monuments de l'âge classique d'Angkor – Prè Rup, Banteay Srei, le Baphuon et, au plus haut, Angkor Vat, pour n'en citer que quelques-uns – assurent à eux seuls le prestige de l'art khmer. Au-delà de la splendeur de la capitale, d'autres sites, moins connus, participaient à sa puissance. A son zénith, le pouvoir khmer recouvrait l'ensemble de l'Asie du Sud-Est continentale – de l'actuel Myanmar au nord jusqu'à la mer de Chine au sud.

CHAPITRE IV

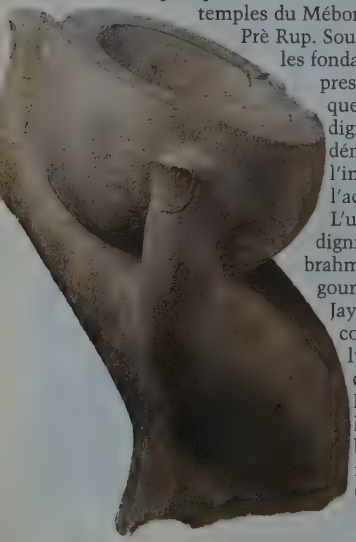
L'ÂGE CLASSIQUE D'ANGKOR

Les lignes verticales et horizontales d'Angkor Vat s'opposent aux courbes douces des *nâga* bordant la chaussée surélevée conduisant à la pyramide. Le même sentiment d'équilibre caractérise la statuaire d'époque angkorienne, témoin cette déesse en attitude de danse provenant de Koh Ker.

Sous le règne de Jayavarman IV et de son successeur, c'est-à-dire de 928 à 944, la capitale est transférée à quelque 80 kilomètres au nord-est d'Angkor sur le site de Koh Ker. Les raisons de ce changement – politiques, économiques ou religieuses – sont difficiles à comprendre. Avant son accession au trône, Jayavarman IV avait déjà fondé un très grand temple dans la cité de Koh Ker dont il était le maître : on peut penser qu'il n'a peut-être pas souhaité s'en éloigner. Si la Cour, avec la divînité protectrice du royaume ainsi que le précisent les inscriptions, a effectivement quitté Yaçodharapura (c'est-à-dire Angkor), il est cependant vraisemblable que le site ne fût pas déserté au sens propre.

Angkor redevient capitale

Le retour dans Angkor eut lieu sous le règne de Râjendravarman (944-968), grand souverain – il aurait mené une campagne militaire victorieuse contre les Chams aux environs de 950 – et non moins grand constructeur puisqu'on lui doit les majestueux temples du Mébon oriental et de Prè Rup. Sous son règne, les fondations prestigieuses de quelques hauts dignitaires fortunés démontrent l'importance de l'administration. L'un de ces dignitaires, le brahmane Yajnavarâha, gourou du futur Jayavarman V, consacre en 967-968 l'année même de la mort de Râjendravarman, l'un des plus beaux monuments du Cambodge



Dans le décor dense et travaillé de ce linteau du Mébon oriental (953) apparaissent Indra et nombre de personnages miniatures. A gauche et à droite, un motif étrange et savoureux, celui de l'éléphant chevauchant sa propre trompe qui se transforme en arrière-train de cheval.

L'architecture et la statuaire de Koh Ker sont à une échelle monumentale : ces mains de 40 cm de haut appartenaient à une statue de Çiva à cinq têtes et dix bras, œuvre exceptionnelle que des pilleurs ont vraisemblablement brisée il y a fort longtemps dans l'espoir de découvrir quelque trésor sous son piédestal.

angkorien, le temple de Banteay Srei, la «citadelle des femmes».

Pendant le long règne de Jayavarman V (968-1000 ou 1001), monté très jeune sur le trône, l'autorité de quelques grands personnages se renforce, probablement au détriment de l'autorité royale. Les éléments que l'on peut attribuer à son règne sont, semble-t-il : l'enceinte du Palais royal, dans lequel résideront pratiquement tous les rois à partir de là; les Khleang, deux bâtiments de plan inhabituel (rectangulaire) et sur la nature desquels on continue de s'interroger – le nom signifie «magasin» mais des monuments de cette importance ne pouvaient qu'avoir un caractère religieux –; enfin, mais sans certitude, la pyramide du Phimeanakas dans l'enceinte du Palais royal – le temple lui-même y jouait le rôle de «chapelle» privée des souverains –; et tout ou partie du grand temple-montagne de Ta Keo, le moins achevé de tous les temples d'Angkor, puissante pyramide à cinq gradins à peu près dépourvue de tout décor.

Le temple çivaïte de Banteay Srei (968) doit son nom à ses petites dimensions – les trois *prasat* (ci-dessous, le sud) culminent à moins de 10 mètres de haut – et aux personnages féminins qui ornent les murs des tours nord et sud (ci-contre, à droite). Ces *devatà* gracieuses, de même que les

dvârapàla juvéniles du sanctuaire central (ci-contre, à gauche), introduisent une nouvelle souplesse dans la sculpture khmère. Fait rare, le décor du temple a été achevé et s'est très bien conservé grâce à la bonne qualité de son grès rose. Les frontons polylobés des deux bibliothèques de la première enceinte présentent de somptueux bas-reliefs narratifs. L'ébranlement du Kailâsa, la montagne sacrée de Çiva, par le démon Râvana (ci-contre) est figuré sur le fronton oriental de la «bibliothèque» sud.

N.701

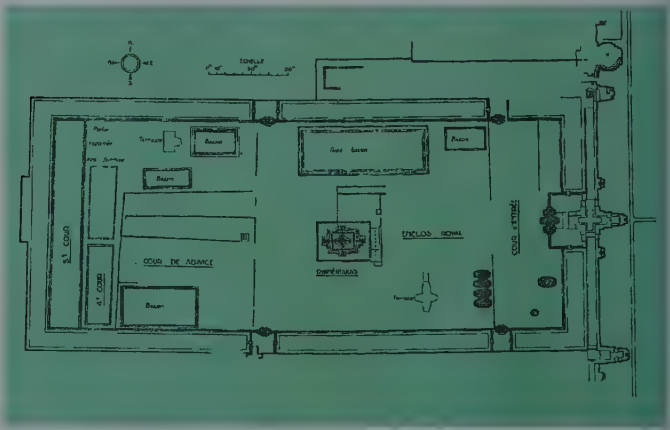
Les trois temples principaux de Banteay Srei sont édifiés sur une terrasse accessibles par six petits escaliers. Ils étaient flanqués de *gana*, personnages hybrides, divinités de rang subalterne, faisant

partie de la suite du dieu Çiva. Ces gardiens ont été représentés de façon traditionnelle : agenouillés et tenant dans une main un attribut censé être une arme. Vêtus du *sampot*, un vêtement court drapé autour des hanches, ils peuvent aussi porter de riches parures (page de gauche, *gana* à tête de singe et *gana* à tête de rapace). Leur expression agressive est liée à leur rôle de défenseur (ci-contre, *gana* à tête de lion). Le *gana* à tête humaine présente un aspect farouche, traduit conventionnellement dans la sculpture khmère par des yeux exorbités, des crocs et une chevelure bouclée.

Le Palais royal

Le Palais royal d'Angkor Thom couvre une aire rectangulaire de 600 mètres est-ouest sur 250 mètres nord-sud. Son mur d'enceinte en latérite s'ouvre par cinq *gopura* (porte) : deux au nord, deux au sud et un à l'est. Fouillé à diverses reprises, le Palais royal est encore l'objet de recherches archéologiques et la connaissance, bien imparfaite, que nous en avons devrait pouvoir être affinée. De nombreux réaménagements à l'intérieur de l'enceinte sont attribuables à Jayavarman VII, en particulier les bassins situés dans la partie nord, avec leurs gradins décorés de bas-reliefs. Quant aux bâtiments palatiaux à proprement parler, tous étaient édifiés en bois et ils ne se sont évidemment pas conservés.

Malgré un siècle de fouilles, l'organisation ancienne du Palais royal reste mal connue, tant cette enceinte a subi de modifications au cours du temps. Seule certitude : deux grands ensembles y étaient nettement différenciés; un espace officiel, à l'est, sans doute destiné aux audiences royales, et un espace privé, occupé par les appartements, le gynécée et des communs. Le plan montre : dans la zone nord, les bassins; au centre, le Phimeanakas; à droite, précédée par une vaste terrasse, la porte est, marquant l'entrée; à l'arrière, les cours, les appartements, les services.



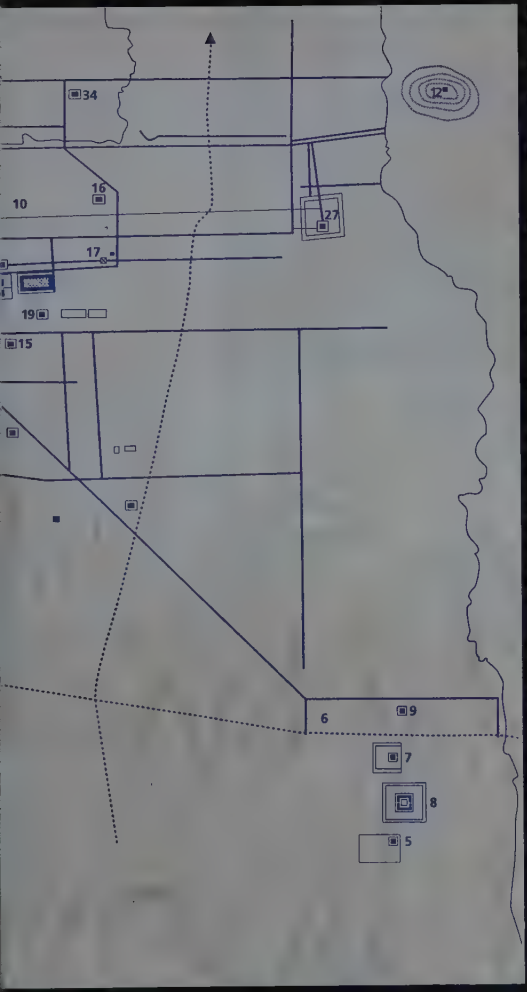
«Nous tous offrons notre vie et notre dévotion reconnaissante à Sa Majesté Çri Sûryavarmadeva»

La situation historique à la fin du Xe siècle et au début du XIe est particulièrement confuse. A l'issue d'une rivalité pour l'accession au trône, Sûryavarman Ier est sacré en 1010.

Les *gopura* du Palais royal appartiennent au règne de Jayavarman V (968-1000 ou 1001). L'aménagement des terrasses royales à l'époque de Jayavarman VII (1181-1218?) est venu engoncer celui de l'est (ci-contre, à gauche). Les bassins aménagés dans la partie nord du Palais (ci-dessous) semblent avoir été des lieux de détente.

On imagine la splendeur des fêtes royales dans ce cadre enchanteur. Le petit temple-montagne du Phimeanakas (ci-contre, en bas) était une sorte de «chapelle» privée dans l'enceinte du Palais, probablement aménagée au X^e^ siècle sur le site d'un temple plus ancien.

4
32
20
18
38
21
21
a
28
29
22
35
23
24
25
37
b
36
1
14
11
2
26
N
0
1
2
3
4km

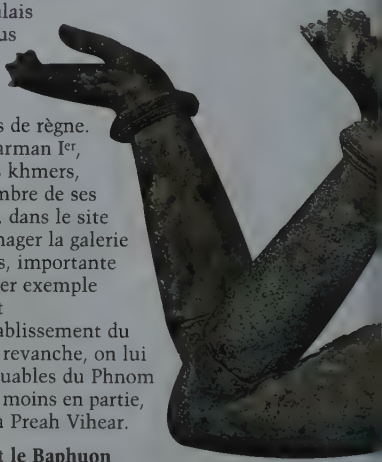


Période préangkorienne
1 Prasat Prei Kmeng
2 Prasat Ak Yum
Règne de Jayavarman II
3 Phnom Kulên
Règne de Jayavarman III
4 Prasat Kok Po
5 Prasat Prei Monti
Règne d'Indravarman
6 Baray de Roluos
7 Preah Kô
8 Bakong
Règne de Yaçovarman
9 Lolei
10 Baray oriental
11 Phnom Bakheng
12 Phnom Bok
13 Phnom Krom
Règne de Harshavarman Ier
14 Baksei Chamkrong
15 Prasat Kravan
Règne de Râjendravarman
16 Mébon oriental
17 Prè Rup
18 Phimeanakas (pyramide)
19 Prasat Bat Chum
Règne de Jayavarman V
20 Palais royal
21 Khleang nord et sud
22 Ta Keo (début)
Règne de Jayaviravarman
22 Ta Keo (fin)
Règne de Sûryavarman Ier
18 Phimeanakas (galerie)
23 Baray occidental
Règne d'Udâyadityavarman II
24 Mébon occidental
25 Baphuon
Règne de Sûryavarman II
26 Angkor Vat
27 Banteay Samrè
28 Thommanon
29 Chau Say Tevoda
Règne de Jayavarman VII
30 Banteay Kdei
31 Ta Prohm
32 Preah Khan
33 Neak Pean
34 Ta Som
35 Ta Nei
36 Angkor Thom (enceinte)
37 Bayon
38 Terrasses royales

Ce fronton du temple de Preah Vihear (ci-contre) présente un des thèmes vishnuites les plus en faveur dans l'art khmer : le barattage de l'Océan de lait. Afin d'obtenir la liqueur d'immortalité, les dieux et les démons se livrèrent jadis au barattage de l'Océan de lait. Au cours de celui-ci apparurent divers trésors : Lakshmî, l'épouse de Vishnu, Airâvata, l'éléphant tricéphale d'Indra, les *apsaras*, etc. (Page de droite, vue aérienne du Baphuon.)

En 1011, comme pour affermir son pouvoir naissant, le roi fait prêter serment de fidélité à ses fonctionnaires et graver le texte dudit serment dans le pavillon d'entrée oriental de l'enceinte du Palais royal. Cette période est l'une des plus représentatives et des mieux documentées sur les difficultés et les flottements qui accompagnaient sans doute souvent les changements de règne.

L'œuvre architecturale de Sûryavarman I[er], bien qu'il fût un des très grands rois khmers, ne s'inscrit pas, comme celle de nombre de ses prédécesseurs ou de ses successeurs, dans le site même d'Angkor où il ne fit qu'aménager la galerie du troisième gradin du Phimeanakas, importante cependant parce qu'elle est le premier exemple connu de galerie voûtée en pierre, et vraisemblablement commencer l'établissement du *baray* occidental. Hors d'Angkor en revanche, on lui doit notamment les temples remarquables du Phnom Chisor, de Vat Ek et de Vat Baset, au moins en partie, ainsi que d'importantes fondations à Preah Vihear.



Udayâdityavarman II (1050-1066), et le Baphuon

Renouant avec la tradition des rois constructeurs, il fit achever le *baray* occidental.– ou l'établit en

totalité, si l'on en conteste la «paternité» à Sûryavarman Ier – et accompagna cette réalisation de la construction du Mébon occidental, un temple modeste mais très curieux. Son puits central, en effet, aurait pu, semble-t-il, indiquer le niveau des eaux du *baray* lui-même. C'est là que fut découvert, en 1936, le plus spectaculaire et peut-être le plus beau bronze khmer actuellement connu, une image colossale mais hélas fragmentaire du dieu Vishnu sous son aspect dit Anantaçâyin.

Outre ces fondations déjà prestigieuses, Udayâdityavarman II fit élever le Baphuon, remarquable par ses bas-reliefs narratifs à la fois touchants et naïfs, l'un des plus audacieux temples-montagnes, dont l'histoire

L'image de Vishnu Anantaçâyin – étendu sur le serpent d'éternité Ananta – a revêtu une importance considérable pour les Khmers. Elle fait allusion à un mythe de création du monde. Lors de l'éveil du «dieu à quatre bras», à l'issue d'une période de résorption entre deux ères cosmiques, un lotus, sur lequel apparut bientôt Brahmâ, émergea de son nombril; l'aïeul des mondes allait pouvoir procéder à une nouvelle création. Le buste colossal du Mébon occidental (ci-contre) – plus de 2 mètres de long – est le plus somptueux bronze antique découvert en Asie du Sud-Est.

fut marquée par une série d'éboulements. C'est actuellement le plus gros chantier de l'EFEO (Ecole française d'Extrême-Orient) à Angkor puisque architectes et restaurateurs assurent le remontage du monument dont la restauration avait été interrompue au début des années 1970.

Le temps des guerres

Sous le règne de Harshavarman III (1066-1080?), frère cadet d'Udayâdityavarman II, les inscriptions ont conservé la mémoire d'une campagne contre le Champa et de la réponse chame à cette agression par un raid victorieux contre la région de Sambor sur le Mékong. A partir de cette époque, les rapports entre Khmers et Chams deviennent fort complexes; tantôt alliés, tantôt ennemis, les deux peuples ont dès lors un destin commun, le plus souvent conflictuel.

De 1080 à 1107, le trône est occupé par le roi Jayavarman VI, originaire de la cité de Mahîdarapura, ville probablement située dans le nord du pays khmer. Fils d'un roitelet local, Jayavarman VI, aux dires des inscriptions, ne se «rattachait» pas à ses prédécesseurs sur le trône d'Angkor. Il semble que l'on assiste là à une sorte de changement dynastique ou même à une usurpation du pouvoir.

A cette époque, la royauté était «dans la dépendance de deux maîtres». L'un était le successeur de Jayavarman VI, Dharanîndravarman; l'autre, dont le nom n'est pas connu, était certainement un successeur «légitime» de Harshavarman III.

Le jeune Sûryavarman II (1113-au moins 1145), qui sera l'un des plus grands rois du Cambodge angkorien, était apparenté par sa mère aux souverains de Mahîdarapura. On sait par des indications épigraphiques connexes qu'il ne devait pas avoir encore vingt ans lorsqu'il se saisit du trône et commença une brillante carrière. C'est du moins

Disposés en panneaux superposés ou en bandes horizontales sur certains pavillons du Baphuon, ces bas-reliefs illustrent avec verve et naïveté des épisodes des épopées indiennes, la bataille de Lanka (ci-dessous), dans le Râmâyana.

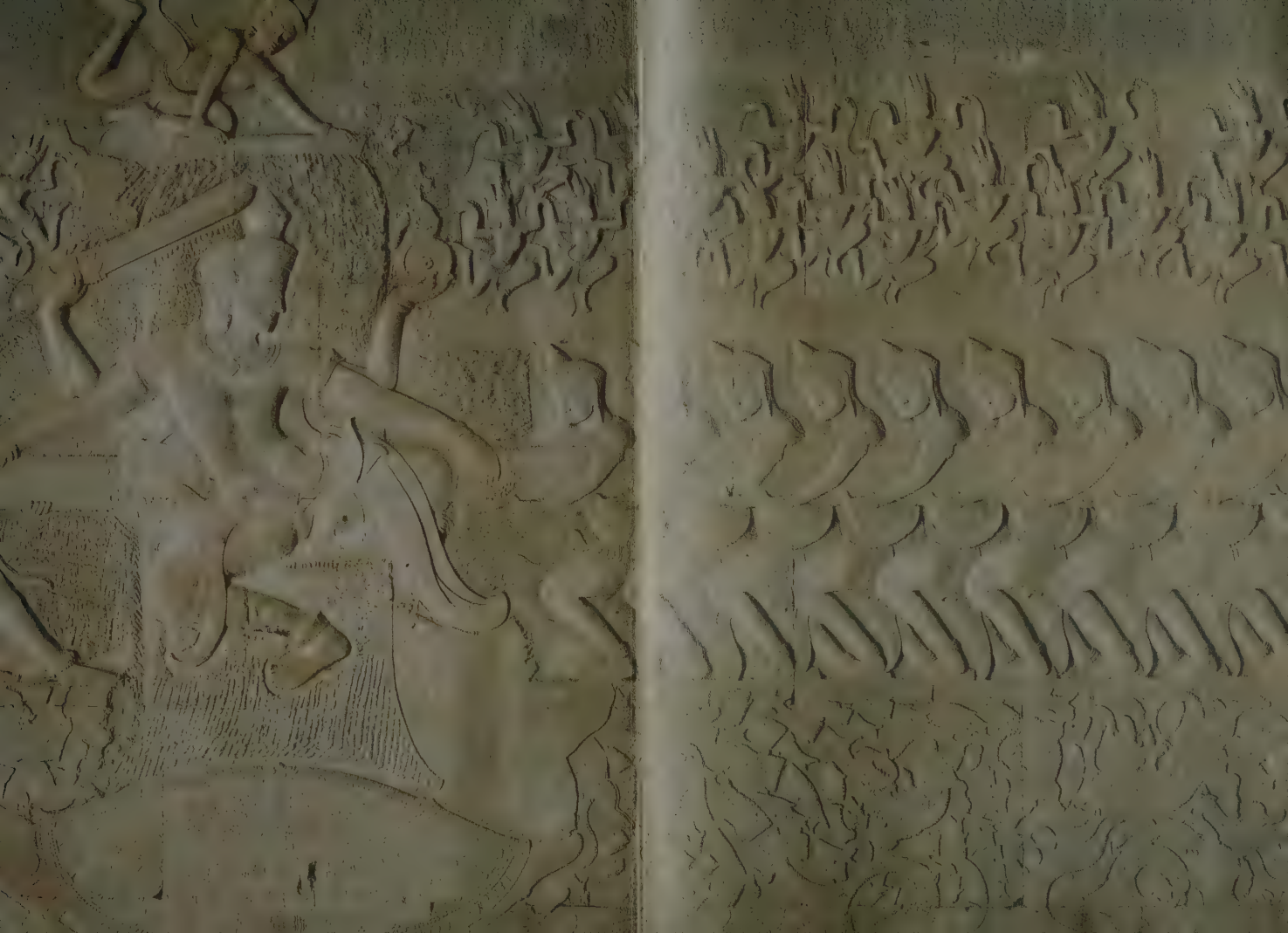
La composition équilibrée de ce *gopura* du temple de Banteay Samrè (à droite) est typique de l'architecture du règne de Sûryavarman II.

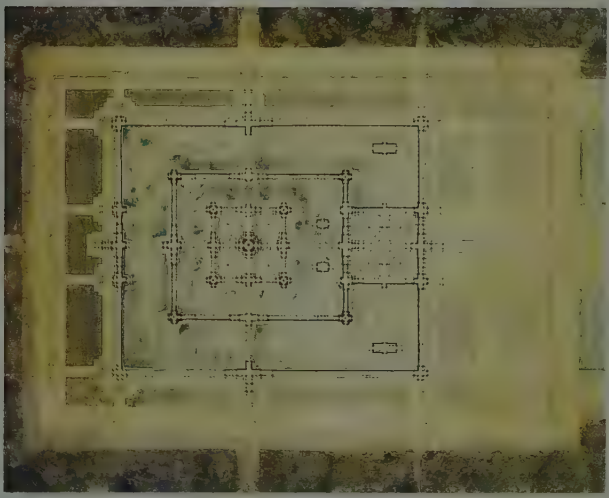
ce que l'on peut estimer d'après des témoignages épigraphiques chams contemporains qui, plus d'une fois, rapportent les campagnes militaires du monarque contre le Champa et son voisin septentrional, le Dai-Viêt, depuis peu indépendant de la Chine.

La splendeur d'Angkor Vat

Thommanon, Chau Say Tevoda, Banteay Samrè, Beng Méaléa et, surtout, Angkor Vat témoignent de l'éclat d'un règne sans pareil dans le domaine de l'architecture.

Le roi Sûryavarman II, (ci-dessus) est représenté deux fois dans l'aile ouest de la galerie sud des bas-reliefs d'Angkor Vat. Il est ici assis en majesté sur un trône et s'entretient avec les brahmanes de la cour (l'un deux tient un manuscrit dans ses mains, peut-être la liste des dignitaires de l'armée qui défilent devant le roi au registre inférieur). Remarquables par leur finesse d'exécution, les bas-reliefs d'Angkor Vat sont l'œuvre d'artistes qui ont su rendre sensibles les trois dimensions dans une technique qui relève de la ciselure. Pages suivantes, en dépliant : le barattage de l'Océan de lait, partie centrale (galerie est, aile sud) et la bataille de Lanka (galerie ouest, aile nord).



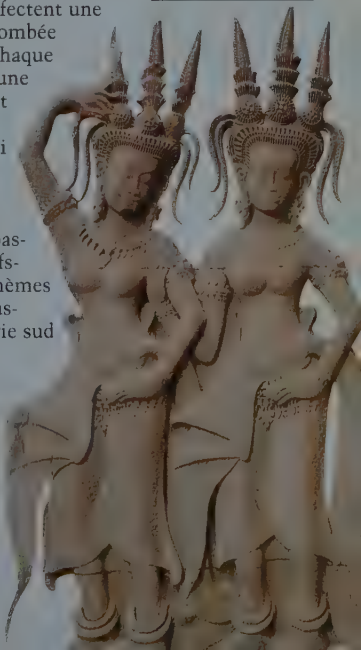


Le grand temple vishnuite d'Angkor Vat – Sûryavarman II était un dévot de ce dieu – est sans conteste le plus beau de tous les monuments khmers, le plus parfait aux plans architectural et ornemental. S'il n'est pas certain que tous ces sanctuaires aient été commandités en propre par le monarque, tous bien sûr portent la marque de son époque : équilibre des lignes, perfection des décors tant dans la composition que dans la technique. L'on sait par ailleurs que les hauts dignitaires ont œuvré, comme par le passé, dans de nombreux sites (entre autres à Preah Vihear, à Vat Phu, au Phnom Da, à Hariharâlaya…). L'image que l'on garde de cette période est celle d'un âge classique dans lequel la perfection fut recherchée, comme toujours, mais aussi, et de manière assez exceptionnelle, presque atteinte.

L'ampleur réelle d'Angkor Vat n'apparaît que vue d'avion. La pyramide s'élève dans un espace aujourd'hui vide, mais qui devait autrefois contenir de nombreux bâtiments. La croyance populaire en attribue la construction à Viçvakarman, l'architecte des dieux. Et il est vrai que la composition, la science de la perspective, la qualité du décor, (à droite, deux *apsaras*), en un mot la perfection du temple, sont uniques.

Le temple d'Etat de Sûryavarman II édifié dans la première moitié du XII^e siècle, Angkor Vat, est ceint d'une douve de près de 250 mètres de large entourant une aire de 1 500 mètres est-ouest sur 1 300 mètres nord-sud. Depuis les entrées occidentales jusqu'à la base de la pyramide proprement dite, le fidèle cheminait sur une chaussée surélevée bordée de balustrades à *nâga*. Cette pyramide, entièrement parementée de grès, se compose de trois gradins supportant un quinconce de tours-sanctuaires dont les toitures affectent une ligne légèrement bombée très particulière. Chaque gradin est bordé d'une galerie voûtée; c'est dans celle du premier étage, ainsi que dans les deux pavillons d'angle nord-ouest et sud-ouest, que se trouvent les plus beaux bas-reliefs narratifs khmers, véritables chefs-d'œuvre du patrimoine mondial. Les thèmes épiques ou même historiques de ces bas-reliefs – celui de l'aile ouest de la galerie sud nous fait assister au défilé des troupes de Sûryavarman II – exaltent le dieu Vishnu et par métaphore la personne royale. Le monument était dédié à Vishnu; ceci explique qu'il ouvre, par exception, à l'ouest et non à l'est comme pratiquement tous les autres temples. En cohortes légères et bruissantes, vêtues de somptueux costumes et parées de bijoux aussi délicats qu'exubérants, *asparas* et *devatà* animent les murs du temple.

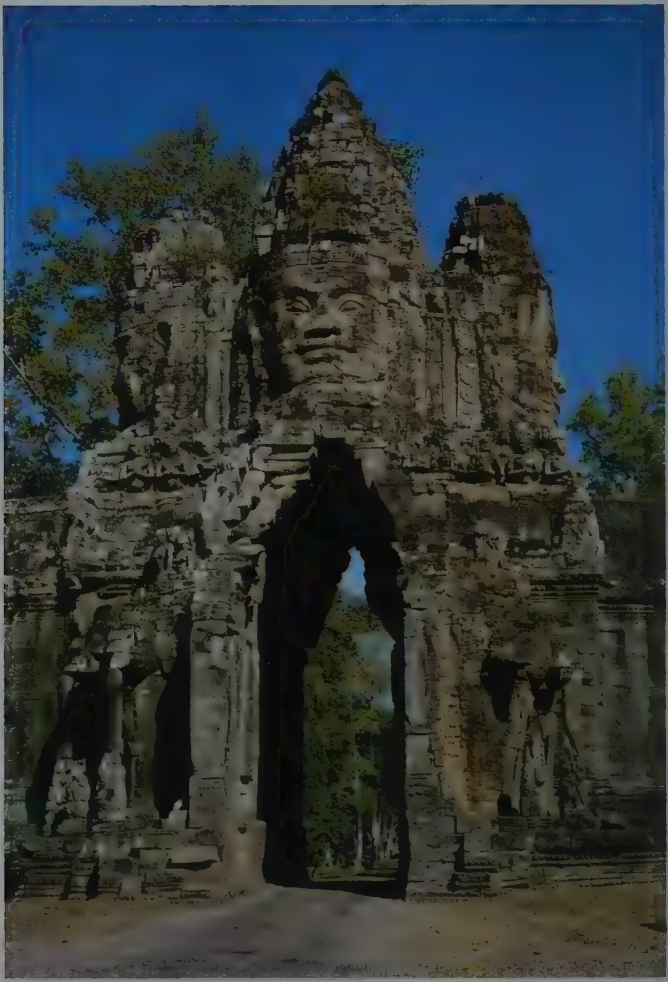
Au dessus de trois gradins, la tour-sanctuaire centrale culmine à plus de 60 mètres.



Eau, air, pierre : trois éléments dans lesquels s'incarne le temple. L'eau des bassins réfléchit les cinq tours du quinconce, l'air, partout présent, coule doucement au travers de fenêtres à balustres, la pierre, délicatement irisée par un décor à faible relief frémit au rythme des mouvements lents des *apsaras*.

Ci-contre, vue générale de la pyramide depuis le nord-ouest.
Ci-dessous, la galerie des bas-reliefs, jeux d'ombre et de lumière.
En bas, page de gauche, vue plongeante sur la

galerie du deuxième étage côté nord.
Ci-dessous, à gauche de somptueuses divinités féminines d'Angkor Vat.
Ci-dessous, échiffres de l'escalier axial du troisième étage.



« Tous les êtres qui sont plongés dans l'océan des existences, puissé-je les en tirer par la vertu de cette bonne œuvre. Puissent tous les rois du Cambodge, attachés au bien, qui protégeront ma fondation, atteindre avec leur lignée, leurs femmes, leurs dignitaires, leurs amis, le séjour de la délivrance où il n'est plus de maladie. »

Stances XLVI-XLVII de la stèle des Hôpitaux

CHAPITRE V

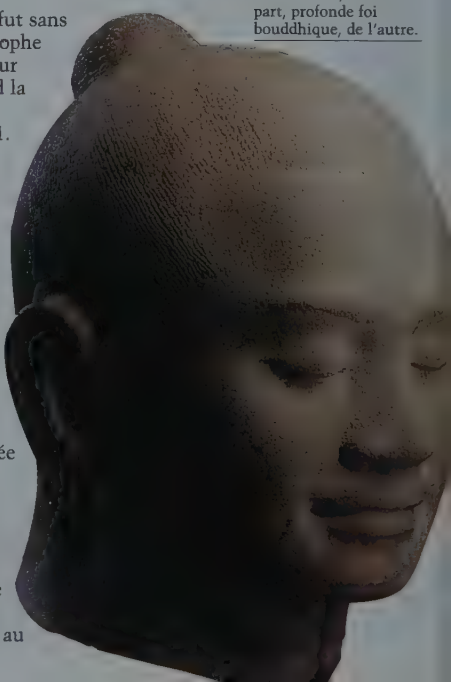
LE TRIOMPHE DU BOUDDHISME

Dans l'art du règne de Jayavarman VII, les visages touchent au sublime. Qu'il s'agisse de ceux des rois gardiens des Orients, à l'expression dominatrice et ouverte au monde (à gauche, à la porte sud d'Angkor Thom), ou du beau visage émacié et presque pathétique dans son intériorité de la reine Jayarâjadevî (ci-contre, à droite).

A l'éclat de la première moitié du XIIe siècle fait suite une période troublée pour l'Empire khmer. Le roi Yaçovarman II succède à Sûryavarman II à une date postérieure à 1150 et règne jusqu'en 1165, année pendant laquelle il est vraisemblablement assassiné et remplacé sur le trône par un usurpateur – c'est ainsi que le qualifient les inscriptions – du nom de Tribhuvanâdityavarman. Ce dernier se maintient à la tête de l'Empire, dans un contexte apparemment très difficile, jusqu'en 1177, année noire entre toutes dans l'histoire du Cambodge angkorien puisqu'elle est marquée par la prise et le sac de la capitale par les armées chames de Jaya Indravarman IV.

Jayavarman VII, le souverain bouddhiste

Peu de temps après ce qui fut sans doute une véritable catastrophe nationale, un prince, le futur Jayavarman VII, entreprend la reconquête et reçoit l'ondoiement royal en 1181. D'après les bas-reliefs et l'épigraphie, la victoire khmère aurait été consacrée à l'issue d'une bataille navale, probablement sur le Grand Lac. S'ouvre alors pour le Cambodge une nouvelle période de brillantes conquêtes (Jayavarman VII portera ses armées plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs), accompagnée d'une intense activité créatrice (architecture, statuaire...) étroitement associée à un changement remarquable au plan religieux : l'élévation d'une forme complexe du bouddhisme (le Mahâyâna) au



Jayavarman VII est le seul souverain khmer dont on pense avoir retrouvé des portraits. Le monarque a été figuré à divers moments de sa vie. Ci-dessous, la célèbre tête du Preah Khan de Kompong Svay nous le montre dans la force de l'âge. Le visage trahit les caractéristiques en apparence contradictoires de la personnalité du modèle : volonté inébranlable et force de caractère, d'une part, profonde foi bouddhique, de l'autre.

Cette triade incarne les préceptes bouddhiques au temps de Jayavarman VII : la Sagesse, la Compassion. Prajnâpâramitâ est, entre autres, l'«incarnation» d'un des textes les plus importants du bouddhisme, Mahâyâna; Lokeçvara est l'expression la plus élevée de l'idée d'amour pour tous les êtres; ces deux composantes sont réunies dans le Bouddha qui incarne l'idée de l'Eveil. Ci-dessous, Hevajra, dieu à huit têtes et seize bras, danse sur les quatre Mâra, symboles des entraves à la progression spirituelle.

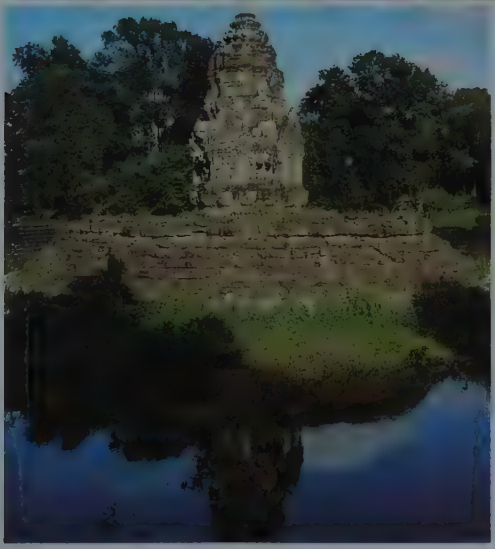
rang de religion d'Etat par le pieux souverain dont une inscription précise qu'il souffrait plus de la douleur de ses sujets que de la sienne propre.

Tout le règne est d'ailleurs marqué par cette compassion bouddhique dont l'expression la plus connue a fait la gloire de l'art khmer : le fameux sourire d'Angkor. Si l'archétype de l'image du Bouddha khmer, le Bouddha protégé par le *nâga* Mucilinda, fait son apparition dans la statuaire au cours des dernières années du Xe siècle, alors même que les iconographies du bouddhisme dit tantrique se mettent en place, ce n'est toutefois qu'avec le règne de Jayavarman VII que l'art bouddhique atteint les plus hauts sommets dans le cadre d'une esthétique marquée par un net retour vers le réalisme.

Jayavarman VII fit édifier une quantité considérable de monuments – ne dit-on pas qu'il construisit plus que tous ses prédécesseurs réunis? Les temples attribués à son règne sont nombreux, tant dans Angkor que dans les provinces : Ta Prohm (1186) dédié à sa mère et à son gourou, Preah Khan (1191)

Le temple de Ta Prohm a été volontairement laissé à l'«état de nature» par les archéologues afin de préserver l'ambiance particulière dans laquelle se sont trouvés les premiers «redécouvreurs» occidentaux du site d'Angkor au XIXe siècle. La magie des lieux résulte autant du caractère chaotique des ruines que de la végétation oppressante dans laquelle sont enserrés les bâtiments. Une vision fantastique qui fait oublier les défauts initiaux de l'édifice : des méthodes de construction moins soignées et une élaboration par étapes, d'où son plan complexe et l'exiguïté de certaines zones dans lesquelles sont venus s'ajouter salles de passages, galeries et sanctuaires divers.

dédié à son père, Banteay Kdei, Ta Som, Neak Pean, les terrasses royales – terrasse des Eléphants, d'où le monarque et sa cour assistaient à des défilés et à de grandes fêtes, et terrasse du Roi lépreux, dont on suppose qu'elle a pu servir à des crémations (ce que semble indiquer la statue de Yama, le juge des morts, qui s'y trouvait jadis) –, mais aussi Banteay Chmar pour ne mentionner qu'une grande fondation provinciale, à vrai dire une véritable cité.
Il dota son Empire d'un réseau important de voies de



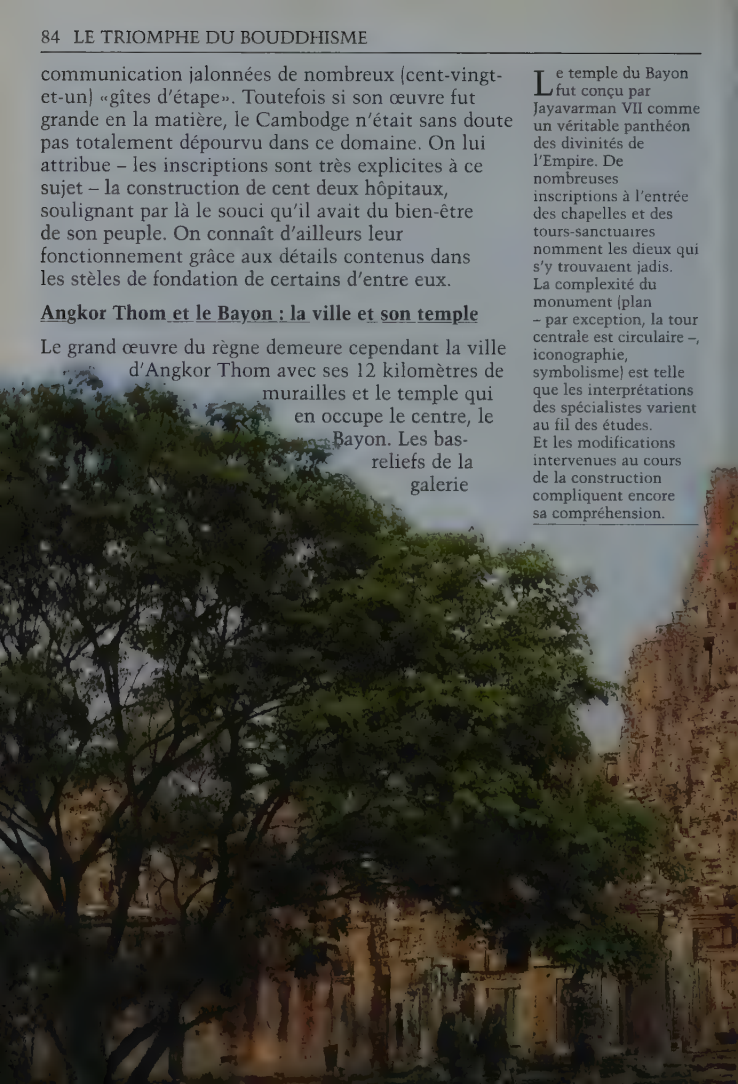
Ci-dessus, une vue aérienne du cœur du complexe de Preah Khan (l'«épée sacrée»), l'un des plus vastes temples avec Ta Prohm du site d'Angkor. De nombreuses personnes y résidaient (desservants du sanctuaire, serviteurs, danseuses, etc.). Sur l'îlot central du *baray* de Preah Khan, le petit temple de Neak Pean (ci-contre) est un monument unique et original. Il est constitué d'une unique tour-sanctuaire ceinte de bassins orthogonaux. Le soubassement circulaire du *prasat* est lui-même entouré de deux *nâga* aux queues enlacées.

communication jalonnées de nombreux (cent-vingt-et-un) «gîtes d'étape». Toutefois si son œuvre fut grande en la matière, le Cambodge n'était sans doute pas totalement dépourvu dans ce domaine. On lui attribue – les inscriptions sont très explicites à ce sujet – la construction de cent deux hôpitaux, soulignant par là le souci qu'il avait du bien-être de son peuple. On connaît d'ailleurs leur fonctionnement grâce aux détails contenus dans les stèles de fondation de certains d'entre eux.

Angkor Thom et le Bayon : la ville et son temple

Le grand œuvre du règne demeure cependant la ville d'Angkor Thom avec ses 12 kilomètres de murailles et le temple qui en occupe le centre, le Bayon. Les bas-reliefs de la galerie

Le temple du Bayon fut conçu par Jayavarman VII comme un véritable panthéon des divinités de l'Empire. De nombreuses inscriptions à l'entrée des chapelles et des tours-sanctuaires nomment les dieux qui s'y trouvaient jadis. La complexité du monument (plan – par exception, la tour centrale est circulaire –, iconographie, symbolisme) est telle que les interprétations des spécialistes varient au fil des études. Et les modifications intervenues au cours de la construction compliquent encore sa compréhension.



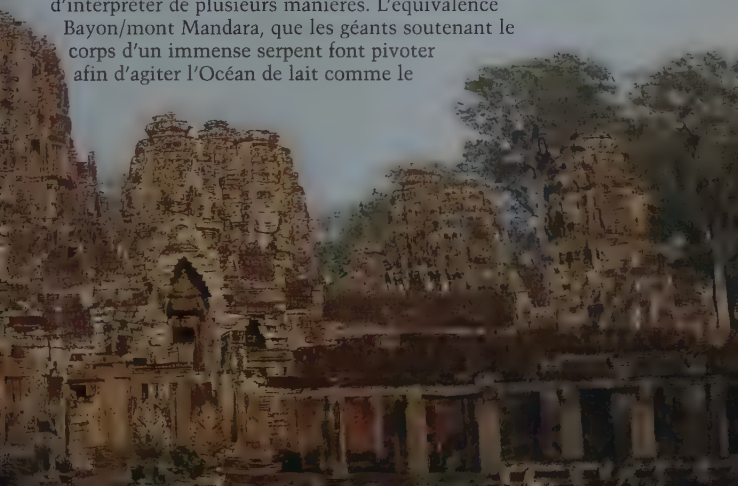
extérieure du Bayon évoquent, entre autres, la vie quotidienne, à tout le moins certains de ses aspects, dans le Cambodge de la fin du XII^e siècle et du début du XIII^e. Angkor est alors au faîte de sa puissance et de sa gloire, et ces scènes rendent vivante et attachante une civilisation qui ne nous était apparue jusqu'alors que sous son jour le plus officiel, un peu froide et distante.

Ils constituent en fait une partie seulement de l'iconographie extrêmement riche du monument dans lequel tout ce que l'Empire contenait de divinités, tant bouddhiques que brahmaniques ou autres, étaient virtuellement rassemblées sous l'égide du Bouddha.

La ville-image

L'aspect le plus constant de l'architecture khmère est d'être une «architecture-image». L'épigraphie fait très souvent référence à la cosmographie indienne à propos de tel ou tel monument. L'exemple de la «représentation» du mont Meru est bien sûr le plus connu. Mais il en est d'autres comme celui d'Angkor Thom et du Bayon qu'il est possible d'ailleurs d'interpréter de plusieurs manières. L'équivalence Bayon/mont Mandara, que les géants soutenant le corps d'un immense serpent font pivoter afin d'agiter l'Océan de lait comme le

Deux galeries d'enceintes concentriques sont ornées de bas-reliefs à sujets historiques ou brahmaniques surprenants dans un temple bouddhique. Il est difficile aussi d'identifier les visages des tours du deuxième et du troisième étage, sans rapport en tous cas avec le Bouddha ou Jayavarman VII lui-même. Seule affirmation possible : dans une perspective globale du symbolisme architectural, les trois temples principaux élevés par ce roi, le Bayon, Preah Khan et Ta Prohm (consacrés au Bouddha, à Lokeçvara et à la Prajñâpâramitâ), fonctionnaient comme une triade.



Au Bayon, les scènes fort connues de la vie quotidienne se trouvent au registre inférieur de la galerie extérieure des bas-reliefs. Ce sont de précieuses sources d'information sur certains aspects de la civilisation angkorienne au début du XIIIe siècle. Page de gauche, en haut, une famille accompagne un détachement militaire (on remarquera la charrette identique à celles que l'on peut encore voir aujourd'hui dans la campagne cambodgienne). Ci-contre, en haut, une échoppe où l'on vend du poisson. En bas, des cuisiniers s'affairent sous une tente (de droite à gauche, préparation de brochettes, cuisson d'un porc puis de mets divers, serviteurs emportant les plats).

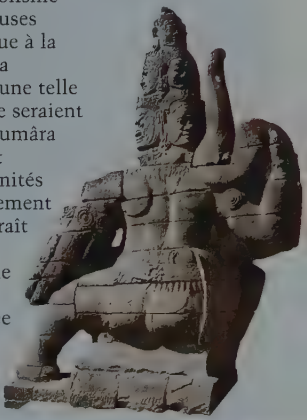
firent dans des temps immémoriaux les *deva* et les *asura* (dieux et anti-dieux, par extension démons), a été depuis longtemps invoquée (P. Mus) pour expliquer la conception de la cité. Dans la mythologie hindoue, le barattage de l'Océan de lait eut pour objet l'obtention de la liqueur d'immortalité, l'*amrita*. En se référant au mythe du barattage, il est possible de comprendre Angkor

En haut, les tours à visages du Bayon, dans leur omniprésence et leur ubiquité. Ci-dessous, porte sud d'Angkor Thom précédée de sa «chaussée des géants» longue de 100 mètres.

Thom, la ville de Jayavarman VII, comme un lieu producteur de trésors, de bienfaits, de richesses et au-delà comme la source même de la prospérité de l'Empire. A l'évocation du barattage s'ajoute aussi l'image du *nâga*, symbole de l'arc-en-ciel, le pont reliant le monde profane au monde des dieux.

Mais une autre interprétation peut également être avancée lorsqu'on tente d'expliquer le symbolisme d'Angkor Thom. Le Bayon, avec ses nombreuses tours à visages, serait une allusion magnifique à la Salle du Bon Ordre, Sudhammasabhâ, dans la cosmologie bouddhique (J. Boisselier). Dans une telle perspective, les saisissants visages du temple seraient à mettre en rapport avec les Brahmâ Sanankumâra («perpétuellement jeunes») qui transmettent l'enseignement du Bouddha à toutes les divinités bouddhiques mais aussi hindoues périodiquement réunies dans cette salle. Angkor Thom apparaît ainsi comme la réplique sur terre de la ville d'Indra, le roi des dieux, au centre de laquelle cette salle est édifiée. Située au sommet du mont Meru, la ville d'Indra est de plus gardée par les quatre grands rois des Orients, et ce sont leur visage qu'il faut probablement reconnaître dans les portes monumentales d'Angkor Thom.

Les deux fois 54 géants (*deva* et *asura*), qui soutiennent le corps d'un *nâga* gigantesque à l'avant des cinq portes de la ville, peuvent être perçus comme ses défenseurs.



Presque informe depuis le sol, le Bayon acquiert sa lisibilité lorsqu'il est vu du ciel, tel que seuls les dieux pouvaient le contempler! Le tracé d'ensemble (sanctuaire central circulaire et enceintes concentriques carrées) est celui d'un *mandala*, diagramme complexe reproduisant le «monde» d'une divinité. Au Bayon, le symbolisme s'organisait autour d'une image du Bouddha.

Les diverses interprétations proposées quant à la signification d'Angkor Thom ne sont bien sûr nullement exclusives l'une de l'autre et il est même probable qu'elles se recouvrent. On ajoutera pour finir que le plan même du Bayon évoque le tracé d'un *mandala* dont le centre était occupé par une image du Bouddha protégé par le *nâga*. Cette image fut retrouvée à l'occasion de fouilles menées dans le sanctuaire central en 1933 et solennellement reconsacrée en 1935. Elle demeure depuis lors sous un pavillon situé non loin du temple.

Vers un autre monde

Si Jayavarman VII est aujourd'hui considéré comme le plus prestigieux monarque qu'ait connu le Cambodge, en raison de son œuvre, sa véritable frénésie de conquêtes et de constructions a dû, en son temps, sembler bien lourde à la population. En simplifiant, on a parfois dit que le peuple était sorti exsangue de ce règne, fabuleux au vrai sens du terme, et l'on constate en effet qu'aucun grand monument n'a plus été construit à Angkor après Jayavarman VII.

Mieux encore, une réaction de l'orthodoxie brahmanique – qui n'avait évidemment pas apprécié les changements religieux imposés par le roi – eut lieu sous son deuxième successeur, Jayavarman VIII (1243-1295), et entraîna le bûchage de toutes les images du Bouddha dans ses monuments.

Les bas-reliefs du Bayon comportent des scènes guerrières dans lesquelles les Chams, reconnaissables à leur couvre-chef étagé, sont assimilés aux *asura*. Ils combattent les Khmers, coiffés d'un petit chignon, eux-mêmes assimilés aux *deva*, selon une métaphore suggérant la nature supérieure des Khmers par rapport aux Chams.

L'époque postangkorienne

Les souverains qui se succédèrent sur le trône d'Angkor jusqu'au milieu du XIVe siècle environ s'inscrivirent dans la continuité politique et religieuse des grands monarques du passé. Peu à peu cependant une des évolutions les plus profondes et

les plus durables qu'ait connue la civilisation khmère après la diffusion des religions indiennes dans les premiers siècles de notre ère se manifesta : l'adoption sur une vaste échelle, c'est-à-dire au niveau national, du bouddhisme Theravâda (bouddhisme originel, littéralement la«voie ou l'opinion des anciens»), appelé à demeurer la religion du Cambodge jusqu'à nos jours.

Cette phase de transition culturelle au plein sens du terme s'accompagne, sans qu'il y ait lieu de relier les deux faits, de l'affaiblissement politique de l'Empire, en liaison avec l'émergence de nouveaux pouvoirs en Asie du Sud-Est continentale. Le Cambodge est dès lors en butte aux visées expansionnistes de ses voisins, notamment les Thaïs du royaume d'Ayuthayâ, et la capitale est à plusieurs reprises attaquée. De guerre lasse, devant les agressions répétées du Siam, la monarchie abandonne Angkor en 1431. Cette date est la plus souvent retenue pour la commodité de l'exposé,

Ce Bouddha (ci-dessus) de la deuxième moitié du XIIIe siècle retient la grandeur et le modelé souple de l'art du Bayon mais présente une expression plus détendue, une humanité en accord avec l'esprit du bouddhisme Theravâda. Ci-contre à gauche, l'orant en bois laqué d'Angkor Vat (XVIe siècle) est l'une des plus remarquables œuvres postangkoriennes. L'influence de l'art siamois d'Ayuthayâ y est sensible (costumes, parures), mais il demeure typiquement khmer par son expression réservée, presque sévère.

mais peut-être serait-il plus logique de faire débuter la période dite postangkorienne dans le courant du XIVe siècle, au moment où le Theravâda semble définitivement adopté. Cette césure présenterait l'avantage de mieux prendre en compte l'évolution des arts, en particulier l'architecture, qui se tourne résolument vers le bois à partir de cette époque, ainsi que l'évolution linguistique puisque c'est dans ce XIVe siècle que le sanskrit est abandonné dans les inscriptions au profit du pâli. Quoi qu'il en soit,

l'histoire s'accommode mal des découpages trop stricts et semble même, au Cambodge, s'ingénier à les rendre fluctuants en fonction de l'optique dans laquelle on se place.

Bien que les sources soient particulièrement discordantes quant à la date (certains documents retiennent celle de 1369, d'autres celle de 1432), on considère traditionnellement que l'établissement de

L'époque postangkorienne voit l'adoption du bouddhisme Theravâda. Ce profond changement religieux se traduit dans les arts par le passage à une statuaire d'esprit tout différent de la sculpture angkorienne : à la grandeur et à l'éclat succèdent l'humilité et la retenue. En architecture, de même, de nouvelles formules se mettent en place : passage de la construction en pierre à la construction en bois, nouveaux types d'édifices, tels les *chedi* (une adaptation sud-est-asiatique des *stûpa* indiens) ou les *vihâr* (sanctuaires rectangulaires couverts d'un toit en double pente et souvent entourés d'un péristyle à colonnes). Ce patrimoine fragile a hélas presque totalement disparu, victime des guerres et de la fragilité des matériaux qui le composaient. Dans de rares cas, des sanctuaires angkoriens ont été modifiés. Trois des frontons du sanctuaire de Vat Nokor (XIIIe siècle) ont été resculptés aux environs de 1566. Celui de l'ouest présente une scène de la vie du Bouddha : le prince Siddhârtha avant qu'il ne quitte son palais pour entreprendre une recherche spirituelle qui le mènera à l'Eveil.

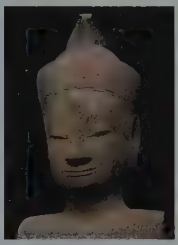
la cour à Srei Santhor eut lieu sous le règne de Ponhea Yat. Le séjour dans la nouvelle capitale dura peu car la région était apparemment soumise à de fréquentes et graves inondations. Ponhea Yat choisit donc un nouveau site, celui de Chadomukh, la future Phnom-Penh, mais Srei Santhor n'en demeura pas moins résidence royale et fut occupée à plusieurs reprises jusqu'à la fin du XVII[e] siècle. Dans le même temps, d'autres sites – Lovek, mais aussi Udong –

Ci-dessus, la colline d'Udong sur laquelle se dressent les *chedi* funéraires de certains monarques du XIX[e] siècle et du début du XX[e] (voir page suivante). Ci-dessous, le gigantesque Bouddha couché (XVI[e] siècle?), sur la face occidentale du Baphuon.

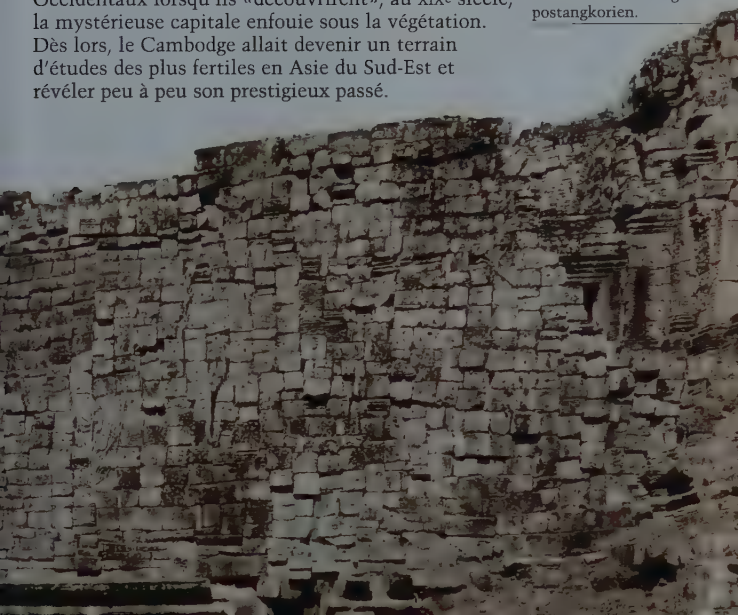
accueillirent également le roi et sa cour pour des périodes plus ou moins longues.

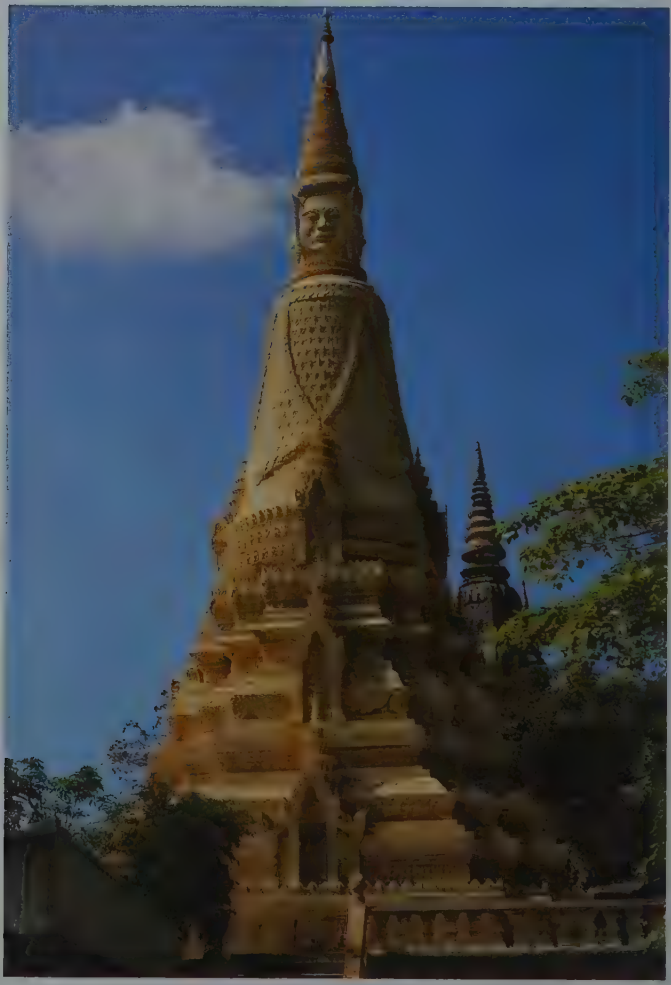
C'est pendant la seconde moitié du XVIe siècle, sous le règne d'Ang Chan Ier ou de son fils, le roi Paramarâja, qu'Angkor fut une nouvelle et ultime fois occupée par les rois khmers. On entreprit alors d'achever certains des bas-reliefs d'Angkor Vat (ceux du quadrant nord-est de la galerie des bas-reliefs) et, bien que l'on n'ait aucune certitude à ce sujet, divers travaux de plus grande envergure, telles les images colossales du Bouddha au Baphuon ou au sommet du Phnom Bakheng.

Si l'histoire de la civilisation khmère ne saurait se résumer à la seule période angkorienne, et si Angkor, quelle que soit sa splendeur, ne saurait incarner à elle seule la richesse, la diversité et la grandeur de l'art khmer, ce sont bien elles qui ont fasciné les Occidentaux lorsqu'ils «découvrirent», au XIXe siècle, la mystérieuse capitale enfouie sous la végétation. Dès lors, le Cambodge allait devenir un terrain d'études des plus fertiles en Asie du Sud-Est et révéler peu à peu son prestigieux passé.



Le visage souriant et sévère de ce buste en pierre du Bouddha (XVe-XVIe siècle) présente dans la rigueur de sa structure l'expression douce, caractéristique de l'art du Cambodge postangkorien.





TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

"La courbe d'une main prise au hasard,
dans les Apsaras d'Angkor,
se prolonge par le serpentement du torse,
jusqu'au pied de la danseuse,
parce que rien de superflu ne s'interpose,
ni bijou mal placé ni saillie musculaire excessive,
pour rompre le flot continu qui les unit et retentit,
tout le long de la frise, en invisibles échos."

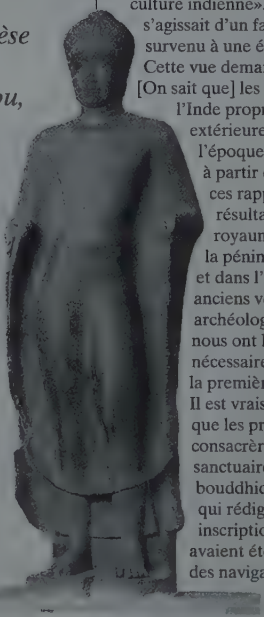
Elie Faure, *L'Esprit des formes*, Paris, 1927

L'indianisation de l'Asie du Sud-Est

On ne peut pas comprendre les cultures de l'Asie du Sud-Est, du Cambodge – en particulier– sans rappeler que c'est de l'Inde qu'elles dérivent. Comme le dit le maître des études épigraphiques, George Coedès, auteur de la première synthèse moderne sur le sujet, cette indianisation (ou, comme on disait autrefois, hindouisation) s'est mise en place sur un substrat autochtone déjà élaboré, ce qui explique l'originalité et la richesse du Sud-Est asiatique.

L'histoire de l'expansion de la civilisation indienne vers l'Est n'a pas encore été retracée dans son ensemble. On commence à en connaître les résultats dans les divers pays pris isolément, mais sur son origine, son processus, on en est encore réduit aux hypothèses. Je ne prétends pas [...] donner la solution de ces problèmes, mais seulement rassembler les résultats acquis et fixer quelques traits généraux, communs à tous les royaumes hindouisés de l'Inde extérieure.

Pour la commodité de l'exposition, j'ai jusqu'ici employé les termes «hindouisation», «expansion de la culture indienne», comme s'il s'agissait d'un fait historique simple, survenu à une époque déterminée. Cette vue demande à être précisée. [On sait que] les rapports entre l'Inde propre et l'Inde extérieure remontent à l'époque préhistorique, mais à partir d'une certaine date, ces rapports ont eu pour résultat la fondation de royaumes hindous sur la péninsule indochinoise et dans l'Archipel. Les plus anciens vestiges archéologiques que ces Etats nous ont laissés ne sont pas nécessairement les témoins de la première vague civilisatrice. Il est vraisemblable, *a priori*, que les prêtres qui consacrèrent les premiers sanctuaires brahmaniques ou bouddhiques et les lettrés qui rédigèrent les premières inscriptions sanskrites avaient été précédés par des navigateurs, commerçants ou émigrants, fondateurs des



Bouddha d'inspiration indienne, VII^e siècle.

premiers établissements hindous. Ces établissements, à leur tour, n'avaient pas toujours été créés de toutes pièces, et dans bien des cas (Oc Eo en Cochinchine, Kuala Selinsing à Perak, Sempaga à Célèbes, etc.), ils avaient été installés sur des sites néolithiques, que les navigateurs venus de l'Inde fréquentaient peut-être depuis un temps immémorial.

La venue des Hindous en Indochine et dans les îles ne saurait donc être comparée à celle des Européens en Amérique, car ils n'étaient pas dans ces parages des inconnus découvrant des terres nouvelles. A une certaine époque qu'il faut essayer de dater, à la suite de circonstances qu'on peut tenter de déterminer, un afflux de commerçants et d'émigrants, jusqu'alors isolés, a eu pour résultat la fondation de royaumes hindous pratiquant les arts, les coutumes et les religions de l'Inde et faisant usage du sanskrit comme langue sacrée.

[...] Les Hindous n'avaient pas trouvé devant eux des «sauvages» sans aucune espèce de culture, mais au contraire des gens doués d'une certaine civilisation, qui n'était pas sans traits communs avec celle de l'Inde pré-aryenne. La rapidité et la facilité avec lesquelles les Hindous aryanisés propagèrent la leur s'expliquent sans doute en partie par le fait que, dans les mœurs et les croyances de ces immigrants, les autochtones retrouvaient sous un vernis hindou un fonds commun à toute l'Asie des moussons.

Il ne s'agissait donc ni d'un contact entre inconnus, ni même d'un premier contact. Si l'hindouisation de l'Inde extérieure apparaît, aux environs du début de l'ère chrétienne, comme un fait nouveau, c'est que les Hindous qui n'en étaient pas à leur premier voyage, mais arrivaient en plus grand nombre, étaient accompagnés pour la première fois par des éléments cultivés capables de répandre les religions et les arts de l'Inde avec la langue sanskrite. L'hindouisation de l'Inde extérieure est la continuation, au-delà des mers, de cette «brahmanisation» ayant son foyer primitif dans l'Inde du Nord-Ouest et qui «commencée bien avant le Buddha se continue de nos jours au Bengale comme dans le Sud». Et, en fait, les plus anciennes inscriptions sanskrites de l'Inde extérieure ne sont pas de beaucoup postérieures aux premières inscriptions sanskrites de l'Inde propre.

L'hindouisation doit donc s'entendre essentiellement comme l'expansion d'une culture organisée, fondée sur la conception hindoue de la royauté, caractérisée par les cultes hindouistes ou bouddhiques, la mythologie des *Purânas*, l'observance des *harmaçâstras*, et ayant pour moyen d'expression la langue sanskrite. C'est pourquoi au lieu d'«hindouisation», on parle parfois de «sanskritisation».

[...] Cette civilisation indienne de l'Asie du Sud-Est qu'on appelle suivant les pays «indo-khmère, indo-javanaise, etc.», est naturellement celle que l'on peut connaître par les documents épigraphiques et archéologiques. C'est celle d'une élite et non celle de l'ensemble de la population dont les croyances, le mode de vie sont encore très insuffisamment connus. Tant qu'on n'en saura pas davantage, il sera vain d'essayer d'arbitrer le conflit opposant ceux pour qui les sociétés indigènes ont conservé sous un vernis indien l'essentiel de leurs caractères originels, à ceux pour qui elles se sont intégrées dans une société de type indien.

George Coedès, *Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, De Boccard, Paris, 1964

Les inscriptions, fondement de la connaissance historique

Depuis la première publication par le savant hollandais H. Kern (fin du XIX^e siècle), les inscriptions du Cambodge (en sanskrit et en khmer) ont permis de retrouver la trame d'un passé perdu. La part officielle de cette épigraphie concerne non seulement les dieux auxquels elle s'adresse, mais aussi les rois fondateurs des monuments du Cambodge ancien (généalogies, panégyriques, éloges). L'autre registre, toujours en langue khmère, rend compte des dispositions pratiques d'une fondation religieuse : dons de terres, subsides.

Note : Pour des raisons typographiques, les signes diacritiques ont été omis.

Stèle de Tuol Neak Ta Bak Ka (K. 940)

Cette stèle a été trouvée en janvier 1948, à 0, 20 m de profondeur, dans une rizière à khum de Dankor, srok de Phnom-Penh, province de Kandal. Elle a été signalée le 27 du même mois à la Police judiciaire du Cambodge, en raison de l'affluence des visiteurs venant faire des offrandes à cette pierre. […]

C'est une pierre rectangulaire de 0, 90 m de hauteur sur 0, 40 m de largeur, au sommet de laquelle est sculpté en bas-relief l'image d'un taureau reposant sur un trône de lotus. Au-dessous, séparée du bas-relief par un bandeau orné de perlettes, a été gravée une inscription khmère de onze lignes en caractères préangkoriens à grands jambages.

Ce texte est un ordre (âjnâ) d'un V. K. A., peut-être un roi non nommé, prescrivant de livrer, au lieu dit Tîrthagrâma («village de l'embarcadère»), certaines quantités de sel aux barques de plusieurs sanctuaires. Une formule imprécatoire, du type courant à l'époque préangkorienne, termine ce texte dont l'intérêt est de montrer que la région de Phnom-Penh devait être une étape sur une route du sel.

Voici l'ordre de V. K. A. :
à la barque de V. K. A. Çri Pingaleçvara le sel dû est de 3 *knañ*;
à la barque de Kpoñ K. A. Kamratan Slot, le sel à livrer est de 3 *knañ*;
aux deux barques du Çarvaçrama, le sel à livrer est de 4 *knañ*;
à la barque de V. K. A. Çri Bhadreçvara, le sel à livrer est de 2 *knañ*;
à la barque de V. K. A. Çri Puskareçvara, le sel à livrer est de 2 *knañ*.
Voilà ce que l'ordre de V. K. A, ordonne de distribuer à Tirthagrama («gué du village»).

Soit à la descente, soit à la montée, ceux qui prélèveraient un impôt là-dessus, ceux qui empêcheraient ceci, ceux qui transgresseraient cet ordre seront punis

Inscription de Baksei Chamkrong (K. 286)

Une des plus remarquables inscriptions sanskrites du Cambodge est celle qui est gravée sur les piédroits de la tour de Baksei Chamkrong. Son importance réside dans le fait qu'elle est la seule à donner une sorte de résumé de l'histoire du Cambodge depuis les origines jusqu'au règne de Râjendravarman.

I. A Celui qui, bien qu'unique, dans le cœur de plusieurs … dans son corps brillant, comme la pleine lune dans la nuit … (hommage à Parameçvara !) [Çiva].

[...]

V. Puisse l'image de Parameçvara-Çarngin (Hari-Hara), qui permet de distinguer par leur contiguïté l'éclat inhérent à chacun d'eux, procurer le succès, de même que la Ganga (obtient le succès) lorsqu'elle s'unit à la Yamuna, en enlevant à sa rivale Ambika sa part (de leur époux commun) à qui celle-ci était (précédemment) unie.

VI. Je vénère les deux Bhava (Çiva et Uma), cause de l'univers, réunis en un seul corps, mais divisés en de multiples conditions comme l'*avyakta* et la *buddhi*, menant comme les deux chemins du Dharma (respectivement) au ciel et à la délivrance, plaisant au cœur, brillant comme la montagne d'or et la montagne de neige réunis.

[...]

IX. Victorieuse est la Ganga, dont la masse faite de gouttes étincelantes et pures, tombe du ciel où le croissant de la lune projette ses cornes, et produit en brisant les volutes de ses vagues un jaillissement d'étoiles, comme si s'était rompu un collier de brillantes pierreries.

X. Que Laksmi écarte le mal de vos esprits, comme (elle l'écarte) dans l'espace du corps de son époux aux formes multiples, Elle dont l'unique qualité de beauté occupe complètement l'univers, – à quoi bon parler de ses autres qualités ?

XI. Honorez Kambu Svayambhuva dont la gloire (comme un astre) s'est levée à l'horizon, et dont la bonne lignée, ayant obtenu la conjonction de la race solaire avec la race lunaire, écarte de tous les *çastra* l'ignorance [ou : les ténèbres], répand sa puissance [ou : son éclat], lève des impôts légers [ou : des rayons doux], et est accomplie dans tous les arts [ou : a ses *kala* au complet].

XII. J'implore Mera, la plus illustre des femmes célestes, que Hara, guru des trois mondes, très désireux de surpasser au bénéfice de ses trois yeux la procréation de Daksa, a donnée d'en haut du ciel comme reine au maharsi.

[...]

XVI. Ensuite apparurent les rois dont le premier fut Çri Rudravarman, tirant leur origine de Çri Kaundinya et de la fille de Soma répandant dans les trois mondes l'éclat de leur gloire, habiles à gouverner leurs sujets, possédant la Çruti.

[...]

XIX. Dans cette lignée naquit le fortuné et très glorieux Jayavarman [Jayavarman II], qui établit sa résidence sur le sommet du Mahendra, qui vainquit par un *kotihoma* le dieu aux cent sacrifices (Indra), et dont le tabouret était devenu la pierre de touche des diadèmes royaux.

XX. Portant la terre de Çri Kambu [ou : la terre, la conque et Çri], protecteur et ornement de la race solaire [ou :

gardien des vaches folâtres de noble race], augmentant la prospérité de la terre [ou : soulevant le mont Govardhana], désastreux pour l'enfer [ou : pour (l'Asura) Naraka], victorieux, vainqueur des flatteurs [ou : du serpent], ennemi des adversaires de la Loi [ou : ennemi de Kamsa (ou de Vrsabha)], trésor de beauté..., il avait l'éclat du dieu aux yeux de lotus (Visnu).

[...]

XXII. Son fils victorieux, possédant une Fortune invaincue [ou : la fortune de Visnu], vainqueur de ses ennemis, nommé Çri Jayavarman [Jayavarman III], était, comme par suite de son affection pour les vieillards, passionné pour la science antique, et (bien que) jeune, sans passion pour la jeune Çri.

Stèle inscrite avec Çiva et Pârvatî datée de 1069.

XXIII. Grand politique, éducateur habile, il conduisait au mérite et à la fortune ses sujets dépourvus de mérite et de fortune, en les modifiant adroitement, comme un connaisseur des gradations qui désire réaliser la pureté [ou : Doué de méthode, maître habile, il appliquait le *guna* et la *vrddhi* à une forme primitive dépourvue de *guna* et de *vrddhi*, en la modifiant avec justesse, comme un connaisseur des divers degrés, désireux d'employer (la racine) *mrj* («purifier»)].

XXIV. Son oncle maternel, semblable à Indra, eut grâce à sa bonne fortune un fils nommé Çri Indravarman qui, bien qu'établi sur la terre avec le titre d'Indra des hommes, obtint pour longtemps les jouissances (célestes) du séjour d'Indra.

XXV. Lorsqu'il monta sur son trône recouvert par les réseaux (formés par) les rayons de leurs joyaux, les diadèmes des rois tombèrent de leurs têtes à ses pieds, comme les étoiles (tombent) du ciel au lever du soleil.

XXVI. Sur la terre, il a placé un linga de l'époux d'Uma sous le nom de Çri Indreçvara avec les images de Çridhara, Ambika et autres, et il a creusé un bassin ; dans les points cardinaux, (il a placé) sa gloire flamboyante et (il a miné) la force de ses ennemis.

XXVII. Son fils sans égal, couvert de gloire, reçut le nom de Çri Yaçovarman et fut le maître suprême de la terre qui a pour limites les Suksma-Kamrata, l'océan, la Chine et le Campa.

XXVIII. «Celui qui est assis sur le lotus (Brahma) désire sans cesse orner (de sa présence) le beau lotus du nombril de Celui qui a un lotus dans le nombril (Visnu)», c'est sans doute dans cette pensée que Çambhu s'est assis pour longtemps sur ce lotus qu'est le cœur de cet homme sans égal [ou : de ce Visnu].

XXIX. Sur les cinq sommets d'un Meru, comme si c'eût été sur les cinq sommets du mont (Meru), ainsi que dans une île du grand océan, il a établi plus de cent dieux, et il a creusé le bassin de Yaçodhara.

XXX. Il eut un fils bien-aimé, Çri Harsavarman, qui causait la joie de l'univers, et dont les pieds étaient éclairés

par la splendeur des guirlandes de rubis couvrant les diadèmes des rois des quatre points cardinaux.

XXXI. Agile en escrime, brillant de gloire, rigide dans la méditation, empressé au service des autres, grave dans son héroïsme, fermé au mal, bien que doué de la qualité de bonté, il possédait en excès les deux (autres) qualités.

XXXII. Pour l'augmentation du dharma de ses parents il a, suivant la règle, érigé ici ces images d'or des deux Içvara (Çiva et Uma), et au pied de l'Indradri les images de l'ennemi de Mura (Visnu) et de deux Devi.

XXXIII. Ensuite son frère cadet né de la même mère, Çri Içanavarman, victorieux, surpassant l'Amour par sa beauté, dissipant les ténèbres, possédant tous les arts [ou : toutes les *kala*], fut une lune parmi les rois.

[...]

XXXV. Le mari de la sœur de son père, le très habile Çri Jayavarman, enflammé par Çri, fonda une ville qui par son ampleur fut le siège de la puissance des Çri des trois mondes.

[...]

XXXVII. A Lingapura, dans un lieu éminent, il a érigé, exploit difficile! un linga de Çarva, placé à une hauteur de neuf fois neuf coudées, avec les images de Brahma et d'autres dieux.

XXXVIII. Son fils Çri Harsavarman, causant la joie des créatures, vainqueur, brûlant d'héroïsme, doué d'une gloire sans égale, savant, possédait une puissance assurant l'inviolabilité à ses commandements.

[...]

XL. Son frère, son aîné par l'âge et la vertu, fut le roi Çri Rajendravarman, qui surpassait les autres rois par sa puissance royale et dont le monde chantait les vertus naissantes.

[...]

XLII. Sa beauté charmante, réjouissant dès sa naissance un millier d'yeux, sans exception, a rabaissé la beauté de l'Amour qui a mis longtemps à exciter la colère du dieu aux trois yeux (Çiva).

XLIII. Arrosée par le flot de l'eau de ses donations [ou : du liquide frontal] comprenant des éléphants et une foule de richesses [ou : produit par une multitude d'éléphants], et rafraîchies par de nombreux lotus [ou : de nombreuses pointes de trompes], la liane de sa gloire enlace la rangée d'arbres de l'univers.

XLIV. Dans la ville de Çiva, il a installé Siddheçvara, miraculeux linga de l'Eternel, brillant d'un pouvoir miraculeux, et dans l'île du bassin de Yaçodhara, un linga et des images.

XLV. Ce roi habile, doué d'une vision divine, a ajouté cette incomparable image en or de Parameçvara, avec les rites appropriés, et la splendeur de ce pràsàt décoré de stuc.

XLVI. Jupiter uni à Saturne est dans le Lion; Mars, dans le Capricorne; Mercure avec Vénus, dans le Verseau; le soleil domine dans les Poissons et la lune dans Pusya; levé avec le Taureau, Çaka joue avec les (8) Corps, les (6) saveurs et le nombre neuf; propices, les planètes, ses Gana, font fonction de hotar en présence du Seigneur de gloire bien établi en sa (demeure).

XLVII. «Le juste soutient le Dharma, l'injuste le détruit, mais le plus fort des deux, c'est le premier», c'est dans cette pensée que Celui qui a un esprit sans limites (Rajendravarman) juge inutile de faire appel à la bienveillance de ses successeurs (pour entretenir sa fondation).

XLVIII. Si les biens des dieux sont détruits, par suite de pratiques mauvaises dans l'observance du Dharma, les gens de bien en sont innocents, selon les proclamations répétées des rois.

Om ! Hommage à Çiva !

Mémoires sur les coutumes du Cambodge

Hormis les inscriptions, l'unique témoignage sur Angkor à son apogée est celui du voyageur chinois Tcheou-Ta-Kouan qui accompagna une ambassade en 1296-1297.

A cause des lichens qui la recouvraient, cette statue du dieu Yama (juge des morts) a été considérée comme une représentation d'un roi atteint de la lèpre, le célèbre «roi lépreux».

La ville murée

La muraille de la ville a environ vingt stades de tour. Elle a cinq portes, et chaque porte est double. Du côté de l'Est s'ouvrent deux portes; les autres côtés n'ont tous qu'une porte. A l'extérieur de la muraille est un grand fossé; à l'extérieur du fossé, les grands ponts des chaussées d'accès. De chaque côté des ponts, il y a cinquante-quatre divinités de pierre, qui ont l'apparence de «généraux de pierre»; ils sont gigantesques et terribles. Les cinq portes sont semblables. Les parapets des ponts sont entièrement en pierre, taillée en forme de serpents qui ont tous neuf têtes. Les cinquante-quatre divinités retiennent toutes le serpent avec leurs mains, et ont l'air de l'empêcher de fuir. Au-dessus de chaque porte de la muraille, il y a cinq grandes têtes de Buddha en pierre, dont les visages sont tournés vers les quatre points cardinaux; au centre est placée une des cinq têtes qui est ornée d'or. Des deux côtés des portes, on a sculpté la pierre en forme d'éléphants. La muraille est entièrement faite de blocs de pierre superposés; elle est haute d'environ deux toises. L'appareil des pierres est très serré et solide, et il ne pousse pas d'herbes folles. Il n'y a aucun créneau.

Sur le rempart, on a semé en certains endroits des arbres *kouang-lang* (arbres à sagou). De distance en distance sont des chambres vides. Le côté intérieur de la muraille est comme un glacis large de plus de dix toises. Au haut de chaque glacis, il y a de grandes portes, fermées à la nuit, ouvertes au matin. Il y a également des gardiens des portes. L'entrée des portes n'est interdite qu'aux chiens. La muraille est un carré très régulier, et sur chaque côté il y a une tour de pierre. L'entrée des portes est

également interdite aux criminels qui ont eu les orteils coupés. Au centre du royaume, il y a une Tour d'or (Bayon), flanquée de plus de vingt tours de pierre et de plusieurs centaines de chambres de pierre. Du côté de l'Est est un pont d'or ; deux lions d'or sont disposés à gauche et à droite du pont ; huit Buddha d'or sont disposés au bas des chambres de pierre. A environ un stade au Nord de la Tour d'or, il y a une tour de bronze (Baphuon) encore plus haute que la Tour d'or et dont la vue est réellement impressionnante ; au pied de la Tour de bronze, il y a également plus de dix chambres de pierre. Encore environ un stade plus au Nord, c'est l'habitation du souverain. Dans ses appartements de repos, il y a à nouveau une Tour d'or. Ce sont, pensons-nous, ces monuments qui ont motivé cette louange du «Cambodge riche et noble» que les marchands d'outre-mer ont toujours répétée.

La tour de pierre est à un demi-stade en dehors de la porte du Sud ; on raconte que Lou Pan (ancien artisan chinois légendaire) l'érigea en une nuit. La tombe de Lou Pan (= Angkor Vat) est à environ un stade en dehors de la porte du Sud et a à peu près dix stades de tour ; il y a plusieurs centaines de chambres de pierre.

Le Lac oriental est à environ dix stades à l'Est [Erreur probable pour Lac occidental à l'ouest. La statue a été retrouvée au Mébôn occidental.] de la ville murée, et a à peu près cent stades de tour. Au milieu, il y a une tour de pierre et des chambres de pierre (Mébôn occidental). Dans la tour est un Buddha, couché en bronze, dont le nombril laisse continuellement couler de l'eau.

Le lac septentrional est à cinq stades au Nord de la ville murée. Au milieu il y a une tour d'or carrée (Nâk Pan) et plusieurs dizaines de chambres de pierre. Pour ce qui est du lion d'or, Buddha d'or, éléphant de bronze, bœuf de bronze, cheval de bronze, tout cela s'y trouve.

Les habitations

Le palais royal ainsi que les bâtiments officiels et les demeures nobles font tous face à l'Est. Le palais royal est au Nord de la Tour d'Or et du Pont d'Or ; proche de la porte (?), il a environ cinq ou six stades de tour. Les tuiles de l'appartement principal sont en plomb ; sur les autres bâtiments du palais, ce sont toutes des tuiles d'argile, et jaunes. Linteaux et colonnes sont énormes ; sur tous, des Buddha sont sculptés et peints. Les toits (?) sont imposants. Les longues vérandas, les corridors couverts s'élancent et s'enchevêtrent, non sans quelque harmonie. Là où le souverain règle ses affaires, il y a une fenêtre en or ; à droite et à gauche du châssis, sur des piliers carrés, sont des miroirs ; il y en a environ quarante à cinquante, disposés sur les côtés de la fenêtre. Le bas de la fenêtre est en forme d'éléphants.

J'ai entendu dire qu'à l'intérieur du palais il y avait beaucoup d'endroits merveilleux ; mais les défenses sont très sévères, et il m'a été impossible de les voir.

Pour ce qui est de la Tour d'or à l'intérieur du palais, le souverain va coucher la nuit à son sommet. Tous les indigènes prétendent que dans la tour il y a un génie qui est un serpent à neuf têtes, maître du sol de tout le royaume. Ce génie apparaît toutes les nuits sous la forme d'une femme. C'est avec lui que le souverain couche d'abord et s'unit. Même les épouses du roi n'oseraient entrer. Le roi sort à la deuxième veille, et peut alors dormir avec ses épouses et

ses concubines. Si une nuit le génie n'apparaît pas, c'est que le moment de la mort du roi barbare est venu. Si le roi barbare manque une seule nuit à venir, il arrive sûrement un malheur.

Les habitations les princes et des grands officiers ont une tout autre disposition et d'autres dimensions que les maisons du peuple. Tous les bâtiments périphériques sont couverts de chaume ; seuls le temple de famille et l'appartement principal peuvent être couverts en tuiles. Le rang officiel de chacun détermine les dimensions des demeures.

Le commun du peuple ne couvre qu'en chaume, et n'oserait mettre sur sa demeure le moindre morceau de tuile. Les dimensions dépendent de la fortune de chacun, mais jamais le peuple n'oserait imiter la disposition des maisons nobles.

Les vêtements

Tous, à commencer par le souverain, hommes et femmes se coiffent en chignon et ont les épaules nues. Ils s'entourent simplement les reins d'un morceau d'étoffe. Quand ils sortent, ils y ajoutent une bande de grande étoffe qu'ils enroulent par-dessus la petite. Pour les étoffes, il y a beaucoup de règles suivant le rang de chacun. Parmi les étoffes que porte le souverain, il y en a qui valent trois à quatre onces d'or ; elles sont d'une richesse et d'une finesse extrêmes. Bien que dans le pays même on tisse des étoffes, il en vient du Siam et du Champa, mais les plus estimées sont en général celles qui viennent de l'Inde, pour leur facture habile et fine.

Seul le prince peut se vêtir d'étoffes à ramages continus. Il porte un diadème d'or, semblable à ceux qui sont sur la tête des *vajradhara*. Parfois il ne porte pas de diadème et enroule seulement dans son chignon une guirlande de fleurs odorantes qui rappellent le jasmin. Sur le cou, il porte environ trois livres de grosses perles. Aux poignets, aux chevilles et aux doigts, il a des bracelets et des bagues d'or enchâssant tous des œils-de-chat. Il va nu-pieds. La plante de ses pieds et la paume de ses mains sont teintes en rouge par la drogue rouge. Quand il sort, il tient à la main une épée d'or. [...]

Les fonctionnaires.

Dans ce pays aussi il y a ministres, généraux, astronomes et autres fonctionnaires, et, au-dessous d'eux, toutes espèces de petits employés; les noms seuls diffèrent des nôtres. La plupart du temps on choisit des princes pour les emplois ; sinon les élus offrent leurs filles comme concubines royales. Quand les fonctionnaires sortent, leurs insignes et leur suite sont réglés par leur rang. Les plus hauts dignitaires se servent d'un palanquin à brancard d'or et de quatre parasols à manche d'or; les suivants ont un palanquin à brancard d'or et deux parasols à manche d'or, puis un palanquin à brancard d'or et un parasol à manche d'or, enfin simplement un parasol à manche d'or; au-dessous on a simplement un parasol à manche d'argent ; il y en a aussi qui se servent de palanquin à brancard d'argent. Les fonctionnaires ayant droit au parasol d'or sont appelés *pa-ting* (*mraten* ?) *ou ngan-ting* (*amten*); ceux qui ont le parasol d'argent sont appelés *sseu-la-ti* (? *sresthin*). Tous les parasols sont faits de taffetas rouge de Chine, et leur «jupe » tombe jusqu'à terre. Les parasols huilés sont tous faits de taffetas vert, et leur «jupe» est courte.

Les esclaves.

Comme esclaves, on achète des sauvages qui font ce service. Ceux qui en ont beaucoup en ont plus de cent ; ceux qui en ont peu en ont de dix à vingt ; seuls les très pauvres n'en ont pas du tout. Les sauvages sont des hommes des solitudes montagneuses. Ils forment une race à part qu'on appelle les brigands «Tchouang» (les «Tchong»). Amenés dans la ville, ils n'osent pas aller et venir hors des maisons. En ville, si au cours d'une dispute on appelle son adversaire «Tchouang», il sent la haine lui entrer jusqu'à la moelle des os : tant ces gens sont méprisés des autres hommes. Jeunes et forts, ils valent la pièce une centaine de bandes d'étoffe ; vieux et faibles, on peut les avoir pour trente à quarante bandes. Ils ne peuvent s'asseoir et se coucher que sous l'étage. Pour le service ils peuvent monter à l'étage, mais alors ils doivent s'agenouiller, joindre les mains, se prosterner ; après cela seulement ils peuvent s'avancer. Ils appellent leur maître *pa-t'o* (*patau*) et leur maîtresse *mi* (*mi, mé*) ; *pa-t'o* signifie père, et *mi* mère. [...]

Les maladies et la lèpre.

Les gens de ce pays guérissent spontanément beaucoup de leurs maladies courantes en allant se plonger dans l'eau et en se lavant la tête de façon répétée. Toutefois il y a beaucoup de lépreux de distance en distance sur les routes. Même quand, ceux-ci [viennent] coucher avec eux, manger avec eux, les indigènes ne s'y opposent pas. D'aucuns disent que c'est là une maladie due aux conditions climatiques du pays. Il y a eu un souverain qui a attrapé cette maladie ; c'est pourquoi les gens ne la considèrent pas avec mépris. [...]

L'agriculture.

En général, on peut faire trois ou quatre récoltes par an ; c'est que toute l'année ressemble à nos cinquième et sixième lunes qu'on ne connaît ni givre ni neige. En ce pays il pleut la moitié de l'année ; l'autre moitié de l'année, il ne pleut pas du tout. De la quatrième à la neuvième lune, il pleut tous les jours l'après-midi. Le niveau des eaux du Grand Lac peut [alors] s'élever à sept ou huit toises. Les grands arbres sont noyés ; à peine leur cime dépasse. Les gens qui habitent au bord de l'eau se retirent tous dans la montagne. Ensuite, de la dixième lune à la troisième lune [de l'année suivante], il ne tombe pas une goutte d'eau. Le Grand Lac n'est alors navigable qu'aux petites barques ; aux endroits profonds, il n'a pas plus de trois à cinq pieds d'eau. Les gens redescendent alors. Les cultivateurs tiennent compte du temps où le riz est mûr et des endroits où la crue peut atteindre à ce moment-là, et sèment en conséquence selon les lieux. Pour labourer, ils n'emploient pas de bœufs. Leurs charrues, faucilles et houes, tout en ayant quelque analogie de principe avec les nôtres, sont de construction tout à fait différente. Il y a en outre une espèce de champs naturels où le riz pousse toujours sans qu'on le sème ; quand l'eau monte jusqu'à une toise, le riz aussi croît d'autant ; je pense que c'est là une espèce spéciale.

La configuration du pays.

Depuis l'entrée de Tchen-p'ou, ce sont presque partout les épais fourrés de la forêt basse ; les larges estuaires du Grand Fleuve s'étendent sur des centaines de stades ; les ombrages profonds des vieux arbres et des longs rotins font des couverts luxuriants. Les

cris des oiseaux et des animaux s'y croisent partout. Arrivé à mi-route dans l'estuaire, on aperçoit pour la première fois la campagne inculte, sans un pouce de bois. Aussi loin qu'on regarde, ce n'est que millet [sauvage] abondant. Par centaines et par milliers, les buffles sauvages s'assemblent en troupes dans cette région. Il y a ensuite des pentes [couvertes] de bambous qui s'étendent, elles aussi, sur plusieurs centaines de stades. Aux nœuds de ces bambous, il pousse des épines, et les pousses ont un goût très amer. Des quatre côtés, il y a de hautes montagnes. [...]

orteils et le relégua dans une chambre obscure. Dans le corps du nouveau prince est incrusté un [morceau de] fer sacré, si bien que même couteaux et flèches, frappant son corps, ne pourraient le blesser. S'assurant là-dessus, le nouveau prince ose sortir. J'ai passé dans le pays plus d'une année, et je l'ai vu sortir quatre ou cinq fois. Quand le prince sort, des troupes sont en tête d'escorte ; puis viennent les étendards, les fanions, la musique. Des filles du palais, de trois à cinq cents, en étoffes à ramages, des fleurs dans le chignon, tiennent à la main des cierges, et forment une troupe à elles

La place royale à Angkor Thom vue de la terrasse des éléphants.

Les sorties du souverain

J'ai entendu dire que, sous les souverains précédents, les empreintes des roues de leur char ne dépassaient jamais leur seuil ; et cela pour parer aux cas fortuits. Le nouveau prince est le gendre de l'ancien souverain. Primitivement il avait charge de diriger les troupes. Le beau-père aimait sa fille ; la fille lui déroba l'épée d'or et la porta à son mari. Le vrai fils fut par suite privé de la succession. Il complota pour lever des troupes, mais le nouveau prince le sut, lui coupa les

seules ; même en plein jour leurs cierges sont allumés. Puis viennent des filles du palais portant les ustensiles royaux d'or et d'argent et toute la série des ornements, le tout de modèles très particuliers et dont l'usage m'est inconnu. Puis viennent des filles du palais tenant en mains lance et bouclier, et qui sont la garde privée du palais ; elles aussi forment une troupe à elles seules. Viennent ensuite des charrettes à chèvres, des charrettes à chevaux, toutes ornées d'or. Les ministres, les princes sont tous montés à éléphant ; devant eux (?) on aperçoit de

loin leurs parasols rouges, qui sont innombrables. Après eux arrivent les épouses et concubines du roi, en palanquin, en charrette, à cheval, à éléphant ; elles ont certainement plus de cent parasols tachetés (?) d'or. Derrière elles, c'est alors le souverain, debout sur un éléphant et tenant à la main la précieuse épée. Les défenses de l'éléphant sont également dans un fourreau d'or. Il y a plus de vingt parasols blancs tachetés (?) d'or et dont les manches sont en or. Des éléphants nombreux se pressent tout autour de lui, et à nouveau il y a des troupes pour le protéger. Si le souverain se rend à un endroit voisin, il se sert seulement de palanquins d'or, qui sont portés par des filles du palais.Le plus souvent, le roi en sortant va voir une petite tour d'or devant laquelle est un Buddha d'or. Ceux qui aperçoivent le roi doivent s'agenouiller et toucher la terre du front ; c'est ce qu'on appelle *san-pa* (*sambah*). Sinon, ils sont saisis par les maîtres des cérémonies (?) qui ne les relâchent pas pour rien.

Chaque jour, le souverain tient audience deux fois pour les affaires du gouvernement. Il n'y a pas de liste (?) arrêtée. Ceux des fonctionnaires ou du peuple qui désirent voir le souverain s'assoient à terre pour l'attendre. Au bout de quelque temps, on entend dans le palais une musique lointaine ; et au dehors on souffle alors dans des conques comme bienvenue au souverain. J'ai entendu dire que le souverain ne se servait là que d'un palanquin d'or ; il ne vient pas de loin. Un instant après, on voit deux filles du palais relever le rideau de leurs doigts menus et le souverain, tenant en main l'épée, apparaît debout à la fenêtre d'or. Ministres et gens du peuple joignent les mains et frappent le sol du front ; quand le bruit des conques a cessé, ils peuvent relever la tête. Le souverain immédiatement après (?) va s'asseoir. Là où il s'assied, il y a une peau de lion, qui est trésor royal héréditaire. Dès que les affaires à traiter sont terminées, le prince se retourne ; les deux filles du palais laissent retomber le rideau ; tout le monde se lève. On voit par là que tout en étant un royaume de barbares, ces gens ne laissent pas de savoir ce que c'est qu'un prince.

Œuvres posthumes de Paul Pelliot. Mémoires sur les coutumes du Cambodge de Tcheou-Ta-Kouan, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, 1951.

La terrasse des éléphants à Angkor Thom.

Scènes de la vie quotidienne

En complément des inscriptions et des témoignages étrangers, les bas-reliefs jettent un éclairage touchant sur certains moments de la vie quotidienne du Cambodge aux XII^e^-XIII^e^ siècles. Avec la précision qui le caractérisait, Albert Le Bonheur, conservateur de la section des Arts de l'Asie du Sud-Est au musée Guimet, souligne les aspects les plus caractéristiques des jours et des heures des Khmers.

Les Khmers de la fin du XII^e^ siècle n'ont pas représenté, sur les fameux bas-reliefs du Bayon [...] la «vie quotidienne» pour elle-même, dans le sens où nous l'entendrions de nos jours. Une preuve en est que des activités sans doute aussi prépondérantes que celles de l'agriculture, et spécialement la riziculture, ne sont nulle part figurées. C'est que la vie quotidienne n'était pas le sujet de ces compositions, qui sont, toujours, à argument religieux, éventuellement, si l'on veut, «historique», mais d'une histoire guerrière alors transposée dans le domaine divin, les, luttes que Jayavarman VII et ses partisans khmers et chams menèrent contre leurs ennemis étant assimilées, comme l'a bien montré Jean Boisselier, à celles d'Indra roi des dieux triomphant des démoniaques *asura*[...]

Cependant on trouve [...] au Bayon, [...] et de manière nouvelle par rapport aux célèbres bas-reliefs d'Angkor Vat, des séries de petites scènes montrant des personnages dans des occupations typiques de leur vie quotidienne. Mais ces petites «scènes de genre», généralement situées en bordure et au bas des grandes compositions, ne sont là que pour les caler et probablement, très souvent, pour préciser les lieux où se déroulent les grandes actions dépeintes au-dessus. Et c'est évidemment dans ces bordures qu'ont pu se manifester toute la verve, la bonhomie, et même le tempérament personnel des grands artistes, anonymes, qui, ont œuvré à ce programme sculpté d'une ampleur écrasante. Aujourd'hui, ce sont ces sujets (qui n'en sont pas) qui nous touchent le plus, faisant littéralement revivre pour nous le Cambodge de Jayavarman VII. [...]

D'autre part évidemment, et beaucoup

plus qu'à Angkor Vat, ces très longs bas-reliefs – malheureusement mal conservés en plus d'un endroit et parfois inachevés – ne peuvent manquer de nous fournir quantité de renseignements sur tout ce qui constituait le cadre matériel, naturel et fait de main d'homme, de la vie du Cambodge ancien. Encore qu'il faille prendre garde que des conventions interviennent. Evidentes, par exemple, pour lès représentations «en écailles» des rochers constituant les montagnes, elles existent aussi pour les représentations architecturales, qui sont de simples cadres évoquant et non figurant des architectures réelles, avec éventuellement des embellissements par rapport à la réalité. De même, ce sont, en règle générale, moins des sujets individuellement observés que des concepts qui sont représentés, voire des poncifs ; par exemple non pas tel ascète, mais le type de l'ascète, dans son cadre idéal, et même idyllique, mi-naturel et mi-divin.

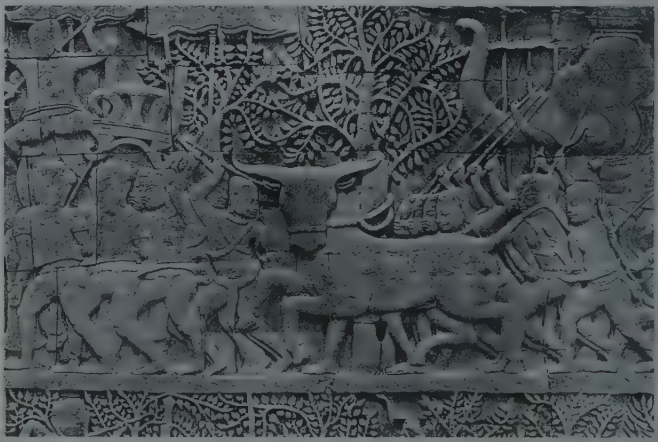
Albert Le Bonheur, «La vie quotidienne d'après les bas-reliefs du Bayon», *Dossiers Histoire et Archéologie* n° 125, mars 1988

L'exotique et le quotidien

Ce vaisseau de haut bord en planches assemblées et pourvu de deux voiles rectangulaires est incontestablement une jonque de type plus ou moins chinois, faite pour aller en mer. C'est la seule qui soit représentée sur ce qui subsiste des bas-reliefs du Cambodge ancien. On ne sait à quel événement précis il est fait allusion.

Jonque chinoise et pêcheurs, galerie extérieure sud du Bayon.

Une chapelle précédée d'un bassin sacré, galerie intérieure sud du Bayon.



Le sacrifice d'un buffle avant le combat, galerie extérieure est du Bayon.

Lieux de culte

Un très grand personnage, prosterné de tout son long – peut-être est-ce le roi ? – vient rendre hommage à une statue très vénérée de Vishnu, placée sous un simple abri de bois (on peut penser qu'après son pèlerinage, l'auguste visiteur aura à cœur de transformer cet édifice en un grand temple de pierre…). A proximité, le bassin sacré avec ses lotus et ses poissons, et la maison du brahmane qui vit auprès de la Sainte image. On remarquera que la scène se passe à la fois chez les hommes et chez les dieux : des divinités en vol, qui font penser aux déesses d'Angkor Vat et du Bayon, viennent apporter des guirlandes à la statue. Celle-ci est telle qu'elle se trouvait alors, rendu vivante par le culte, avec ses vêtements et ses parures réels, qui n'ont jamais subsisté et qu'on ne connaît que par les inscriptions.

Sacrifice

Au côté des formes brahmaniques des cultes « supérieurs» subsistaient des rites d'une autre nature, sacrifices sanglants dont, par exemple au départ d'une expédition militaire comme ici, on attendait une efficacité magique. Le sacrifice du buffle était naguère encore largement pratiqué en Asie du Sud-Est. On voit le buffle attaché au poteau de sacrifice.

Jongleurs, galerie extérieure nord du Bayon.

Spectacle de foire

Les danses, peut-être un peu soporifiques, distrayant les princes dans leurs palais, n'étaient pas les seuls spectacles. Dans d'autres occasions, en plein air, lors de grandes fêtes notamment, des spectacles tels que ceux-ci étaient offerts à toute la population (toute la partie supérieure de ce bas-relief, lui-même inachevé, n'a jamais été sculptée).

Un legs incertain : le paradoxe khmer

Dernier conservateur français du site d'Angkor, Bernard-Philippe Groslier, le fils du fondateur du musée de Phnom-Penh Georges Groslier, livre avec passion... et peut-être avec excès son analyse sur la grandeur mais aussi le rayonnement limité de la civilisation de l'ancien Cambodge.

Tour à visage du Bayon.

Signification et portée de la civilisation khmère

Notre connaissance de la civilisation khmère est loin d'être complète : de nombreuses découvertes nous attendent, trop d'études de détail manquent. Nous pouvons du moins juger de la période qui va du IX^e^ au XII^e^ siècle et qui est marquée par la prééminence d'Angkor. Le cadre chronologique et historique est solidement fondé ; nous connaissons les principaux monuments et suivons leur évolution. Et sans que notre interprétation soit, loin de là, définitive, on peut sans trop se hasarder chercher à en dégager quelques leçons de portée générale.

La civilisation khmère fut la plus importante, la plus brillante et la plus originale de l'Indochine ancienne. Et quoique le petit jeu des classements par ordre de mérite soit assez puéril en matière d'histoire, on peut également la considérer comme une des premières de toute l'Asie indianisée, avec celle de l'Indonésie. Cet éclat, le Cambodge ancien le doit essentiellement à sa richesse naturelle. Nul autre pays de la péninsule ne déploie d'un seul tenant semblable superficie de terres fertiles et si bien arrosées. Unité géographique rigoureusement circonscrite et admirablement située, le Cambodge fut le berceau d'une race forte et douée. Celle-ci a pu s'épanouir à son aise dix siècles durant sans aucun voisin menaçant. [...]

Un milieu propice, des ressources inépuisables, la tranquillité, voilà qui n'aurait pas suffi cependant sans l'apport spirituel de l'Inde. Ce fut l'étincelle qui embrasa le foyer. Une société puissamment centralisée s'organisa peu à peu autour du roi [...] qui en assurait l'existence spirituelle et matérielle. De

cette concentration comme de sa production économique, le Cambodge tira son éclat longtemps incomparable. On pense, quoiqu'à une échelle bien plus modeste, à l'empire romain uni par le culte de César ou mieux à l'empire chinois lui aussi issu de la mise en valeur du sol et de son culte reposant tous deux sur la personne impériale. En cela le Cambodge a même dépassé parfois ses maîtres indiens. [...]

[Mais] il convient de ne pas se laisser aller à une louange sans réserve de la civilisation khmère. Elle contenait dans son principe même les causes de sa destruction. Trop de grandeur et trop exclusive du pouvoir royal aboutit à un gigantisme qui épuisa sans retour la nation. Tout fut drainé par les rois d'Angkor à leur seul profit. Ni religion, ni art qui ne soient à leur service. Sans doute la disparition de la littérature profane et d'une quantité inestimable d'œuvres plastiques fausse-t-elle notre jugement. Mais il n'y a guère d'apparence qu'une pensée vigoureuse se soit développée en dehors du culte du roi-dieu, et en tout cas rien ne sera en mesure, après sa disparition, de rassembler les énergies. Le système se refermait si étroitement sur lui-même qu'il ne laissait rien d'autre à espérer. Sinon au bouddhisme, qui a renoncé à tout.

Par là, non seulement la culture khmère devait périr tôt ou tard, mais encore elle ne fut jamais en mesure de rayonner. Nous voyons bien qu'elle fut à l'origine des civilisations siamoise et laotienne, qu'elle a influencé profondément les Chams. Mais seulement parce que ces pays furent plus ou moins sous sa domination et qu'ils offraient un peuplement et des conditions similaires. Efficace pour le milieu et les facteurs spécifiques qui l'avaient suscitée, la civilisation khmère ne pouvait être un exemple au-delà du temps et de l'espace. Aussi le Cambodge se range-t-il parmi ces cultures glorieuses sans nul doute, mais qui n'ont jamais dépassé leur cadre géographique et ethnique, comme l'Egypte, le Japon, l'Empire inca. Alors qu'il est d'autres foyers humains, parfois moins brillants dans leurs achèvements, qui furent pourtant la fécondité même : la Grèce, Israël, l'Iran, Rome, la Chine, l'Inde..., ces pays plus grands qu'eux-mêmes, comme aimait les appeler René Grousset.

Pouvons-nous tenter de voir la raison qui fait des civilisations tantôt des rameaux peut-être éblouissants mais stériles, et tantôt des branches chargées de bourgeons et de fruits? Il nous semble que c'est par l'impuissance où elles se trouvent à dégager une philosophie de l'homme et de sa mission que les premières périssent. Sur ce plan, le Cambodge ancien s'est contenté de ce que l'Inde lui avait donné, sans même y exceller. On ne voit pas qu'il ait formulé à la suite de l'extraordinaire développement que connut chez lui l'Etat, une théorie du pouvoir ou de la chose publique telle que Rome en a légué à toute l'Europe, ou la Chine à l'Extrême-Asie. Il n'y eut jamais de société au Cambodge, seulement la juxtaposition indéfinie de cellules élémentaires et non différenciées. Pas de classes, de structures intermédiaires, donc mouvantes qui recèlent seules des possibilités d'évolution. Rien qu'un peuple immense et anonyme, et un cerveau admirable certes, mais somme toute rapporté, organisation de polype, de ruche, incapable de se reproduire autrement que par essaimage et vouée à une mort fatale quand la cellule mère, la reine, est anéantie.

Beaucoup de dons au départ, de chance au cours des temps, et sans nul doute une œuvre admirable. Rien qui en subsiste cependant, ou presque rien qu'un vague souvenir. C'est, sans doute, le destin de toute grandeur sans amour. Et, ne l'oublions pas, si le passé khmer survit de nos jours, c'est parce que notre humanisme, dont c'est là précisément la tâche, est allé l'arracher à ses ruines et l'a ressuscité presque malgré lui.

Encore n'est-ce pas la totalité de ce passé qui nous intéresse aujourd'hui. L'histoire khmère a sa place comme tout fait humain dans le domaine de la connaissance générale. L'évolution de cette société est un thème fécond de réflexion pour un sociologue. Mais l'une et l'autre sont d'importance secondaire parce qu'en dehors des grands courants de l'histoire universelle, et mortes sans rejetons. Ce qui fait le prestige impérissable, le legs unique de l'ancien Cambodge, ce sont ces monuments admirables qui veillent dans Angkor.

Le legs d'un passé : l'art khmer

Nous nous sommes efforcé [...] de dégager les raisons intérieures qui ont conditionné l'art khmer et en font le produit absolument spécifique de cette civilisation, au point qu'il est incompréhensible en dehors d'elle. Ce ne sont pas non plus les défauts qui manquent à la fin de ce bilan. On trouvera aisément une architecture plus savante, une statuaire plus remarquable, une décoration plus logique. Dans les autres créations artistiques de l'Asie même, il est des œuvres davantage chargées de sens, de plus profonde résonance. Tout de même que sa culture, l'art d'Angkor n'a pas été une source d'inspiration universelle. C'est peut-être là se montrer injuste envers les belles

Le temple-montagne de Ta Keo.

productions du Cambodge médiéval ou du Siam, que nous connaissons si mal et qui ont perpétué parfois dignement les traditions angkoriennes. Mais il faut bien céder que nous ne pouvons parler d'une esthétique khmère, en tout cas qu'elle n'a pas compté parmi ces découvertes qui deviennent à tout jamais partie de l'expérience humaine.

Art instinctif, sans mesure – et trop souvent verbeux –, sans héritiers, soit. Angkor reste cependant un ensemble unique qui fascine celui qui le découvre comme celui qui l'étudie depuis des années. Est-ce dans ce terme «d'ensemble» que réside son secret ? Je le croirais volontiers. Pris détail par détail, l'art khmer déçoit toujours un peu. Ce qui est incomparable c'est l'ampleur, c'est l'harmonie de ces immenses compositions, ce sens de l'urbanisme si l'on veut. Expression de tout un univers, le temple-montagne doit sa grandeur à l'ambition même de son programme. De par sa position au centre de la cité, il s'inscrit dans des perspectives, des fuites d'ombres et de lumières admirables [...]. De la pensée qui l'a conçu, il tire cette force d'épure, cette puissance de symbole. La foi qui l'a voulu a laissé dans ses pierres cette beauté émouvante de la face humaine. Et parce qu'il fut le temps et l'espace construit, il domine toujours celui-ci, il a résisté à celui-là, avec ses temples, éternellement levés au-dessus des horizons.

Majesté royale d'Angkor Vat à l'équilibre serein ; appel tourmenté du Bayon aux cent visages… mais il faudrait, pour les exprimer pleinement, autre chose que des mots, mieux que des images : dire l'aube en forêt ; l'éclat du soleil brusquement échappé aux nuages ; le silence…

Souffles rares ; lumières changeantes ; fraîcheur lourde ; parfums indéfinissables ; non tant la mort que l'immobilité ; non pas tellement une tristesse que du recueillement. Tout cela qui fait la beauté des pierres d'Angkor, le souvenir des hommes qui les ont œuvrées.

Bernard-Philippe Groslier, *Angkor, hommes et pierres*, Arthaud, Paris,1968

Divinité féminine du style d'Angkor Vat (1ère motié du XIIe siècle).

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages récents

- B. Dagens, *Angkor, la forêt de pierre*, Découvertes Gallimard, Paris, 1989.
- A. Le Bonheur, *Cambodge, Angkor, Temples en péril*, Herscher, Paris, 1989.
- C. Jacques, *Angkor*, Bordas, Paris, 1989.
- C. Jacques et R. Dumont, *Angkor*, Bordas, Paris, 1990.
- M. Girard-Geslan, M. J. Klokke, A. Le Bonheur, D. M. Stadtner, V. Zaleski, T. Zéphir, *L'Art de l'Asie du Sud-Est*, Citadelles et Mazenod, Paris, 1994.

Histoire

- E. Aymonier, *Le Cambodge* (3 vol.), Paris, 1901-1903.
- G. Cœdès, *Pour mieux comprendre Angkor*, Publication du musée Guimet, Maisonneuve, Paris, 1947.
- B. Ph. Groslier, *Angkor et le Cambodge du XVIe siècle d'après les sources portugaises et espagnoles*, Annales du musée Guimet, Bibliothèque d'études, tome LXIII, Paris, 1958.
- K. Bhattacharya, *Les Religions brahmaniques dans l'ancien Cambodge d'après l'épigraphie et l'iconographie*, Publication de l'EFEO, vol. XLIX, Paris, 1961.
- G. Cœdès, *Les Peuples de la péninsule indochinoise*, Dunod, Paris, 1962.
- G. Cœdès, *Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, nouvelle édition revue et mise à jour, De Boccard, Paris, 1964, réimpression 1989.
- G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge* (éditées et traduites par), Publication de l'EFEO, vol. I Hanoi, 1937 - vol. VIII Paris, 1966.
- P. Pelliot, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge de Tcheou Ta-Kouan*, Maisonneuve, Paris, 1951.

Art et archéologie

- E. Lunet de La Jonquière, *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, Publication de l'EFEO, IV, VIII et IX, 3 tomes et un portefeuille de cartes, Paris, 1902-1911.
- H. Parmentier, *L'Art khmer primitif*, Publication de l'EFEO, XXI et XXII, 2 tomes, G. Van Oest, Paris, 1927.
- H. Parmentier, *L'Art khmer classique*. Publication de l'EFEO, XXIX et XXIX bis, 2 tomes, Paris, 1939.
- G. de Coral Rémusat, *L'Art khmer. Les Grandes Etapes de son évolution*, Etudes d'art et d'ethnologie asiatiques, vol. I, deuxième édition, Paris, 1951.
- P. Dupont, *La Statuaire khmère préangkorienne*, «Artibus Asiae», Ascona, 1955.
- J. Boisselier, *La Statuaire khmère et son évolution*, Publication de l'EFEO, 2 tomes, Paris, 1955.
- J. Boisselier, *Tendances de l'art khmer*, Annales du musée Guimet, Paris, 1956.
- L. Malleret, *L'Archéologie du delta du Mékong*, Publication de l'EFEO, XLIII, 4 tomes et 7 volumes, Paris, 1959-1963.
- B. Ph. Groslier, *Indochine, carrefour des arts*, collection «L'Art dans le monde», Albin Michel, Paris, 1961.
- Ph. Stern, *Les Monuments khmers du style du Bàyon et Jayavarman VII*, Publication du musée Guimet, «Recherces et documents d'art et d'archéologie» IX, PUF, Paris, 1965.
- M. Giteau, *Les Khmers. Sculptures khmères. Reflets de la civilisation d'Angkor*, collection «Bibliothèque des arts», Office du livre, Fribourg, 1965.
- B. Ph. Groslier, *Indochine*, collection «Archaeologia Mundi», Nagel, Genève, 1966.
- M. Giteau, *Angkor. Un peuple, un art*, collection «Bibliothèque des arts», Office du livre, Fribourg, 1976.
- J. Boisselier, *Le Cambodge* (première partie, tome I du *Manuel d'Archéologie d'Extrême-Orient*, dir. Henri Hierche), Picard, Paris, 1966.
- B. Ph. Groslier, *Angkor. Hommes et pierres*, Arthaud, Paris, 1968.
- M. Glaize, *Les Monuments du groupe d'Angkor*, Maisonneuve, Paris, 1963, quatrième édition 1994.
- *Angkor et dix siècles d'art khmer* (sous la direction de H. I. Jessup et T. Zéphir), avec des contributions de M.Girard-Geslan, A. Le Bonheur, A. Thompson, K. Bhattacharya, S. Pou, W. Lobo, Ang Choulean, J. Sanday, J. Dumarçay, J. Boisselier.

Musées

- P. Dupont, Catalogue des collections indochinoises du musée Guimet, Paris, Musées nationaux, 1934.
- J. Boisselier, *Tendances de l'art khmer. Commentaires sur vingt-quatre chefs-d'œuvre du musée de Phnom-Penh*, Publication du musée Guimet, tome LXII, PUF, Paris, 1956.
- A. Le Bonheur, *Art khmer*, Petit Guide des grands musées, Editions RMN, Paris, 1991.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat *Tête de Jayavarman VII* (détail), fin XIIe-début XIIIe siècle, grès, H. 0,415 m, Preah Khan dit de Kompong Svay, (Kompong Thom). Musée national, Phnom-Penh.
Dos *Divinité féminine*, deuxième moitié du XIe siècle, style du Baphuon, grès, H. 1,02 m, Prasat Trapeang Totung Thngay (Siemreap). Musée national, Phnom-Penh.
4e plat Vue du temple d'Angkor Vat.

OUVERTURE

1 Porte ouest d'Angkor Thom, photographie de Jaroslav Poncar.
2-3 *Dvârapâla* de Banteay Srei, *idem*.
4-5 *Asura* de la chaussée menant à la porte sud d'Angkor Thom, *idem*.
6-7 *Deva* de la chaussée menant à la porte nord d'Angkor Thom, *idem*.
8-9 *Devatâ* du temple de Preah Khan, *idem*.
11 *Devatâ*, bas-relief du temple de Thommanon.

CHAPITRE I

12 Bassin et balustrades à *nâga* du Srah Srang.
13 *Nâga* de Preah Palilay, Angkor Thom.
14 Carte des reliefs du Cambodge.
14-15 Le Phnom Chisor («montagne du soleil»), province méridionale de Ta Keo.
15 Vue du Mékong.
16 Vue aérienne des villages flottants du Tonlé Sap pendant les hautes eaux.
16-17 (fond) *Nâga*, détail d'un bas-relief de Preah Palilay, XIIe siècle.
17 *About de timon en forme de nâga*, première moitié du XIIe siècle, bronze, H. 0,33 m, Banteay Srei, style d'Angkor Vat. Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
18 Photographie satellite du site d'Angkor.
19g Carte des *baray* de la région d'Angkor, d'après Jacques Dumarçay.
19d Rizières près de Siemreap, photographie aérienne.
20h Vestiges du temple du Mébon occidental, XIe siècle, au centre du *baray* occidental.
20b Bassin devant un sanctuaire dédié à Vishnu, détail d'un bas-relief du Bayon.
21 Pont-barrage à Kompong Kdei dans la région de Siemreap.

CHAPITRE II

22 *Tête du Bouddha*, fin VIe (?)-VIIe siècle, grès, H. 0,25 m, Vat Romlok, Angkor Borei, Prei Krabas (Ta Keo). Musée national, Phnom-Penh.
23 *Nandin*, VIIe-VIIIe siècle, bronze à forte teneur d'argent, H. 0,80 m, L. 1,30 m, Tuol Kuhea, Koh Thom (Kandal). Pagode d'argent, Phnom-Penh.
24g *Stèle dite de Vocanh*, deuxième moitié du IIIe siècle, granit, H. 2,50 m environ, Phu-vinh (Khan-hoa), Viêt-nam. Musée d'histoire du Viêt-nam, Hanoï.
24d *Intaille au capricorne*, Ier-IIIe siècle, cornaline, diamètre 8 mm, Cambodge (provenance précise inconnue). Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
25h Empreinte d'une intaille en cornaline, Ier-IIIe siècle. H. 2.3 cm, Oc-èo, Viêt-nam *in* L. Malleret, *L'Archéologie du delta du Mékong*, Publication EFEO, XLIII, 1959-1963.
25b Amulette décorée d'un vase jaillissant, antérieur au Ve siècle, L. 2,3 cm, Oc-èo, Viêt-nam *in* L. Malleret, *L'Archéologie du delta du Mékong*, Publication EFEO, XLIII, 1959-1963.
26 Carte simplifiée des sites khmers.
27h Site de Vat Phu, dans l'actuel Laos.
27b *Harihara*, VIIe siècle, style du Phnom Da, grès, H. 1,75 m, Asram Maha Rosei. Phnom Bakheng, Angkor Borei (Ta Keo). Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
28g Temple n° 7 du groupe sud de Sambor Prei Kuk, VIIe siècle.
28d *Durgâ*, VIIe siècle, style de Sambor Prei Kuk, grès, H. 1,65 m, Sambor Prei Kuk, sanctuaire n° 9 du groupe nord. Musée national, Phnom-Penh.
29 *Bouddha*, VIe siècle environ, bronze, H. 1,22m, Dông-du'o'ng, Quang-nam (Viêt-nam). Musée de Saigon.
30g *Varuna*, troisième quart du Xe siècle, style de Prè Rup, grès, H. 0,75 m, Prasat Kuk Don (Siemreap). Musée national, Phnom-Penh.
30d *Indra sur l'éléphant Airavâta*, fronton du sanctuaire principal de Banteay Srei, 967 de notre ère.
31 *Avalokiteçvara*, VIIe siècle, style du Phnom Da, grès, H. 1,88 m, Tân-long, Rach-gia (Viêt-nam). Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
32 *Lokeçvara irradiant*, fin XIIe-début XIIIe siècle, style du Bayon, grès, H. 1,30 m, Preah Thkol, Preah Khan dit de Kompong Svay (Kompong Thom). Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
33g *Bouddha protégé par le nâga*, fin XIIe-début XIIIe siècle, style du Bayon, grès, H.

1,11 m, Preah Khan dit de Kompong Svay (Kompong Thom). Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
33d *Mukhalinga (linga à visage)*, VIIIe siècle, grès, H. 0,84 m, Vat Po Metrei (Ta Keo). Musée national, Phnom-Penh.
34g *Ardhanârîçvara («le seigneur à demi féminin»)*, fin XIIe-début XIIIe siècle, style du Bayon, grès, H. 0,76 m, Prasat Sra Nge. Roluos (Siemreap). Musée national, Phnom-Penh.
34d *Tête de Çiva*, fin IXe-début Xe siècle, style du Bakheng, grès, H. 0,46 m, Phnom Bok (Siemreap). Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
35h *Durgâ Mahishâsuramardinî («destructrice du démon-buffle»)*, base de pilastre, tour-sanctuaire de Banteay Samrè, première moitié du XIIe siècle, style d'Angkor Vat.
35bg *Ganeça*, deuxième quart du Xe siècle, style de Koh Ker, grès, H. 0,305 m, Bassak, Romduol (Svay Rieng). Musée national, Phnom-Penh.
35bd *Skanda*, fin VIe (?)-VIIe siècle, grès, H. 0,66 m ou 1,03 m (?), Kdei Ang (Prei Veng). Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
36 *Vishnu debout*, première moitié du IXe siècle, style du Kulên, grès, H. 1,79 m, Prasat Damrei Krap, sanctuaire nord. Musée national, Phnom-Penh.
37h *Krishna*, milieu du XIe siècle environ, style du Baphuon, grès, H. 0,71 m, L. 1,38 m, linteau de Prasat Pen Chung (Kompong Thom). Musée national, Phnom-Penh.
37bg *Stèle brahmanique*, deuxième moitié du VIIe siècle, style de Prei Kmeng, grès, H. 0,83 m, provenance inconnue. Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
37bd *Brahmâ* (détail), deuxième quart du Xe siècle, style de Koh Ker, grès, H. 1,46 m, environs de Vat Baset (Battambang). Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.

CHAPITRE III

38 Temple de Baksei Chamkrong, début du Xe siècle.
39 Fausse porte de Banteay Samrè.
40h «Rivière aux *linga*» au pied du Phnom Kulên.
40b *Vishnu debout*, première moitié du IXe siècle, style du Kulên, grès, H. 1,90 m, abri sous roche près de Rup Arak, Kulên (Siemreap). Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
41 Façade principale du Prasat Damrei Krap, relevé *in* H. Parmentier, *L'Art khmer primitif*, Publication EFEO, 1927.
42g Inscription sanskrite sur le temple de Baksei Chamkrong, datée de l'an 948.
42d Pilier portant une inscription du XVIe siècle, temple d'Angkor Vat.
42-43 (fond) Inscription du temple de Lolei (893).
43 *Stèle inscrite avec Nandin*, VIIe siècle environ, grès, H. 0,96 m, Tuol Neak Ta Bak Ka, Dangkor (Kandal). Musée national, Phnom-Penh.
44 Décor du temple de Preah Kô (879).
44-45 Vue de trois des six tours du temple de Preah Kô (879).
45 Détail d'un bas-relief sur la pyramide du temple de Bakong. (881).
46h Linteau du temple de Lolei (893).
46b *Tête de Harihara*, premier quart du Xe siècle, style du Bakheng, grès, 0,35 m, provenance inconnue. Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
47 Temple-montagne de Baksei Chamkrong, premier quart du Xe siècle.
48h *Vishnu sur sa monture Garuda*, bas-relief du Prasat Kravan, Xe siècle.
48b *Vishnu Trivikrama («aux trois pas»)*, idem.
49 *Lakshmî*, idem.
50h Vue aérienne du temple-montagne de Ta Keo, fin Xe ou début XIe siècle.
50bg Plan du temple de Prè Rup (963) *in* M. Glaize, *Les Monuments du groupe d'Angkor*, 1914.
50bd Plan du temple de Ta Keo, fin Xe ou début XIe siècle, *idem*.
51 Antéfixe-réduction d'édifice, environ 967, style de Banteay Srei, grès, H. 0,95 m, Banteay Srei (Siemreap). Musée national, Phnom-Penh.
52 Porte ouest de la bibliothèque nord de Banteay Srei.
53h Architecture en bois, détail d'un bas-relief ornant la porte ouest de la bibliothèque nord de Banteay Srei.
53b Vue générale du temple de Prè Rup (963).
54h Vue générale de la pyramide de Bakong (881).
54b Vue aérienne du Phnom Bakheng en 1956.
55 La plaine d'Angkor vue du sommet du Phnom Bakheng.

CHAPITRE IV

56 Balustrade à *nâga* de la chaussée d'Angkor Vat.
57 *Divinité féminine en attitude de danse*, deuxième quart du Xe siècle, grès, H. 1,35 m, Prasat Kraham, Prasat Thom, Koh Ker (Kompong Thom). Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
58-59h Linteau sculpté de la tour nord-ouest du Mébon oriental (953).
58b *Main tenant une calotte crânienne*, deuxième quart du Xe

siècle, grès, H. 0,34 m, Prasat Kraham, Prasat Thom, Koh Ker (Kompong Thom). Musée national, Phnom-Penh.
59b *Main tenant un lien*, deuxième quart du Xe siècle, grès, H. 0,42m, *idem*.
60g *Dvârapâla* en grès rose du sanctuaire central de Banteay Srei (967).
60d *Devatâ* en grès rose du sanctuaire central de Banteay Srei (967).
61hg et 61bg Çiva sur le mont Kailâsa ébranlé par le démon Râvana, bas-relief en grès rose sur le fronton est de la «bibliothèque» sud de Banteay Srei (967).
61d *Prasat* sud du temple de Banteay Srei (967).
62-63 *Gana* à tête de singe, de rapace, de lion et d'homme, gardiens d'échiffre du temple de Banteay Srei. Musée national, Phnom-Penh.
64 Plan du Palais royal d'Angkor Thom *in* M. Glaize, *Les Monuments du groupe d'Angkor*, 1914.
65h *Gopura* du Palais royal d'Angkor Thom.
65m Bassin dans la partie nord du Palais royal d'Angkor Thom.
65b Temple de Phimeanakas situé dans l'enceinte du Palais royal.
66-67 Plan des temples du groupe d'Angkor.
66-67 (fond) Défilé des troupes royales de Lavo, aile ouest de la galerie sud des bas-reliefs d'Angkor Vat.
68 *Barattage de l'Océan de lait*, bas-relief du fronton du temple de Preah Vihear.
68-69 *Vishnu couché*, deuxième moitié du XIe siècle, style du Baphuon, bronze, H. 1,22 m, L. 2,22 m, Mébon occidental, Angkor. Musée national, Phnom-Penh.
69 Vue aérienne du Baphuon.
70 Scènes du Râmâyana, bas-relief du Baphuon.
71h Le roi Sûryavarman II sur son trône, aile ouest de la galerie sud des bas-reliefs d'Angkor Vat.
71b *Gopura* du temple de Banteay Samrè.
72-73 (dépliant) *Le barattage de l'Océan de lait*, détail du bas-relief galerie est, aile sud d'Angkor Vat.
La bataille de Lankâ, détail du bas-relief galerie ouest, aile nord d'Angkor Vat.
Coupe est-ouest et plan d'Angkor Vat, dessin aquarallé de Lucien Fournereau, 1889. Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris.
74-75 Vue aérienne d'Angkor Vat.
75h Tour-sanctuaire centrale du temple d'Angkor Vat.
75b *Apsaras* du temple d'Angkor Vat.
76 Galerie du deuxième étage d'Angkor Vat.
76-77 Vue du temple d'Angkor Vat depuis le nord-ouest.
77bg *Devatâ* des entrées occidentales d'Angkor Vat.
77hd Vue de la galerie des bas-reliefs du temple d'Angkor Vat.
77bd Echiffres de l'escalier axial du troisième étage d'Angkor Vat.

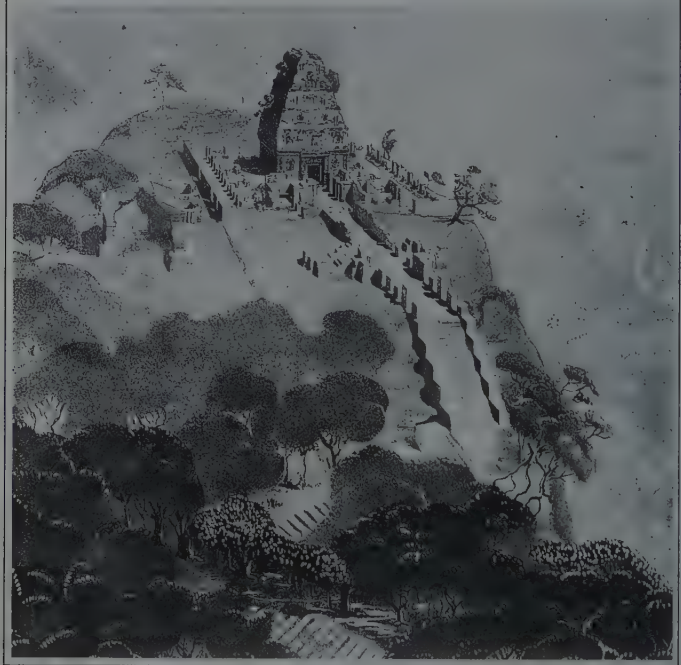
CHAPITRE V

78 Porte sud d'Angkor Thom.
79 *Târâ agenouillée*, fin XIIe-début XIIIe siècle, style du Bayon, grès, H. 1,30 m, Preah Khan d'Angkor. Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
80 *Tête de Jayavarman VII*, fin XIIe-début XIIIe siècle, grès, H. 0,415 m, Preah Khan dit de Kompong Svay, (Kompong Thom) Musée national. Phnom-Penh.
81h *Triade bouddhique*, fin XIIe-début XIIIe siècle, style du Bayon, bronze, H. 0,495 m. L. 0,415 m, Prei Monti, Roluos. Musée national, Phnom-Penh.
81b *Hevajra*, fin XIIe-début XIIIe siècle, style du Bayon, bronze, H. 0,225 m, Palais royal, Angkor Thom (Siemreap). Musée national, Phnom-Penh.
82 Temple de Ta Prohm.
83h Vue aérienne du temple de Preah Khan.
83b Temple de Neak Pean.
84-85 Vue générale du Bayon.
86-87 Paysans et charrette à bœuf, marchande de poissons, cuisiniers, détail des bas-reliefs de la galerie sud de la galerie est du Bayon.
88 Tours à visages de la terrasse supérieure du Bayon.
88-89 Chaussée sud d'Angkor Thom, dite «chaussée des géants».
89 *Asura* de la chaussée sud d'Angkor Thom.
90 Vue aérienne du Bayon.
91 Combat entre les Khmers et les Chams, détail du bas-relief de la galerie est, aile nord du Bayon.
92g *Orant*, XVe (?)-XVIe siècle, bois, H. 0,91 m, Angkor Vat. Musée national, Phnom-Penh.
92d *Bouddha*, deuxième moitié du XIIe siècle-XIVe siècle, style post-Bayon, grès, H. 1,78 m, aile nord du *gopura* III est de Preah Khan. Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
93 Bas-relief du temple de Vat Nokor, XVIe siècle.
94 Vue de la colline de Udong.
94-95 Bouddha couché géant du Baphuon, XVIe siècle.
95 *Buste de Bouddha paré*, XVe-XVIe siècle, grès, H. 0,83 m, provenance inconnue. Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris.
96 Monuments funéraires des rois de Udong.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

97 *Apsaras* du temple d'Angkor Vat.
98 *Bouddha debout*, VIIe siècle, grès, H.

0,93 m. Vat Romlok. Musée national, Phnom-Penh.
102 *Stèle inscrite avec Çiva et Umâ*, 1069, style du Baphuon, grès, H. 1,06 m, Palhal (Battambang). Musée national, Phnom-Penh.
104 Statue dite «du Roi lépreux» provenant des terrasses royales d'Angkor Thom.
108 Place royale vue de la terrasse des Eléphants.
109 Terrasse des Eléphants à Angkor Thom.
111 Jonque chinoise et pêcheurs, détail d'un bas-relief de la galerie extérieure sud du Bayon.
112h Chapelle abritant une statue de Vishnu, détail d'un bas-relief de la galerie intérieure sud du Bayon.
112b Le sacrifice du buffle, détail d'un bas-relief de la galerie extérieure est du Bayon.
113 Jongleurs, détail d'un bas-relief de la galerie extérieure nord du Bayon.
114 Tour du troisième étage du Bayon, photographie *in* L. Fournereau et J. Porcher, *Les Ruines d'Angkor*, 1890.
116 Vue générale du temple-montagne de Ta Keo.
117 *Divinité féminine*, première moitié du XII^e siècle, style d'Angkor Vat, grès, H. 0,865 m, Angkor. Musée national, Phnom-Penh.
118-119 Fantassins de l'armée de Sûryavarman II, détail du bas-relief *Le défilé historique*, Angkor Vat, galerie sud, aile ouest, première moitié du XII^e siècle.
124 Phnom Bayang, VII^e siècle environ, reconstitution.
126 Vue du Phnom Krom, fin du IX^e siècle.



INDEX

A

Airâvata, éléphant tricéphale *30.*
Ang Chan Ier 95.
Angkor Borei, site d' 27.
Angkor Thom *55,* 64, *79,* 84, 85, 88-89, 90, *42,* 43, 55, *57,* 71-77, *92,* 95.
Apsaras 74, 75, *76.*
Ardhanârîçvara (Çiva androgyne) *34.*
Aryens 30.
Asram Maha Rosei, temple de l' *27.*
Asura (démon) 88, *89.*
Avatâra 32.
Ayuthayâ, royaume d' 92, *92.*

B

Bakong, temple de 45, *45,* 54, *54,* 55.
Baksei Chamkrong, temple de *39, 42,* 46, *47.*
Banteay Chmar, temple de 82.
Banteay Kdei, temple de 82.
Banteay Samrè, temple de *35, 39,* 71.
Banteay Srei *17, 30, 51, 52,* 59, *61, 63.*
Baphuon, temple de *68,* 69, *70, 94,* 95.
Barattage de l'Océan de lait *68, 71,* 85, 88, 89.
Baray 19/21, 45, *83.*
Baray occidental *55,* 68.
Baray oriental d'Angkor 46.
Bayon 43, 55, 84/85, *87, 88,* 89, 90, *90, 91, 92.*
Beng Méaléa, temple de 71.
Bhavapura 26.
Bhavavarman Ier 27, 28.
Bodhisattva *31, 32.*
Bouddha *23,* 29, *29,* 30, 32, *32, 33* , 81, 85, *85,* 90, *90, 92, 93, 95.*
Bouddha couché (Baphuon) *94,* 95.
Bouddhisme 31.
Bouddhisme Mahâyâna 32, 80, *81.*
Bouddhisme Teravâda 43, 92/93.
Brahmâ *33, 37, 69.*
Brahmanisme/ Hindouisme 30, 31, *35.*

C

Cambodge, Fêtes civiles et religieuses (Adhémard Leclère) *16.*
Cardamomes, chaîne des 14.
Chadomukh 94.
Chams/Champa, royaume du *24,* 25, *26, 41,* 58, 70, 71, 80, *91.*
Chau Say Tevoda, temple de 71.
Chedi 93, 94.
Chine 24, 25, *25,* 42, 71.
Çiva, dieu 26, *26, 27, 28* 32, *33, 34, 35, 37, 43,* 45, *45, 46, 47, 58, 63.*

D

Dangrêk, plateau des 14.
Deva (dieu) 88, *89.*
Devatâ 61, 75.
Dharanîndravarman 70.
Dikpâla 30.
Dông-du'o'ng, bouddha de (Viêtnam) *29.*
Dumarçay, Jacques *21.*
Durgâ, déesse *28, 35.*
Dvârapâla 61.

E - F

EFEO (Ecole française d'Extrême-Orient) 70.
Eléphants, terrasse des 82.
Epigraphie 41, 42/43, 68.

Fou-nan, royaume du 18, 24, *24,* 25, 26, 27, 28.

G - H

Gana 63.
Ganeça, dieu *35.*
Gangâ (le Gange) *40.*
Garuda *48.*
Goloubew, Victor *19.*
Grand Lac *14,* 16, *19,* 40, 80.

Hamsa 30.
Harçavarman Ier 46, *47.*
Harçavarman III 70.
Harihara (moitié Vishnu/moitié Çiva) *27, 46.*
Hariharâlaya (Roluos) 41, 45, 46, 54, 74.
Hevajra *81.*

I

Içanavarman Ier 29.
Inde 18, 24, *25,* 29, *29,* 30, 31, 32, *43,* 53.
Indra, dieu *30,* 89.
Indravarmân 44, 45, *45,* 54.

J

Javâ, royaume des 40.
Jaya Indravarman IV 80.
Jayarâjadevî, reine *79.*
Jayavarman Ier 29.
Jayavarman II 24, 40, 41.
Jayavarman III 41.
Jayavarman IV 58.
Jayavarman V 59, *65.*
Jayavarman VI 70.
Jayavarman VII *13,* 21, 46, 64, *65, 79,* 80/81, *84, 85,* 89, 91.
Jayavarman VIII 91.

K

K'ang T'ai, émissaire chinois 25.
Kailâsa, mont *47, 61.*
Kâlî, déesse *35.*
Kambu Svayambhuva, ermite 26.
Karandavyûhasûtra 32.
Karma 31.
Kaundinya, brahmane 17, 24.
Kbal Spean, rivière *40.*
Khleang 59.
Koh Ker, temple de *26, 57,* 58, *58.*
Kompong Kdei 21.
Kompong Thom 27.
Krishna, dieu *36.*
Kulên, massif des 15.
Kûrma (la tortue) *36.*

L

Lakshmî, déesse *48.*
Laos 26, *26.*
Linga 33, *33, 40,* 45.
Lokeçvara *31, 81, 85.*
Lokeçvara irradiant 32, *32.*
Lolei, temple de 45, *46.*
Lovek 95.
Lunet de Lajonquière, E. *26.*

M

Mahîdharapura 70, 71.
Mandara, mont 85.
Mébon occidental, temple du *20,* 69, *69.*
Mébon oriental, temple du 58, *58.*
Mékong 14, *14, 15,* 16, 24, 25.
Merâ, nymphe 26.
Meru, mont 54, 85, 89.
Mus, Paul 88.

N - O

Nâga (serpent) *13,* 17, *17, 33, 36, 57,* 75,81, *83.*, 89, *89,* 90.
Nandin, taureau *23, 43, 45.*
Narasimha (l'homme-lion) *36.*

Neak Pean, temple de 82, *83*.

Oc-èo, site d' (Viêt-nam) 24, *24*, *25*.

P

Palais royal d'Angkor Thom 59, 64, *64*, *65*, 68.
Pâli 43.
Paramarâja 95.
Pârvati, déesse *35*.
Phimeanakas, temple du 59, *65*, 68.
Phnom 14, 15.
Phnom Bakheng, temple du 41, 46, *46*, *50*, 54/55, 95.
Phnom Bok, temple du *34*, 46.
Phnom Chisor, temple du *14*, 68.
Phnom Da, temple du 74.
Phnom Krom, temple du 46.
Phnom Kulên 24, 40, *40*, 41, *41*.
Phnom-Penh 14, 16.
Ponhea Yat 94.
Prajnâpâramitâ *81*, *85*.
Prasat Ak Yum 29.
Prasat Damrei Krap 41.
Prasat Kravan 46, *48*.
Prasat Prei Kmeng 29.
Prè Rup, temple de *50*, *52*, 58.
Preah Khan de Kompong Svay *80*.
Preah Khan, temple de 82, 83, *85*.
Preah Kô, temple de *44*, 45, *45*.
Preah Palilay, temple de *17*.
Preah Vihear, temple de 68, *68*, 74.

R

Râjendravarman *47*, 58.
Râma *36*.
Râmâyana *70*.
Râvana, démon *61*.
Roi lépreux, terrasse du 82.
Roluos *voir* Hariharâlaya.
Romain, empire 25, *25*.
Rudravarman 25.
Rup Arak *40*.

S

Sambor Prei Kuk, temple de 28, *28*, 50.
Samsâra 31.
Sanskrit 29, 30, 43.
Skanda, dieu *35*.
Somâ, *nâgî* 17, 24.
Spean Praptos, pont-barrage 21, *21*.
Srah Srang *13*.
Srei Santhor 94.
Sûryavarman Ier 64, 68, 69.
Sûryavarman II 70, 71, *71*, 74, 75, 80.

T

Ta Keo, temple de *14*, *50*, 59.
Ta Prohm, temple de 82, *82*, *83*, *85*.
Ta Som, temple de 82.
Tchen-la, royaume du 25, 26, 27, 29.
Tchéou Ta-kouan *64*.
Tchou Ying, émissaire chinois 25.
Temple-montagne 29, 45, *50*, 54/55, *65*.
Thaïs/Siam 92, 93.
Thommanon, temple de 71.
Tibet *15*.
Tonlé Sap 16.
Tuol Neak Ta Bak Ka, stèle de *43*.

U

Udayadityavarman II 68, 69.
Udong *94*, 95.
Umâ, déesse *35*.

V

Varuna *30*.
Vat Baset, temple de 68.
Vat Ek, temple de 68.
Vat Nokor, sanctuaire de *93*.
Vat Phu, site de (Laos) 26, *26*, 74.
Veda, les 30, *37*.
Viçvakarman, architecte *74*.
Viêt-nam 14, *15*., *24*, 25, 71.
Vishnu, dieu *27*, 32, *33*, *36*, *37*, *40*, *48*, 75.
Vishnu Anantaçâyin 69, *69*.
Vo-canh, stèle de *24*.

Y

Yaçovarman 41, 46.
Yaçovarman II 80.
Yajnavaraha, brahmane 58.

NOTE SUR LA TRANSCRIPTION ET LA PRONONCIATION

Pour la clarté de la lecture nous avons adopté une transcription simplifiée du sanskrit. D'une manière générale toutes les lettres (dans les mots sanskrits et khmers) se prononcent. Le «u» se prononce systématiquement «ou» , le «ph» se prononce «p», le «ç» se prononce «ch».

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Archives Gallimard 114. Edith Battut 28g. DR 21, 24d, 25h, 25b, 41, 50bg, 50bd, 56, 64, 93. Serge Dubuisson 15. Jacques Dumarçay 44, 61d. Ecole française d'Extrême-Orient, Paris 40h, 70, 94/95, 108, 124, 126. Ecole française d'Extrême-Orient/L. Ionesco 12, 20b, 48h, 48b, 49, 111, 112h, 112b, 113. Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris 72/73c. Explorer/Boiffin-Vivier 52. Explorer/CNES/Dist. Spot Image 18. Gamma/P. Aventurier 50h, 69, 83h, 90. Gamma/Patrimoine 2000/Juan Pablo Fabres 4e plat, 39, 42d, 42/43, 65m. Anne Garde 19d, 24g, 29, 44/45, 47, 53h, 53b, 54h, 56, 58/59h, 60g, 65h, 65b, 76/77, 77bg, 88, 88/89, 109. John Gollings 35bg. Hoa Qui/De Wilde 75h. Hoa Qui/Icône/Y. Gellie 16, 74/75, 82. Hoa Qui/Kid/Dugast 68. Hoa Qui/A. Wolf 27h. Jaroslav Poncar 1, 2/3, 4/5, 6/7, 8/9, 66/67, 71h, 72/73a, 72/73b, 86/87. Réunion des Musées nationaux 17, 27b, 31, 32, 33g, 37bd, 40b. Réunion des Musées nationaux/John Gollings 1er plat, dos, 20h, 22, 23, 28d, 30g, 33d, 34g, 34d, 36, 37h, 43, 46b, 51, 57, 58b, 59b, 62/63, 68/69, 79, 80, 81h, 81b, 92g, 92d, 95, 98, 102, 117. Réunion des Musées nationaux/R. Lambert 35bd. Réunion des Musées nationaux/T. Ollivier 37bg. Roger-Viollet 13, 16/17, 91, 104. SIRPA/ECPA 54b. Thierry Zéphir 11, 14/15, 30d, 35h, 38, 42g, 45, 46h, 55, 60d, 61hg, 61bg, 71b, 76, 77hd, 77bd, 78, 83b, 84/85, 89, 94, 96, 97, 116, 118-119.

REMERCIEMENTS

L'auteur remercie Anne de Margerie, directeur du département de l'Edition de la Réunion des musées nationaux; Irène Bizot, administrateur général de la Réunion des musées nationaux; Jean-François Jarrige, conservateur général chargé du Musée national des Arts asiatiques-Guimet; Helen I. Jessup, guest curator de la National Gallery of Arts, Washington; John Gollings dont nombre de photographies illustrent cet ouvrage; Pich Keo, ministère de la Culture et des Beaux-Arts, direction du Patrimoine (Cambodge); Ang Choulean, professeur à la faculté d'Archéologie de Phnom-Penh.
L'éditeur remercie Marie-Claire Bianchini, éditeur à la Réunion des musées nationaux, et toute l'équipe «Angkor» de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

ÉDITION ET FABRICATION

DÉCOUVERTES GALLIMARD
COLLECTION CONÇUE PAR Pierre Marchand.
DIRECTION Elisabeth de Farcy.
COORDINATION ÉDITORIALE Anne Lemaire.
GRAPHISME Alain Gouessant.
COORDINATION ICONOGRAPHIQUE Isabelle de Latour.
SUIVI DE PRODUCTION Perrine Auclair. SUIVI DE PARTENARIAT Madeleine Giai-Levra.
RESPONSABLE COMMUNICATION ET PRESSE Valérie Tolstoï. PRESSE David Ducreux.
L'EMPIRE DES ROIS KHMERS
ÉDITION Julie Wood. ICONOGRAPHIE Any-Claude Médioni.
MAQUETTE Riccardo Tremori (Corpus), Jacques le Scanff (Témoignages et Documents).
LECTURE-CORRECTION Catherine Lévine et Jocelyne Moussart.

Table des matières

I TERRE ET EAU
14 Le pays des phnoms
16 L'omniprésence de l'eau
18 Le baray, un système d'irrigation original
20 Le pont-barrage, une transformation technologique

II LES DÉBUTS DU MONDE KHMER
24 Le Fou-Nan : un commerce transmaritime
26 Le Tchen-La, berceau des Khmers
28 Des sculptures remarquables
30 Des religions venues de l'Inde
32 Images concrètes, images abstraites
34 Çiva et les siens
36 Vishnu, Brahma

III LES PREMIERS ROIS D'ANGKOR
40 Un grand roi sur la montagne
42 Faire parler les pierres
44 Le séjour de Harihara
46 Yaçodharapura ou Angkor
48 Des dieux dans la brique
50 Variations autour d'une tour-sanctuaire
52 En brique, en grès et en latérite
54 Temple-montagne et mont Méru

IV L'ÂGE CLASSIQUE D'ANGKOR
58 Prestigieuses fondations
60 Banteay Srei, la citadelle des femmes
62 Les défenseurs de Çiva
64 La demeure des rois
66 Angkor au fil des règnes
68 Le colosse du Mébon
70 Sûryavarman II, le maître d'Angkor
74 Le chef-d'œuvre de l'architecte des dieux
76 Le règne de l'eau, de l'air et de la pierre

V LE TRIOMPHE DU BOUDDHISME
80 Le sourire d'Angkor
82 Des ruines fantastiques
84 Le temple de tous les mystères
86 Le quotidien des temples
88 Des tours à visage
90 Fin d'une époque
92 Un nouvel âge
94 Un passé en attente de redécouverte.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS
98 L'indianisation de l'Asie du Sud-Est
100 Les inscriptions, fondement de la connaissance historique
104 Mémoires sur les coutumes du Cambodge
110 Scènes de la vie quotidienne
114 Un legs incertain : le paradoxe khmer
120 Annexes

DERNIERS TITRES PARUS

456/ BAUDELAIRE
457/ LE MANIÉRISME
458/ LES SAINTS
459/ TURNER
460/ LA LIBYE ANTIQUE
461/ LE FEU
462/ LES TAPIS
463/ LES SITUATIONNISTES
464/ L'ARMÉNIE
465/ LES GRANDS TRAVAUX
466/ LA BELGIQUE
467/ SCIENCES POUR TOUS !
468/ SARTRE
469/ LE BHOUTAN
470/ HISTOIRE DE LA LAÏCITÉ
471/ L'ART ROMAN
472/ LA TURQUIE
473/ LA PHOTOGRAPHIE
474/ LE GRAND SIÈCLE RUSSE
475/ EGON SCHIELE
476/ DADA
477/ LA MÉLANCOLIE
478/ AKHÉNATON
479/ LA SCIENCE ARABE
480/ L'ARCHÉOLOGIE
481/ SCHUMANN
482/ L'HOMME ET LE CLIMAT
483/ MITTERRAND
484/ CORNEILLE
485/ INGRES
486/ FEUILLADE
487/ LES DRAGONS
488/ CAMUS
489/ GODARD
490/ LES SOUS-MARINS
491/ LES ARTS DE L'ISLAM
492/ LA GUERRE D'ESPAGNE
493/ NÉRON
494/ YVES KLEIN
495/ LE DÉVELOPPEMENT DURABLE
496/ MAURICE DENIS
497/ MARIE CURIE
498/ QUMRÂN
499/ ANTONIN ARTAUD
500/ L'ART BRUT
501/ LES PYRAMIDES
502/ LE CENTRE POMPIDOU
503/ LA COUR DES COMPTES
504/ BUFFON
505/ L'ENSCI
506/ L'INDE CLASSIQUE
507/ LES INVALIDES
508/ LOUIS XIV
509/ LA GALERIE DES GLACES
510/ AMBROISE VOLLARD
511/ LA MODE
512/ FRIDA KAHLO
513/ GIACOMETTI
514/ ROMAIN GARY
515/ SACHA GUITRY
516/ LE SIÈCLE D'ISPAHAN
517/ MARILYN MONROE
518/ LES MOINES D'OCCIDENT
519/ LES PAPOUS
520/ LES MONSTRES
521/ L'ÉROTISME
522/ SIMONE DE BEAUVOIR
523/ PALMYRE
524/ LE MONDE DE LOURDES
525/ 1958, LA Ve RÉPUBLIQUE
526/ LA BRETAGNE
527/ LA LUMIÈRE
528/ PÉKIN
529/ L'EUROPE DES UNIVERSITÉS
530/ HENRI CARTIER-BRESSON
531/ LE SOLDAT INCONNU
532/ LES PRÉSIDENTS AMÉRICAINS
533/ LE FUTURISME
534/ LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE
535/ AIR FRANCE
536/ LES ARCHIVES NATIONALES
537/ LA LANGUE FRANÇAISE
538/ LE CŒUR
539/ LE MINISTÈRE DE LA CULTURE
540/ LE GRAND PALAIS
541/ LA CITÉ DE L'ARCHITECTURE
542/ LES NOIRS AMÉRICAINS
543/ CLAUDE LÉVI-STRAUSS
544/ BORIS VIAN
545/ LE COCHON
546/ GOSCINNY
547/ APOLLINAIRE
548/ LA VIE CULTURELLE DANS LA FRANCE OCCUPÉE
549/ FELLINI
550/ JACQUES HENRI LARTIGUE
551/ LA FIN DES COLONIES FRANÇAISES
552/ MAFIA, MAFIAS
553/ MONACO
554/ LE SOUFISME
555/ HOMÈRE
556/ LE CRIME
557/ LES ICÔNES RUSSES
558/ LE TAOÏSME
559/ APRÈS LA PHOTOGRAPHIE ?
560/ ALFRED DE MUSSET
561/ LA NORMANDIE
562/ SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS
563/ L'ARABIE
564/ TOLSTOÏ
565/ LA TÉLÉVISION
566/ LA TERREUR
567/ L'OPÉRA COMIQUE
568/ LA RÉSISTANCE
569/ GALLIMARD
570/ MAHLER
571/ BRASSENS
572/ LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE
573/ LA SUISSE

L'histoire khmère, celle du Cambodge ancien, se définit autour du nom de la capitale de l'empire, Angkor. Mais les temples mystérieux, le gigantisme des monuments, l'atmosphère d'éternité du site ont trop longtemps réduit une réalité complexe à des clichés. À Angkor, mais bien au-delà, sur un vaste territoire, un peuple, dont les images fugitives nous sont parvenues, a vécu, des rois ont imposé leur puissance… Sur eux régnaient les dieux hindous, et aussi veillait le Bouddha. La grâce et la simplicité khmères ont transcendé des traditions venues du monde indien, aux premiers siècles de notre ère. Le Cambodge moderne en conserve l'empreinte. Au fil d'une chronologie de près de deux mille ans, Thierry Zéphir dégage les traits principaux de l'histoire et de l'art khmers.

Sculptures et monuments khmers témoignent de la qualité d'artistes anonymes qui ont excellé dans la statuaire et l'art du bas-relief. 130 illustrations pour rendre compte de cet art essentiel dans le patrimoine de l'humanité.

GK 193556

Grandpa

www.decouvertes-ga

A 53394

ISBN : 978-2-07-0

9 782070 533

catégorie 4

KO-153-914

€ 13,20